

LIVRE
DE
RAISON
FAMILLE ABEILLE

1879

Henri Abeille

(Nota. Ce Vol. ne comprend pas la
partie Affaires qui est traitée dans le Tome 1A.)

L'usage des Livres de Raison, répandus
dans le monde entier et suivis jadis en France
par des familles appartenant à toutes les classes
de la société, est trop utile pour qu'une fois
averti je ne cherche pas à le rétablir au profit
des miens. On y entendait parler la sagesse
pratique des Sages; ils fournissaient le lien qui
unissait les générations entre elles, & qui mettait
les enfants en possession des trésors moraux
accumulés par les ancêtres.

Je me suis plu à ce point de me faire
donner à ceux qui me suivront les conseils
consignés en tête de ce livre. Je les recommande à
mes chers enfants avec d'autant plus de
confiance & une insistance d'autant plus grande,

que tous, sans exception, m'ont été dictés par
mon expérience personnelle. Je leur aurais donné
plus d'autorité, sans doute, si j'y avais joint
le récit des faits qui me les ont inspirés; mal-
heureusement, il m'eût fallu pour cela écrire
de véritables mémoires, et l'état de ma santé,
qui me laisse à peine le temps & la force de satisfaire
à mes obligations de chaque jour, ne me permet
pas d'exécuter un pareil travail; mais ce que
je ne puis entreprendre pour le passé, je compte
le faire à l'avenir, je noterai les faits sur ce
livre à mesure qu'ils se produiront, chaque
fois que je croirai utile, d'en garder & d'en
transmettre le souvenir.

22 Mai 1879,
Fête de l'Ascension.

Henri Abille.

A. M. D. G.

(Nota. Ce vol. ne comprend pas la
Partie Affaires qui est traitée dans le Tome 1A)

L'usage des Livres de Raison, répandu dans le monde entier et suivi jadis en France par des familles appartenant à toutes les classes de la société, est trop utile pour qu'une fois averti je ne cherche pas à le rétablir au profit des miens. On n'y entendait parler la sagesse pratique des siècles ; ils formaient le lien qui unissait les générations entre elles, et mettez les enfants en possession des trésors moraux accumulés par les ancêtres.

Je me suis placé à ce point de vue pour donner à ceux qui me suivront les conseils consignés en tête de ce livre. Je les recommande à mes chers enfants avec d'autant plus de confiance et une insistance d'autant plus grande, que tous, sans exception, ont été dictés par mon expérience personnelle. Je leur aurais donné plus d'autorité, sans doute, si j'y avais joint le récit des faits qui me les ont inspirés ; malheureusement, il eut fallu pour cela écrire de véritables mémoires, et l'état de ma santé, qui me laisse à peine le temps et la force de satisfaire à mes obligations de chaque jour, ne me permet pas d'exécuter un pareil travail ; mais ce que je ne puis entreprendre pour le passé, je compte le faire à l'avenir. Je noterai les faits sur ce livre à mesure qu'ils se produiront, chaque fois que je croirais utile d'en garder et d'en transmettre le souvenir.

22 Mai 1879

Fête de l'Ascension

Henri Abeille

Nisi Dominus aedificaverit domum in vanum laboraverant qui aedificant eam.

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.
Ainsi soit-il.

A mes enfants

C'est pour vous, mes enfants, que je commence ce livre de famille, et, après Dieu, c'est à vous que je veux l'offrir, à vous, la chère préoccupation de toute ma vie. À peine conçus, je vous aimais et priais Dieu avec ardeur de vous réserver ses meilleures bénédictions. J'allais avoir charge d'âmes ; ce sentiment grave et tendre entraînait dans mon cœur pour n'en plus sortir. Vous ne saviez pas parler encore, et déjà vous baisiez la croix, et, à la demande qui vous en était adressée, votre petit doigt se levait pour affirmer l'existence et l'unité de Dieu. Plus tard, c'est sur mes genoux que vous avez bégayé pour la première fois les doux noms de Jésus et de Marie, pendant que je joignais vos petites mains dans les miennes. Mais j'ai tort de parler de moi seul, nous étions deux alors, deux, il est vrai, qui ne faisaient qu'un pour vous aimer avec le même cœur.

Dès que votre intelligence a pu les recevoir, nous y avons fait pénétrer les premiers rayons de la lumière divine. Quelques notions de catéchisme très simples, quelques histoires courtes, claires, et autant que possible intéressantes pour vous, avec divers traits de la Bible ou de la vie des saints, nous servaient à vous enseigner, au moins dans ses principaux éléments, la plus haute et la plus nécessaire des sciences.

En même temps que nos leçons s'appropriaient au développement progressif de vos facultés naissantes, nous faisons une étude sérieuse et intéressante de vos caractères, ainsi que des qualités et des défauts dont ils laissaient voir les germes. Je cherchais les moyens de corriger ceux-ci et de développer celles-là et le meilleur système d'éducation à employer pour chacun de vous. Nous nous communiquions, votre mère et moi, le résultat de nos observations, afin de faire converger vers le même but nos efforts communs. Un guide excellent nous a aidés dans ce travail, c'est le traité de Fénelon sur l'Éducation des filles. En tout ce qui a touché votre éducation, nous nous sommes scrupuleusement conformés aux conseils de ce livre, que je vous signale comme un véritable trésor.

Enfin le moment arriva où nous comprîmes qu'il fallait vous laisser plus de liberté, pour vous habituer peu à peu en faire usage et à porter le poids d'une responsabilité plus grande. Mais en même temps que notre travail devait être moins apparent, nous sentions que notre tâche devenait infiniment plus grave. Elle consistait à ne pas vous perdre de vue sans vous fatiguer par une surveillance gênante, qui eût été du reste

A mes enfants

contre notre but. Je vous suivais, pas à pas avec les yeux du cœur, profitant de la connaissance que j'avais acquise de vos inclinations naturelles ; j'assistais aux combats qui se livraient dans vos âmes et vous aidais dans vos luttes secrètes ; je veillais sur vous à votre insu ; je priais avec toute la ferveur du désir et de la crainte ; je faisais naître les occasions du bien ; j'écartais silencieusement de votre route les obstacles qui vous auraient empêchés de l'atteindre et les dangers qui pouvaient vous faire tomber dans le mal.

Cependant je le dis bien haut, mes enfants, pour que vous ne l'oubliez jamais, tant de sollicitudes et de peines auraient été perdues, si nous avions été abandonnés à nos seules forces. Nous savions heureusement que nous n'avions pas à nous y confier, et que le succès de notre œuvre dépendait absolument de cette volonté fraternelle et puissante dont nous étions les faibles instruments. Aussi la prière a-t-elle toujours été ma grande ressource. Je jetais dans le cœur de Dieu, mes doutes, mes craintes, mes inquiétudes ; je l'appelais à mon secours dans vos périls. Je le remerciais avec effusion des grâces qu'il vous avait faites, et, je vous dois ainsi, mes enfants, d'avoir prié plus souvent et mieux que je ne l'eusse fait pour moi-même.

L'extrême désir que j'éprouvais de votre salut ne m'a pas permis de me placer à un autre point de vue quand il m'a fallu prendre pour vous une décision grande ou petite. Je me suis préoccupé de vos intérêts temporels avec tout le soin dont j'étais capable, mais vos intérêts spirituels l'ont toujours emporté dans la balance, ou, pour mieux dire, je n'ai jamais balancé entre les uns et les autres.

Et maintenant, quand, jetant un regard sur mon passé, j'examine à part ce côté d'une vie, hélas ! si remplie de fautes de toutes sortes, je reconnais avec étonnement qu'il ne me laisse pas de regrets. J'ai fait vraiment ce que j'ai pu dans la petite mesure de mes lumières et de mes forces ; je vous ai donné tout ce que je pouvais avoir d'intelligence et de cœur, et, si j'avais à recommencer la vie avec vous, je ne saurais, ni vous conduire par d'autres voies, ni apporter à l'accomplissement de ma tâche une ardeur plus persévérante et plus dévouée¹.

Si je vous dis ces choses, mes enfants, c'est pour vous faire connaître votre propre histoire ; c'est surtout pour que vous estimiez davantage et que vous conserviez avec un soin plus jaloux ces bonnes qualités que nous nous sommes efforcés de développer dans vos âmes. Loin de moi la pensée de m'attribuer à ce sujet aucun mérite ! Le mérite est dans la peine, dans l'effort, dans le sacrifice, et pour vous tout m'était facile. En créant le cœur des pères, Dieu y a mis un amour dont on ne comprend la profondeur qu'après l'avoir soi-même éprouvé. D'ailleurs vous aviez la plus tendre des

¹ J'ai cependant ici une observation importante à noter. Quand arriva pour mes fils l'époque de l'adolescence, la pensée des dangers qu'ils allaient courir m'absorba à un point tel que je portais toute mon attention de ce côté, laissant en grande partie à ma femme le soin de l'éducation de mes filles. Il faut éviter cette erreur ; elle n'a pas eu de conséquences graves dans mon ménage mais j'ai compris qu'elle aurait pu en avoir.

Le caractère des filles n'a pas moins besoin d'être formé que celui des garçons et l'on n'est pas trop de deux pour ce travail. D'ailleurs père et mère répondent également de leurs enfants sans distinction de sexe.

A mes enfants

mères, et, à côté de nous, des maîtres vénérables prodiguaient les trésors de leur intelligence et de leur zèle pour vous former à la science et à la vertu.

Devoir envers Dieu et envers soi-même

Celui qu'il faut remercier chaque jour, c'est le bienfaiteur invisible qui vous a fait ces inestimables présents ; c'est le Père des pères, c'est le Maître des maîtres, c'est le Cœur qui nous aime tous plus ardemment que personne ne saura jamais aimer, ô mes enfants chéris, aimons le aussi de toutes les forces de notre âme ! Que tout en nous lui appartienne ; ce sera justice puisqu'il nous a tout donné. Formons chaque matin les plus fortes résolutions d'être à lui à la vie et à la mort, et, s'il le fallait, de tout sacrifier pour lui rester fidèles ; promettons-lui de résister en tout aux suggestions de l'intérêt comme à la violence de nos passions et de ne rien lui refuser de ce qu'il nous aura demandé. Et, comme de nous-mêmes, nous ne sommes que d'infimes et pauvres créatures, prions le instamment et humblement de nous accorder cette grâce de la persévérance qu'il a promise à ceux qui l'imploreraient avec une confiance filiale. Fréquentez les sacrements, c'est là que vous puiserez la lumière et la force ; ayez une dévotion spéciale pour la Sainte Vierge, votre bonne Mère, invoquez St Joseph, protecteur des familles, vos saints patrons, vos anges gardiens et vos parents morts dans la grâce de Dieu.

Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et tout le reste sera donné par surcroît. Dans la conduite de toutes vos affaires, tant spirituelles que temporelles, ne consultez pas d'autre sagesse que celle de l'Évangile ; c'est la sagesse même de Dieu. Puisez dans les livres saints les règles de votre vie, sans oublier que l'interprétation souveraine de ces livres appartient exclusivement à l'Eglise, souvenez-vous qu'elle ne saurait avoir tort, soit que ses idées heurtent ou non les opinions du monde. Lisez aussi la vie des saints. Toutes leurs actions ne peuvent pas être imitées par tous, mais nous devons entretenir en nous les sentiments dont elles procèdent, et nous sommes tenus de pratiquer les mêmes vertus.

Continuez à faire partie des œuvres de zèle et de charité de votre ville. Notre Seigneur a promis la vie éternelle et le centuple dès ce monde à ceux qui donneraient en son nom. Donnez généreusement et de bon cœur, non seulement votre argent, mais encore votre temps et vos fatigues. C'est Dieu qui reçoit ; et ne perdez jamais de vue cette œuvre des œuvres, à laquelle il veut bien vous permettre de travailler avec lui, le salut des âmes.

Cultivez avec soin votre intelligence, c'est à divers points de vue, un devoir de votre position. Ne négligez aucune occasion de la polir par l'étude des lettres et de l'enrichir de connaissances variées ; mais, avant tout, apprenez à gouverner votre cœur.

La vie est un combat disent les hiéroglyphes égyptiens faisant écho à la grande voix de Job ; cela est vrai principalement de la vie chrétienne. Lutte bravement et sans relâche, vous redressant quand vous aurez fléchi, vous relevant quand vous serez tombés. Dieu ne vous fera pas défaut, et, si vous êtes quelquefois blessés, vous ne serez jamais vaincus, à moins d'abandonner la partie, ce qui ne peut pas être. Pour mieux vous défendre, attaquez les premiers. Vous avez pour cela, sans parler de la prière, une arme excellente, la mortification. Je sais que notre lâcheté repousse aujourd'hui le mot et la chose, et cependant vous entendrez dire chaque jour qu'un soldat

A mes enfants

doit s'endurcir aux privations et aux fatigues. Mes enfants chéris, il ne faut pas reculer devant les conséquences de vos principes ; vous êtes des soldats, si vous ne vous habituez pas à vous priver volontairement de ce qui vous plaît, et à faire sans y être forcés, ce qui vous répugne, le courage et la force vous manqueront au jour du danger pour remplir vos devoirs et résister à l'entraînement de vos passions. Je n'ai pas besoin de vous dire les autres avantages d'une vertu que notre Seigneur lui-même a déclaré nécessaire. Veillez avec soin sur vos sens et sur votre imagination : si l'idée du mal vient à y pénétrer par surprise, hâtez-vous de l'en chasser, comme un danger et une souillure. On est rarement tenté de faire une chose sans y avoir d'abord arrêté sa pensée. D'ailleurs, ce premier regard seul, s'il est librement consenti, peut vous rendre gravement coupables.

Efforcez-vous de ne rien faire uniquement par plaisir, mais de tout faire par devoir ; ce tout comprend même les délassements que vous donnez à votre esprit et qui lui sont nécessaires comme les remèdes et le repos du corps, quand il est malade ou fatigué. Quand vous hésitez entre deux devoirs qui s'exclurent, choisissez celui qui vous est le moins agréable. Cette règle, qui m'a été donnée par un saint religieux, renferme, même au point de vue purement humain, une sagesse profonde ; car l'intérêt influant toujours sur nos jugements, il est certain, que de deux devoirs qui nous sembleront égaux, le plus important sera celui qui nous coûtera le plus.

Allez plus loin encore ; si vous voulez que votre âme reste droite et loyale, soyez d'une sincérité rigoureuse vis-à-vis de vous-même ; tachez de penser juste et que rien ne vous fasse tolérer de votre part un raisonnement faux. Ceci est plus important qu'on ne le croit en général, et l'expérience m'a prouvé maintes fois qu'il était presque aussi dangereux de se fausser l'esprit que de se dépraver le cœur¹. L'erreur et le mal se tiennent de près et se soutiennent ; Dieu qui est vérité, hait à la fois l'une et l'autre. Quand vous vous serez trompés, n'hésitez pas à l'avouer sur-le-champ quoi qu'il puisse en coûter à vos intérêts ou à votre amour-propre.

Par la même raison, méprisez les détours, les ruses, les petites finesses. Tout cela est vain, ridicule et sied mal un honnête homme.

Aimez le travail comme une punition miséricordieuse de la Providence, grâce à laquelle nous expions nos fautes en accomplissant une des lois les plus impérieuses de notre nature. Prenez un état, c'est le meilleur et le vrai moyen de satisfaire à l'obligation du travail. Vous en serez récompensés dès ce monde par le contentement de votre conscience et par la joie que l'on éprouve à se suffire à soi-même ; vos ressources s'en augmenteront et vous pourrez à votre tour fonder une famille ; enfin, quand vos enfants auront à choisir une carrière, ils seront soutenus par votre exemple et aidés par les relations que vous vous serez faites.

Je n'hésite pas à vous donner ce conseil, mes enfants, quoi que je l'ai mal suivi moi-même. J'aime mieux avouer mes fautes devant vous que de laisser une lacune de

¹ J'ai vu des gens qui, pour n'avoir pas veillé d'assez près sur leur jugement, se sont habitués peu à peu à raisonner d'après leurs intérêts et leurs passions, et sont tombés à la fin dans l'égoïsme et l'injustice avec une certaine bonne foi qu'il était impossible de méconnaître.

A mes enfants

cette importance dans les recommandations que m'inspire le souci de vos intérêts. À la vérité, je ne suis pas resté oisif ; j'ai donné à plusieurs œuvres et au soin de ma famille le peu de forces dont je pouvais disposer, et, si je n'ai pas pris d'état, après divers essais infructueux, qui se sont prolongés jusqu'à ma quarantième année, ma santé, délicate dès les premiers temps de ma jeunesse en est en partie cause. Mais je vous devais le bon exemple, je n'ai pas lutté avec assez d'énergie et je m'en excuse. Ne m'imitiez pas.

Ce premier conseil en appelle nécessairement un second qui le complète : travailler ne suffirait pas si l'on devait dissiper les fruits de son travail, et c'est un grand malheur que notre génération ait à peu près perdu l'esprit d'économie sans lequel il ne saurait y avoir de fortune solide et durable. Que vous ayez peu ou beaucoup, ne dépensez jamais la totalité de vos revenus. L'épargne vous est indispensable 1° pour parer aux dépenses imprévues qui surgissent fréquemment et qui finiraient par absorber votre capital, 2° pour vous permettre quand le moment sera venu de faciliter l'établissement de vos enfants. J'ajoute qu'elle constitue une réserve précieuse et peut-être une planche de salut véritable, pour les familles frappées par des catastrophes financières inattendues¹.

Malgré les apparences, l'habitude de l'économie coûte peu à prendre. Ceux qui la dédaignent au contraire, quelle que soit leurs situations, se condamnent à une gêne perpétuelle et ne peuvent qu'à grand-peine être généreux et charitables.

Conservez et fortifiez votre santé, vous en aurez besoin pour remplir les devoirs de votre état, et c'est un bien qu'il faut transmettre à vos enfants. Si votre profession est sédentaire, profitez de vos heures de loisirs pour vous livrer à un exercice modéré qui entretienne vos forces sans les épuiser. Traitez de même chacun de vos organes, chacun de vos membres, en leur demandant les services qu'ils peuvent vous rendre sans excès de fatigue. Usez de tous et n'abusez d'aucun. Nos facultés s'atrophient faute d'emplois, comme elles se ruinent par l'abus. Éviter la recherche du confortable qui amollit et débilité ; tout ce que l'on s'accorde au-delà du besoin satisfait est au détriment de la vigueur et de la santé. L'hygiène du corps suit les mêmes règles que l'hygiène de l'âme.

Devoirs généraux envers le prochain

Soyez bons, serviables et indulgents pour tout le monde. Ne dites jamais un mot qui puisse nuire à qui que ce soit ; c'est le seul moyen de vivre en paix avec Dieu, avec le prochain et avec vous-même. L'oubli de cette règle cause, chaque jour, des maux incalculables. Tachez de maintenir le bon accord de tous partout où vous serez. Ne vous moquez jamais de personne, abstenez-vous même, en général, des plaisanteries personnelles qui peuvent être mal comprises.

Pour ne pas dire du mal des autres, il faut vous habituer à n'en point penser ; vous y parviendrez sans peine, car si la charité est la plus belle des vertus, elle est aussi la plus facile. Hors le cas où vous y êtes obligés par devoir, ne vous arrêtez jamais à

¹ Notre proverbe provençal dit : « Touti lei cent an si reveilho mal an ! » Tous les cent ans se réveille année de malheur.

A mes enfants

considérer les défauts d'autrui : pensez souvent à ses bonnes qualités, c'est l'endroit d'une étoffe et non point l'envers que l'on regarde.

En détournant vos yeux de la faute, en excusant celui qui l'a commise, n'allez pas pourtant jusqu'à approuver la faute elle-même, par un de ses lâches compromis qui font aujourd'hui tout confondre. Pour vous, le mal doit toujours être le mal.

Ne perdez pas le souvenir du bien que l'on vous a fait ; oubliez promptement les procédés dont vous croiriez avoir à vous plaindre. Ayez à cet égard, l'esprit large.

Si vous restez fidèles à ces principes, vous n'aurez guère d'autres ennemis que ceux de la vertu même, encore seront-ils forcés tôt ou tard de vous rendre justice, et vous contribuerez peut-être à dissiper les préventions injustes que plusieurs d'entre eux nourrissent contre notre Sainte Religion. Mais la légèreté, l'intérêt, les passions, les erreurs de jugement pourront faire que vous ayez parfois à souffrir de la part de certaines personnes qui vous nuiront plus ou moins gravement dans vos affections, dans votre réputation ou dans vos biens.

Ce sera un grand bonheur pour vous, mes enfants, et il faudra bien vous garder de le laisser perdre. Pardonnez de tout votre cœur ; priez affectueusement pour ce frère qui vous cause des inquiétudes et des peines, et remerciez ensuite votre Père céleste qui vous donne une occasion précieuse de lui dire dans toute la joie et dans toute la confiance de votre âme : « Père, pardonnez-nous comme nous pardonnons ! » Vous ne sauriez croire quelles consolations j'ai puisées dans cette pratique, dont je ne me suis jamais écarté.

Cela ne vous empêchera pas de défendre vos intérêts, si vous y êtes forcés, de soutenir vos droits ou de poursuivre la réparation des dommages soufferts, pourvu que vous y apportiez une grande modération et que vous vous absteniez de tous procédés irritants.

Un mot encore, pour que vous compreniez bien la différence que je veux établir entre la bonté et la faiblesse. Il se présentera telles circonstances où vous serez obligés en conscience de donner des avertissements et des conseils à quelqu'un de ceux qui ne dépendent pas de vous. Ce sera peut-être un égal, peut être un supérieur. Pour remplir cette délicate mission vous ferez appel à ce que vous avez de tact et de cœur, mais vous ne vous laisserez pas détourner, ni par votre timidité naturelle, ni par la crainte d'être rebutés.

La famille

Faites tout ce que vous pourrez pour sauvegarder dans la famille la paix et l'affection mutuelles. Dieu, qui aime la paix, répand des grâces abondantes sur les familles bien unies. Exciter la discorde ou négliger de l'arrêter, c'est se prêter à l'œuvre du démon.

Si vous avez à obéir, obéissez franchement, de bon cœur, avec l'amour et le respect que vous devez à vos parents. Où trouver d'ailleurs des amis meilleurs et plus

A mes enfants

sûrs ! Il est remarquable que le IV^{ème} Commandement soit le seul à l'accomplissement duquel une bénédiction temporelle ait été attachée¹.

Si vous êtes investis du dépôt sacré de l'autorité, rendez la douce et légère et ne l'exercez que dans l'intérêt de ceux qui vous sont soumis, mais ne permettez pas qu'on la méconnaisse jamais. Ici la fermeté pour vous n'est pas un droit, c'est un devoir, car l'autorité vous est absolument nécessaire pour remplir votre charge auprès des âmes que vous a confiées la Providence. Les princes faibles font presque autant de mal que les mauvais princes.

En un mot, gardez votre rang dans la famille. Il ne vous est pas permis d'en choisir un autre, ni plus haut, ni plus bas.

Le mariage

Si vous êtes engagés dans le saint état du mariage, aimez-en les devoirs. Ils sont si doux à remplir !

Le mariage est une des plus adorables inventions de l'amour divin. Dieu a eu pitié de ses enfants ; il a réuni l'homme et la femme si faibles quand ils sont isolés, pour que chacun d'eux trouvât dans un autre lui-même ce qui manquait à sa propre nature, tous deux unis ainsi dans une indissoluble tendresse, forment un être complet, plus capable de supporter le poids de la vie, de s'élever jusqu'au but de ces destinées éternelles et d'y conduire d'autres êtres formés à son image, et tirés de sa substance.

Je ne vous en parle pas, mes enfants, parce que ce sujet me mènerait trop loin, et aussi parce que quelques-uns d'entre vous peuvent être appelés à un état de vie plus sublime encore. L'Épître de St Paul et les chapitres que St François de Sales a consacrés au mariage dans son Introduction à la vie dévote, disent là-dessus tout ce qui peut être dit dans le plus admirable des langages. Lisez-les, une fois mariés, et méditez les souvent.

Les enfants

Ce que je viens de vous dire du mariage, je puis le répéter de l'éducation des enfants. Le traité de Fénelon, dont j'ai parlé plus haut, est le meilleur maître que l'on puisse consulter sur cette matière. Étudiez-le à fond, et suivez-le pas à pas. Je crois devoir pourtant insister ici sur quelques points particuliers, soit parce que la différence de nos mœurs les rend aujourd'hui plus importants, soit parce que l'expérience de mon ménage et de ce que j'ai pu observer de près m'en a mieux démontré l'utilité.

1° Avant toute chose, pénétrez-vous profondément du sentiment de votre responsabilité. Elle vous sera chère, car ce que vous aimez dans vos enfants, plus que tout le reste, c'est leurs âmes. Dieu vous les a données pour que vous coopériez et à leur salut ; il vous en demandera rigoureusement compte, et vous ne vous sauverez pas sans eux. Sachez sacrifier tout à cette considération ; je dis tout sans en rien excepter.

¹ Je crois inutile de rappeler que ce commandement concerne toutes les obéissances et notamment l'obéissance conjugale.

A mes enfants

2° Que ces enfants bien-aimés soient l'objet de vos préoccupations constantes ; étudiez les sans cesse ; priez beaucoup, et mettez dans tout ce que vous ferez pour eux, une patience et un esprit de suite qui ne se relâchent jamais.

3° Coûte que coûte, obtenez leur obéissance, sans cela rien n'est possible. Habituez-les à obéir immédiatement et comme d'instinct.

Quelques parents cachent leur peu de fermeté sous une vaine apparence de sagesse, et conduisent leurs enfants, disent-ils, par le seul raisonnement. C'est un système radicalement faux. Que l'enfant soit ou non persuadé, apprenez-lui qu'il doit obéir, parce que vous lui commandez et qu'il ne peut s'y refuser sans péché. Voilà le vrai point de départ. Cela ne vous empêchera pas de lui donner à l'occasion les explications qu'il sera en état de comprendre ; il sera même bon de le faire, pour qu'il sache un jour se conduire lui-même, d'après les principes que vous lui avez inculqués.

4° Développez le plus tôt possible leur conscience et leur piété ; c'est la base de toute éducation.

5° Maintenez les dans le respect. Soyez toujours leurs meilleurs amis jamais leurs camarades. Les propositions fausses sont détestables pour tout le monde et ne mènent à rien de bon. C'est une grande erreur de croire que le respect nuise à la tendresse. Inspirez-leur une grande confiance et ne craignez rien tant de leur part qu'un manque de sincérité.

6° Punissez à raison de la gravité de la faute et non des ennuis qu'elle a pu vous donner. Un enfant qui casse par inadvertance un vase de prix est moins coupable que s'il fait un mensonge. On n'y prend pas assez garde. Soyez, en grondant, toujours maître de vous-même. Même quand votre voix s'élève, il faut que votre intérieur soit calme et tranquille. Ne savez-vous pas bien, en définitive, que, si vous le voulez, vous serez toujours obéis ?

7° Prenez les précautions les plus minutieuses, pour sauvegarder les mœurs de vos enfants. On peut presque dire que, de ce côté, il ne saurait pas y avoir d'excès, pourvu que vous soyez prudents dans l'emploi de ces précautions.

8° Elevez-les dans la haine et la frayeur des mauvais livres : ce sont d'horribles poisons. Qu'ils ne lisent jamais un livre sans vous en avoir demandé l'autorisation, et sans que vous l'ayez lu vous-même. Ne vous en rapportez là-dessus ni au titre, ni au nom de l'auteur, ni à la confiance que vous inspirait la personne qui a prêté ou donné le livre. N'en gardez point de dangereux dans votre bibliothèque.

9° Etudiez les amis de vos enfants ; éloignez avec adresse et fermeté ceux dont la fréquentation pourrait leur être nuisible.

10° Choisissez avec le plus de soin possible les maîtres que vous leur donnerez. C'est un des points les plus importants de leur éducation. Soyez en rapports constants avec ses maîtres, de façon à vous seconder mutuellement dans cette grande entreprise que vous devez mener ensemble à bonne fin. Ne donnez jamais raison contre eux à vos enfants.

Si l'un d'eux a quelque défaut et qu'ils l'aient remarqué, sans prétendre le leur faire admirer, montrez leur combien il serait injuste et contraire au respect de s'arrêter aux imperfections d'un supérieur remarquable d'ailleurs par de grandes qualités de cœur

A mes enfants

et d'intelligence. Dites-leur même que, chacun pouvant se tromper avec les meilleures intentions, il leur arrivera peut-être, un jour ou l'autre, d'être punis par erreur. Qu'en pareil cas, la seule conduite raisonnable qu'ils aient à tenir (si leur justification n'est pas acceptée) sera de subir leur punition comme un de ces mille accidents fâcheux de la vie contre lesquels personne ne songe à s'arrêter, parce qu'en réalité ils n'ont dépendu de personne.

Exigez qu'ils étendent au règlement de la maison le respect et l'obéissance qu'ils rendent à leur maître. Ceci est plus utile qu'on ne le croit.

11° Evitez les longs discours avec les enfants et réservez pour de grandes et rares occasions les admonestations solennelles, que vos réprimandes soient courtes, fermes et placées à propos. J'en dis autant de vos conseils. Les résultats obtenus seront infiniment meilleurs.

L'éducation des enfants est une œuvre d'abnégation incessante et de dévouement absolu. Il faut y mettre tout votre cœur, et la considérer, après votre salut, qui y est en quelque sorte lié, comme l'affaire maîtresse de votre vie.

Devoirs envers les domestiques

Un mot au sujet de nos domestiques. Soyons bon pour eux sans familiarité. N'oublions pas que Dieu les a placés sous notre garde, et que nous devons, autant que possible, veiller au salut de leurs âmes. Soyons aussi leurs conseils et leurs premiers protecteurs dans leurs affaires temporelles. La tutelle du vrai père de famille s'étend à tous ceux qui reposent sous son toit.

Devoirs envers la patrie

Je termine, mes enfants, par un sujet presque oublié de nos jours, malgré son importance capitale. Les meilleures traditions se sont perdues et nous ne pensons pas assez à nos devoirs de citoyens. Depuis la Révolution, l'esprit étranger à notre race qui nous a envahis et qui domine a tout perverti dans le domaine de la politique. Les mots ont perdu leur sens naturel, et ceux qui exprimaient autrefois les plus grandes choses sont devenus odieux ou suspects par la mauvaise application qu'on en a faite. Nos perpétuels changements de gouvernements ont achevé de troubler les idées. On ne sait plus que penser, que croire et à qui obéir.

Un trop grand nombre d'esprits honnêtes, fatigués et déroutés, laissent s'agiter en dehors d'eux les questions d'intérêt public et estiment qu'ils font assez en se renfermant dans l'exercice des vertus privées. D'autres sont tombés dans une sorte de fatalisme religieux. Se basant sur une fausse interprétation de la parole de St Paul : « Obéissez aux puissances établies de Dieu » (interprétation contredite par toute l'histoire de l'Eglise) ils ont cru que tout gouvernement, quel que fût son origine, avait droit à l'obéissance, par cela seul qu'il existait, et qu'il respectait jusqu'à un certain point les lois de l'Eglise. D'après ce système, Dieu, qui a tracé pour les simples particuliers les règles du juste et de l'injuste, aurait livré le sort des nations aux entreprises de la violence et de la ruse ; bien plus, il récompenserait lui-même ces crimes, en attribuant au succès seul, les droits sacrés de la souveraineté.

A mes enfants

Nos pères ne pensaient pas ainsi. Ils ne se seraient pas regardés comme de complets chrétiens s'ils n'avaient été de bons Français. Ils savaient qu'après Dieu, ils appartenaient à la France, dont le Roi seul était et pouvait être le légitime représentant. L'usurpation du pouvoir, par un homme ou par une faction, leur eut semblé, à juste titre, un sacrilège contre lequel leurs consciences indignées auraient énergiquement protesté.

Nos obligations n'ont pas changé et les coupables folies d'une génération ne sauraient abolir la constitution d'un peuple, j'entends sa constitution naturelle, telle qu'elle résulte de traditions plusieurs fois séculaires. La France est une monarchie. Le gouvernement monarchique héréditaire, le plus parfait de tous, puisqu'il constitue les peuples sur le modèle de la famille, type primitif et divin de toute société, a formé sur son territoire et créé, pour ainsi dire, sa nationalité. Ce gouvernement s'est incarné dans la race illustre qui nous gouverne depuis des siècles. Voilà le droit. Hors de là, il n'y a plus que le scepticisme absolu ou les rêveries philosophiques¹. On voit où elles nous conduisent.

Sachez vous dégager, mes enfants, des nuages que les malheurs du temps ont épaissis sur les questions les plus simples, et, quelles que soient les vicissitudes du présent, ne doutez pas que l'avenir ne nous donne raison. Proclamez hautement votre foi politique, et efforcez-vous de la faire partager aux autres. En attendant qu'elle ait triomphé, servez votre pays autant qu'il vous sera possible de le faire sans engager ni son avenir, ni votre conscience.

Inculquez ces principes à vos enfants. Il faut qu'ils connaissent tous leurs devoirs. Si l'on a trop généralement cessé de le faire, c'est qu'il est impossible de rien enseigner aux autres, quand on hésite soi-même dans ses croyances.

A ce que j'ai dit touchant nos devoirs envers le prochain, je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils nous obligent en tout état de cause, lors même que ce prochain méconnaîtrait ses droits envers nous. L'impossibilité seule où nous serions de les remplir pourrait nous en exempter ; encore nous resterait-il le devoir de la prière. La raison en est facile à comprendre. Ce ne sont point là des engagements réciproques contractés par des hommes entre eux, ce sont des lois imposées par Dieu lui-même, c'est à lui que nous payons pour la dette de l'obéissance, en sorte que, fussions-nous entourés de méchants et d'ingrats, nous n'en serions pas moins tenus d'être bons fils, bons époux, bons parents et bons citoyens.

En achevant ces pages, mes enfants, je crois devoir vous rappeler ce que je disais au début : je n'ai pas prétendu vous donner un code de morale, l'entreprise eut été au-dessus de mes forces ; j'ai voulu vous transmettre simplement le résultat de mes

¹ Je comprends dans ce mot la Souveraineté du peuple, qui est la grande hérésie politique moderne ; pour peu que l'on y réfléchisse, on voit tout de suite : 1° qu'elle est la négation du droit de Dieu sur les sociétés, 2° qu'elle nous mène directement à la Souveraineté individuelle, c'est-à-dire à la dissolution de toute Société.

A mes enfants

réflexions et de mon expérience. Ce que j'ai vu et observé chez les autres, ce que je me suis applaudi d'avoir fait, ce que j'ai regretté parfois d'avoir omis, les conseils qui m'ont été donnés et dont, à l'épreuve, j'ai reconnu la justesse, les erreurs de jugement dans lesquelles il m'est arrivé de tomber et que l'événement m'a fait rectifier, j'ai voulu vous faire profiter de tout cela. Ces conseils, il est vrai, ne sont que la répétition de ceux que vous avez entendu si souvent de ma bouche, et néanmoins j'ai cru utile de les écrire pour leur donner plus de poids et les mieux graver dans votre souvenir. Lisez-les donc comme vous m'avez écouté ; suivez-les du plus près qu'il vous sera possible, je vous le demande par cette tendresse que je vous ai toujours portée ; ajoutez y ce que vous enseignera la pratique de la vie, afin que vos enfants à leur tour, puissent en utiliser les leçons, avant d'en avoir traversé les épreuves.

Lit nomen Domini benedictum.

Première partie

Origines de la Famille

Nos traditions placent en Italie le berceau de notre famille. Dans le courant du XIII^{ème} siècle, à l'époque des guerres civiles qui agitèrent cette dernière contrée, trois frères Abelba abordèrent aux rivages de France. L'un d'eux se fixa à La Ciotat, c'est le père de la branche à laquelle nous appartenons ; l'autre s'établit à Riez, c'est de lui que descendent :

L'abbé Abeille, auteur de plusieurs tragédies dont il ne nous est resté que les titres, mais qui, malgré l'épigramme de Racine, n'étaient probablement pas sans mérites, puisqu'elles ouvrirent à l'abbé, en plein XVII^{ème} siècle, les portes de l'Académie française¹.

Et l'ingénieur illustre qui fit communiquer l'océan avec la Méditerranée à travers le centre de la France, en joignant par un canal la Seine à la Saône (Histoire [du grand-duché] de Toscane sous [le gouvernement] des Médicis. Paris 1783 T. VIII p. 373 Note a).

Le troisième des frères émigrés remonta jusqu'à Tarascon, où le Nobiliaire de Provence signale en 1427 un Louis d'Abeille dont il donne la généalogie, comme faisant partie de la noblesse de la ville. Les divers membres de cette famille furent seigneurs de Peyrolles et de Roubion et co-seigneurs de Pontevès.

Des recherches faites à Marseille, à La Ciotat et à Ceyreste qui posséda seule, jusqu'en 1462, des registres d'état civil, nous renseignaient sans aucun doute, sur l'histoire de nos ancêtres. Si l'un de nos descendants se livrait jamais à des études d'archéologie, je lui recommanderais ce travail, dont le résultat pourra être indiqué dans la feuille blanche que je laisse ci-après.

Voici ce que j'ai pu reconstituer de notre généalogie, d'après diverses pièces qui sont entre mes mains.

La plus ancienne est un acte du 26 octobre 1577 qui nous donne le nom de :

1° Louis Barthélémy Abeille, père de Nicolas, qui suit. Nous trouvons ensuite :

2° Nicolas Abeille (orthographié Abelhe) époux de Marguerite Olive, de Marseille (actes 1576) père de :

¹ Je possède aujourd'hui un vol. des œuvres de l'abbé Abeille contenant deux belles tragédies Argélie et Coriolan, deux épîtres, deux odes, et le discours qu'il prononça le 11 août 1704, le jour de sa réception à l'académie, où il remplaça son ami l'abbé Boileau. Ce vol. faisait partie de la bibliothèque de M. Laurent de Crozet, père de mon gendre.

Origines de la famille

3° Honoré Abeille (1606 n^{re} Jobiny) époux de Jeanne de Marin, décédé le 16 mai 1653 père de :

4° Honoré Abeille (qualifié d'écuyer), marié le 26 octobre 1632 (notaire Étienne Cernoud à La Ciotat) avec [Anne Stévenenque].

Il eut pour enfants 1° Marguerite (1634), 2° Barthélémy (ci-après), 3° Anne (1640) mariée à Imbert de la Cadière, 4° Claude (1641), 5° Françoise (1644) mariée à de Court d'Aix, 6° Honoré (1645), 7° Jeanne (1655) mariée à de Martineng.

5° Barthélémy Abeille, né le 26 juillet 1648, époux de Anne de Maillard (contrat du 7 octobre 1670) (n^{re} Jaubert à Marseille), décédé en 1721. Il eut pour enfants 1° Honoré (1672), 2° Louise (1675) mariée à Charles Lion, 3° Joseph (ci-après nommé), 4° Antoine prêtre (1681 - 1754), 5° Françoise mariée avec Barthélémy Payan.

6° Joseph Abeille, capitaine de vaisseau, époux (1713) de Madeleine de Carbonel. Il était né à La Ciotat le 27 août 1679 et mourut à Toulon le 19 X^{bre} 1737. Son épouse décédée à La Ciotat le 30 octobre 1729, à l'âge de 50 ans a été ensevelie dans l'église des pères de l'Oratoire.

Joseph fut père de : Jean-Louis (ci-après), 2° André (28 9^{bre} 1716), 3° Joseph (1718) et Jean 1720.

7° Jean-Louis Abeille, lieutenant de frégate, né à La Ciotat le 21 mars 1720, marié le 3 X^{bre} 1743 à Catherine Madeleine Fargier, décédé à Livourne le 31 octobre 1794. Son épouse mourut à Marseille le 28 novembre 1807. Il eut pour enfants 1° Jean F^{ois} Antoine, 2° François Louis Barthélémy Honoré (1752), 3° Marie Gabrielle Marguerite (1755), 4° Marie Anne Victoire (1759) épouse Eyriès, 5° Jean-Louis, 6° Marie Marguerite Félicité Julie (1764), 7° Madeleine Catherine (1765) mariée à Jean F^{ois} Paul et

8° Jean Joseph André Abeille, mon grand-père, par la vie duquel je vais commencer l'histoire de la famille.

La fortune de nos aïeux paraît avoir été considérable à l'époque où ils possédaient les terres alors importantes de la Bédoule. Cette fortune fut perdue, nous ne savons comment, par Barthélémy Abeille, époux d'Anne de Maillard. Néanmoins les Abeille conservèrent la position qu'ils occupaient à la tête des affaires de leur petite ville natale.

Voici les noms de ceux qui ont été consuls, avec leurs rangs.

1556	Claude	1 ^{er}	1654	Simon	2 ^{ème}
1562	Barthélémy	3 ^{ème}	1658	Pierre	2 ^{ème}
1567	Jean	2 ^{ème}	1662	Antoine	2 ^{ème}
1617	Pierre	3 ^{ème}	1670	Pierre	1 ^{er}
1622	Honoré	3 ^{ème}	1692	Jean Barthélémy	3 ^{ème}
1629	Honoré	2 ^{ème}	1718	Joseph	3 ^{ème}
1634	Jean Barthélémy	3 ^{ème}	1728	Joseph	2 ^{ème}
1646	Simon	3 ^{ème}	1772	Jean-Louis	3 ^{ème}
1651	Pierre	3 ^{ème}	1779	Jean-Louis	2 ^{ème}

On voit, d'après la date qui ouvre cette liste, que la première magistrature du pays fut exercée, dès son origine par des membres de notre famille, car nous voyons un

Origines de la famille

Abeille consul en 1556 et c'est à partir de l'année 1555 seulement que La Ciotat fut autorisée à nommer des consuls. Avant cette époque, elle n'avait que des syndics qui relevaient des autorités de Ceyreste.

ère Feuille. Famille Abeille.



Catherine Abeille née Fargier à 52 ans.

1780.



Jean-Louis Abeille à 60 ans.



1753. L'abbé Antoine Abeille à 52 ans.



Victoire Abeille née Bérard à 25 ans.

1791.



Jean Joseph André Abeille à 34 ans.



1782. Louis Barthélemy Honoré Abeille à 28 ans.

Jean - Joseph - André Abeille

Mon grand-père, Abeille (Jean Joseph André), naquit à La Ciotat le 23 août 1756. Parmi les fils et les filles que son père vit grandir autour de lui, c'était un des plus jeunes.

Il eut pour sœurs :

1° **Victoire**, mariée à M. Eyriès, qui ne laissa pas d'enfant ;

2° **Madeleine (Madon)**, épouse Paul, dont les deux fils furent :

Abeille Paul, mort sans enfant ;

et Paul Saint Germain, qui survécut à sa fille unique, morte avant d'avoir été mariée ;

3° **Julie**, morte du choléra au Portail-Vert, en 1832 ;

et pour frère :

Louis-Barthélémy-Honoré, mort célibataire, à Paris, le 16 mai 1827, à l'âge de 73 ans.

À cette époque, la position de mon arrière-grand-père était des plus modestes ; aussi ne put-il donner en dot à sa fille ainée Victoire, que 8,000 fr., dont 2000 de trousseau, 1,000 fr. d'argent et 5,000 francs en un billet qu'il fit à son gendre. Il était réservé à mon grand-père de relever la fortune de la famille et de lui rendre l'aisance qu'avaient connue ses aïeux.

Dès que ses fils purent se mettre au travail, M. Abeille père envoya l'un d'eux à Carthagène (Espagne) auprès d'une tante, Madame Lion, qui y avait une maison de commerce florissante ;

L'autre, mon grand-père Jean, fut recommandé à un cousin éloigné, M. Pierre Abeille, négociant à Saint-Domingue, qu'il appelait mon oncle.

Le jeune homme n'avait que quinze ans quand il franchit l'Atlantique et s'éloigna pour bien des années du toit paternel : il échangeait l'intimité de la famille contre l'austérité d'un intérieur étranger ; mais mon grand-père avait un caractère énergique ; il se mit au travail avec une ardeur que stimulait encore son amour pour son père et pour sa mère. Sa correspondance nous est restée en partie ; il faut la parcourir pour se faire une idée de l'affection profonde et tendre qu'il leur portait. Il n'est aucune de ces lettres qui n'en aient gardé l'empreinte touchante. C'était pour eux qu'il travaillait, c'était pour ses parents chéris qu'il supportait les regrets de l'absence et les fatigues d'une vie de labeur sous un ciel brûlant.

Après de longues années passées dans les bureaux de son oncle, il put enfin opérer pour son compte et fonder, à son tour, à Port-au-Prince, une maison de

Jean - Joseph - André Abeille

commerce. Dès ce moment, sa fortune s'accrut rapidement et il se hâta de satisfaire aux vœux les plus chers de son cœur.

« Ne vous privez de rien, écrivait-il à son père, procurez-vous toutes les douceurs de la vie... Je vous fais un envoi d'argent... Ma joie la plus grande est de penser que désormais rien ne vous manquera plus. »

Le père et la mère envoyaient, en réponse à celui qu'ils appelaient encore leur cher petit Janet, l'expression de leur joyeux attendrissement.

Cependant, et malgré tant de sujets de bonheur, la santé de l'exilé se ressentait des fatigues auxquelles il se livrait pour les siens. En vain, employait-il tous les moyens connus pour résister à la chaleur accablante du climat ; en vain s'astreignait-il à travailler dans un bain froid une grande partie de la journée¹. Il lui fallut, à plusieurs reprises, rentrer en France pour respirer l'air natal qui pouvait seul lui rendre de nouvelles forces. À peine remis, il retournait à sa tâche.

M. Abeille père était devenu son correspondant d'affaires.

La maison de Port-au-Prince avait pris de si merveilleux développements que, pendant la guerre de 1779 à 1783, mon grand-père versa au Trésor près d'**un million** de francs pour droits de douane et que dans la seule année de 1782, il expédia à Marseille **cent-dix navires** chargés de produits de la colonie.

C'est vers cette époque (en 1787) que notre famille abandonna La Ciotat et vint s'établir à Marseille, où mon grand-père acquit divers immeubles, qui nous sont restés, et fit construire notre maison de la rue Grignan n° 7 pour l'habiter avec les êtres qui lui étaient si chers.

Sa fortune et sa grande situation commerciale, en attirant sur lui tous les regards, mirent en lumière l'intelligence vraiment remarquable dont Dieu l'avait doué. Aussi quand le commerce de notre ville du se faire représenter, en 1789, auprès de ces États Généraux, vers lesquels se tournaient tant d'espérances, hélas ! trop tôt déçues, mon grand-père fut élu député dans une assemblée extraordinaire de la Chambre de Commerce :

« Pour se réunir aux députés nommés par les autres villes maritimes de France² ».

Nommé le onze septembre, il était le 25 à Paris et le lendemain à Versailles, avec M. de Rostagny, conseiller d'État et représentant de la Chambre de Commerce en résidence habituelle à Paris. Celui-ci annonçait son arrivée en ces termes :

« Je ne puis qu'applaudir aux choix qui ont été faits pour former la députation de Marseille. M. Abeille est arrivé avant-hier. J'ai taché de lui montrer tout l'empressement que je dois à un citoyen distingué que vous m'avez recommandé. Je l'ai mené le lendemain à Versailles. Je l'ai présenté à M. le maréchal de Beauveau, à

¹ Nous avons encore, au Portail-Vert, la baignoire dont il se servait et qui est creusée dans un bloc d'acajou.

² Parmi les noms des 50 armateurs qui y assistaient, figurent ceux de familles qui occupent encore une haute position à Marseille, telles que les Pascal, les Arnavon, les Aubin, les Rabaud etc.

Jean - Joseph - André Abeille

M. le comte de la Luzerne, à M. Necker et au comité de M^{rs} les députés des différentes places de commerce. Il a été reçu comme il le mérite ; quant à moi, je me félicite d'avoir un collègue qui m'a paru très intéressant sous tous les rapports. »

La lutte fut vive entre nos délégués et les députés des colonies. Il s'agissait de défendre notre marine et nos établissements du Nouveau Monde contre l'application des théories nouvelles qui devaient bientôt en amener la ruine :

« J'ai vu les ministres, écrivait mon grand-père ; M. de la Luzerne paraît disposé à soutenir le commerce de toutes ses forces. Je ne pense pas que les députés des colonies puissent parvenir à faire adopter à l'Assemblée Nationale leurs prétentions extravagantes ; ces Messieurs ont déjà hasardé des assertions reconnues très fausses et cette infidélité tient les esprits en défiance contre eux. »

Mais les événements marchaient, et nos députés étaient vaincus.

« Vous verrez, dans l'imprimé que nous avons l'honneur de vous soumettre, disait le même écrivain le 18 décembre 1790, les affreuses calamités qui continuent d'affliger la Martinique ; Dieu fasse que cette précieuse colonie ne soit pas entièrement détruite avant que le pouvoir exécutif ait fait parvenir les forces décrétées par l'Assemblée Nationale. »

Nous ne pouvons donner ici que de très courts extraits de ces lettres, qui se conservent aux archives de la Chambre de Commerce. La dernière est datée du 27 janvier 1792.

Sa mission terminée, mon grand-père revint à Marseille, ramenant avec lui sa jeune femme, Victoire Bérard, qu'il avait épousée le 18 septembre 1790.

Ma grand-mère était fille de M. Bérard, colon à St Domingue, propriétaire en France du château de Draveil, dont je parlerai plus au long dans la suite de cette histoire.

Pendant son séjour à Paris et à Versailles, le député de Marseille y était entré en relation avec les hommes les plus éminents de l'époque : Siméon, Portalis, de Sèze, le Cardinal Maury, l'archevêque de Paris, l'amiral Ganteaume et d'autres encore, dont les lettres, que j'ai sous les yeux, sont conçues dans les termes les plus sympathiques et les plus flatteurs.

Les services signalés qu'il avait eu l'occasion de rendre à l'ordre de Malte lui valurent la reconnaissance et l'amitié du grand maître, Emmanuel de Rohan, qui lui accorda sa décoration. En l'acceptant, le nouveau chevalier refusa la pension de 4,000 livres qu'Emmanuel de Rohan avait voulu y attacher.

Avec la droiture énergique et l'esprit de dévouement qui formaient le fond de sa nature, mon grand-père devait prendre et prit, en effet, une part active aux résistances que provoquèrent à Marseille les excès de la Révolution. Il fut de ceux qui n'hésitèrent pas à risquer dans cette guerre inégale leur fortune et leur vie. Président de la section de St Ferréol, en 1793, il fut élu membre de la commission des Cinq, que l'on investit de pouvoirs illimités, dans une assemblée générale où se trouvaient toutes les autorités du département des Bouches-du-Rhône, et notre ville respira pendant quatre mois, à l'abri de ce gouvernement tutélaire, pendant que la Terreur écrasait le reste de la France. Je n'ai pas à rappeler ici la triste victoire de Carteaux qui mit fin à cette paix éphémère, et les jours d'épouvante et de sang qui suivirent celui de son entrée à

Marseille. Chargé d'une mission auprès des autorités royalistes de Toulon, mon grand-père s'y rendit et, suivant ses instructions, il fit proclamer l'infortuné Louis XVII. La prise de la ville par l'armée républicaine l'obligea d'émigrer en Toscane, où il emmena sa famille. Sa tête fut proscrite et sa fortune confisquée. D'après l'état détaillé que j'en ai retrouvé, dans ses papiers, et qui avait été dressé par les agents révolutionnaires eux-mêmes, les navires et les marchandises qu'il possédait à Marseille représentaient à eux seuls une valeur de 560,000 francs. La république saisit en outre, diverses sommes importantes qu'il avait hors de France, par le fait de ses relations commerciales¹. Quant à ses immeubles, mis sous séquestre, il les retrouva intacts à son retour. La campagne du Portail-Vert seule avait été vendue, et son frère (Louis-Barthélémy-Honoré), rentré plus tôt que lui, avait pu la lui racheter à bas prix.

Notre famille, réfugiée à Livourne d'abord, puis à Pise et à Florence, y vécut des secours que les gouvernements étrangers accordaient aux pauvres fugitifs, et de ce que la maison Abeille avait en compte courant chez un négociant de Gènes. Mon grand-père avait auprès de lui, outre son ménage, son père et sa mère, son oncle Louis et ses sœurs Victoire et Julie. Monsieur Abeille père mourut à Livourne le 31 octobre 1794. Sa veuve ne put supporter les ennuis de l'exil. Malgré toutes les représentations qui lui furent faites, elle revint à Marseille avec ses deux filles. Ce fut pour aller se cacher loin de son ancienne demeure, au fond de la vieille ville, où les trois femmes eurent à subir d'intolérables vexations : obligation d'afficher ses noms et prénoms sur sa porte; de se présenter à la municipalité deux fois par décade, à des jours et heures fixés ; de signer chaque fois sur un registre ad hoc et de se munir d'un certificat de civisme pour avoir le droit d'acheter, chaque jour, chez le boulanger la modeste ration de pain.

C'était un régime comparable à celui des bagnes. En commençant la description, dans une lettre qu'elle écrivait à son fils, mon arrière-grand-mère ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur la tranquillité dont elle avait joui en Toscane et qu'elle avait perdue par sa faute, et elle s'écriait, avec une résignation douloureuse : « Quand on a péché, il faut faire pénitence. »

Enfin, le Ciel s'éclaircit et il fut permis aux proscrits de revoir les rivages de leur patrie.

Rayé de la liste des émigrés en 1803, mon grand-père se hâta de rentrer à Marseille, avec sa femme et ses quatre enfants. Il y occupa de nouveau les fonctions d'administrateur des Hospices, qu'il avait remplies avant la Révolution. Divers travaux littéraires d'un haut mérite et, entr'autres, un *Essai sur les Colonies*, qui avait paru en 1805, le désignèrent aux suffrages de l'Académie de Marseille, qui le reçut dans son sein le 12 avril 1807 et le choisit pour président en 1816.

Le 20 août 1825, le gouvernement de la Restauration, désireux de récompenser les services qu'il avait rendus comme négociant et colon de Saint Domingue, comme

¹ Le total des pertes éprouvées par mon grand-père pendant la Révolution s'élève d'après l'inventaire existant entre mes mains à 1,515,000 francs (créances perdues, navires capturés par les anglais, marchandises confisquées, fortune de St Domingue etc., etc.)

Jean - Joseph - André Abeille

officier des milices de l'île et, enfin, comme royaliste, à l'époque où le dévouement à la cause royale était puni de mort, le décora de la croix de Saint Louis.

Depuis sa rentrée en France, mon g^d-père s'était tenu à l'écart de la vie publique. Il vieillit, entouré de l'estime et de la sympathie de tous, au milieu de cette famille qu'il avait tant aimée et qui l'entourait à son tour, des plus tendres soins. Il était dans sa 87^e année quand nous eûmes la douleur de le perdre.

L'histoire de sa vie le peint si bien tout entier, qu'en faisant ce récit je crois avoir tracé son portrait.

Son intelligence élevée, sa vive et ardente sensibilité, son amour pour sa famille, son dévouement au bien public, la fermeté de ses convictions politiques et religieuses, et jusqu'à la distinction de son esprit et de ses manières, qui lui valurent d'illustres amitiés, tout cela se retrouve dans ses actes, dans ses écrits, dans sa correspondance, dans la part qu'il prit aux événements de son temps.

C'était un de ces hommes rares que la France nouvelle envie à la vieille France et qui disparaissent en laissant derrière eux de grands exemples et de longs souvenirs.

Ouvrages publiés par M. Jean Abeille

Essai sur nos colonies [et sur le rétablissement de Saint Domingue].

~~[Relation des~~ Notes et pièces officielle relatives aux] événements de Marseille et de Toulon en 1793.

Réflexion sur ~~[la franchise et]~~ l'entrepôt de Marseille.

~~[Notice nécrologique de~~ Eloge de M.] l'amiral Ganteaume.

Mémoire au Roi.

Notice nécrologique de M. Guérin, maire de La Ciotat.

Rapports divers lus à l'Académie de Marseille.

e. Feuille. Paul Emmanuel Abeille, sa femme, ses sœurs, frère, et enfants

(pour Henri Abeille voir feuille 3 p. 71.)





1863. Auguste Abeille (Comte normain) à 65 ans.



1863. Gabrielle Abeille née Randon 5. ans à 55 ans.



1864. Louis Abeille à 35 ans.



1879. Marie Abeille née Philibert à 34 ans.



1871. Elzéar Abeille à 28 ans.

Le cercle religieux dont mon père faisait partie, avait l'habitude de demander aux familles et de garder dans ses archives des notices sur ceux de ses membres que la mort lui enlevait. Je transcris ici celle que j'ai faite à cette occasion pour mon père. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est, comme tout ce que l'on trouvera ici, scrupuleusement exacte : celui dont il y est parlé n'aimait ni la flatterie ni le mensonge.

Paul - Emmanuel Abeille de Perrin¹

La famille Abeille, originaire de La Ciotat, vint s'établir à Marseille quelques années avant la Révolution de 1789.

M. Abeille père avait été député par le Commerce de notre ville, à l'Assemblée Constituante. Son mandat expiré, il quitta Paris et revint habiter sa patrie adoptive jusqu'au jour où la tourmente révolutionnaire l'obligea de fuir avec les siens en Italie.

Dès que l'état du pays le permit, M. Abeille ramena à Marseille sa femme et ses enfants, dont plusieurs étaient nés pendant les années de son exil. De ce nombre, était son fils Paul Emmanuel, né à Florence le 20 janvier 1797.

Le jeune Abeille fut envoyé à Paris et fit ses études auprès d'un oncle qui avait réuni autour de lui quelques-uns de ses neveux, dont il dirigeait lui-même l'éducation.

Rentré dans sa famille en 1815, il embrassa, comme beaucoup de nos compatriotes, la carrière commerciale et épousa, le 12 janvier 1826, sa cousine germaine M^{lle} Bérard du Pithon.

Ce mariage fut béni par la naissance de deux fils, qui vinrent au monde à trois ans d'intervalle, et rien n'aurait manqué au bonheur des époux si la santé de Mme Abeille n'était devenue, délicate d'abord, puis malade, au point d'être pour tous deux une source d'épreuves continuelles. Un troisième enfant vint au monde en 1843. Dix ans après, Mme Abeille mourait entourée de sa famille, à laquelle elle laissait le souvenir d'une résignation qui ne s'était jamais démentie.

Dès sa première jeunesse, M. Abeille avait été chrétien par le cœur et par les habitudes régulières de sa vie. Quand il quitta les affaires, en 1847, la pente naturelle de son esprit le porta tout entier vers cette religion pour laquelle son âme était si bien faite. Peu après, le chagrin qu'il éprouva de la perte de sa mère² acheva de l'y ramener. Aussi, la mort de sa femme le surprit-elle dans le plein accomplissement de ses de-

¹ M. Abeille avait gardé, à la fin de sa vie, son nom commercial de Perrin, sous lequel il était généralement connu et qui lui était resté de sa longue association avec son beau-frère, M. Elzéar Perrin.

² M. Abeille avait perdu en 1842, son père, pour lequel il avait toujours été le meilleur des fils.

voirs religieux. Il y puisa les consolations que réclamait son malheur, le plus grand qui puisse frapper le chef d'une famille tendrement unie.

Enfin, son second fils, s'étant trouvé, comme gérant d'une société en commandite, engagés pour des sommes considérables, M. Abeille de Perrin n'hésita pas à sacrifier une partie de sa fortune pour sauver l'honneur commercial de ce jeune homme.

Tant d'épreuves successives ne firent que perfectionner les vertus dont il avait toujours donné l'exemple. Bien que la vie de famille absorbât une partie de son temps, il prit une part active à un grand nombre de nos Œuvres. Président du Conseil de Fabrique de sa paroisse (la Ste Trinité), membre de l'association du Saint-Viatique, chef de division de la Propagation de la Foi, il édifiait ses collègues par son dévouement et sa piété. Membre zélé de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, il se faisait une obligation de conscience d'assister régulièrement aux séances hebdomadaires de sa Conférence et de visiter exactement ses familles, dont il s'occupait avec la plus touchante sollicitude. Il fit partie, vingt ans, du Cercle Religieux, et l'Archiconfrérie du Saint-Cœur-de-Marie ne le vit presque jamais manquer aux Communions générales de ses premiers dimanches du mois, même dans cette saison de l'année où la chaleur et l'habitation de la campagne ne font que trop de vides dans nos réunions en tout autre temps si nombreuses et si édifiantes.

Mais, parmi ses Œuvres, celle de l'Asile Catholique, qui reçoit 500 de nos petits enfants pauvres, devait parler, plus que toutes les autres, au cœur du bon père de famille. Il fut un de ses fondateurs, et son nom, inscrit sur la table de marbre consacrée aux bienfaiteurs de l'Œuvre, montre qu'à ses derniers moments il ne l'avait pas oubliée.

Cette charité si ardente avait pour mobile une vive piété : la fréquentation des Sacrements, l'assiduité aux offices de sa paroisse, la prière en commun qu'il faisait chaque soir dans la famille, le jeûne du vendredi en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur, telles étaient les pratiques qui lui étaient les plus familières.

L'homme, en M. Abeille, était digne du chrétien. Il avait le goût des choses de l'esprit : aucune question d'art ou de sciences ne le trouvait indifférent. Il fut longtemps de la Société de Statistiques de Marseille, où il produisit plusieurs Etudes remarquables dans divers genres. Mais la science de son choix, celle qu'il cultiva pour ainsi dire toute sa vie, ce fut l'horticulture. Fondateur et premier président de la Société d'horticulture à Marseille, il en resta président honoraire jusqu'à la fin de sa vie et lui consacra une partie de son temps.

La culture des fleurs, travail manuel et intellectuel à la fois, convenait à sa nature essentiellement active. Il y trouvait l'entretien de sa santé et de ses forces physiques ; en même temps, son esprit ingénieux et sagace en faisait un champ inépuisable d'observations. Procédés de culture, fécondations artificielles, études microscopiques sur les pollens, il abordait tour à tour, avec un égal succès, toutes les faces si diverses de sa science de prédilection. Le résultat de ses recherches paraissait ensuite dans la Revue horticole sous forme d'articles, écrits avec autant de facilité que d'élégance. Les bornes étroites de cette Notice ne nous permettent pas de nous étendre sur ce sujet. Les deux discours qui furent prononcés, l'un par le Président de la Société d'Horticulture sur la tombe de M. Abeille de Perrin, l'autre au sein de la Société, par

son Secrétaire, contiennent l'énumération de ces travaux, qui étonnent moins encore par leur nombre que par leur extrême variété.

Mais, quelque remarquable que fut M. Abeille par son intelligence, il l'était plus encore par la trempe ferme et solide de son caractère et par la bonté de son cœur. Bienveillant et affectueux pour les autres, on le voyait toujours ému des malheurs ou des souffrances d'autrui ; sévère et dur pour lui-même, on ne l'entendit jamais se plaindre. Il fuyait le luxe, le confort, l'oisiveté et les considérait comme ses ennemis les plus dangereux :

« Le confort **nous tue**, disait-il, *c'est lui qui débilite les santés et énerve les caractères. Grâce à lui, nous sommes une **génération de malades** !...*

*Le luxe ruine les fortunes et dessèche les cœurs ; avec le luxe l'aumône est impossible : **on n'est riche que de ses privations...***

L'homme a été condamné au travail, il ne s'y soustrait que pour tomber dans la misère ou dans un incurable ennui. »

La plus grande simplicité régnait dans sa chambre et dans tout ce qui était à son usage personnel. Il ne donnait rien au luxe et au caprice. Il évitait de se faire servir et faisait autant que possible tout par lui-même. Lui témoignait-on le désir d'avoir un livre, un journal ou tout autre objet dont il savait la place, il n'hésitait pas à se lever, même au milieu de son repas, et allait immédiatement le chercher.

Les enfants le respectaient et l'aimaient en même temps. Cet esprit élevé, cet ami des études sérieuses, savait se faire petit pour eux : il les amusait, les intéressait, les captivait, mêlant l'instruction au jeu avec tant de gaieté naturelle, avec une grâce si attrayante, que ses enfants d'abord, puis ses petits-enfants, qui d'ailleurs lui obéissaient au moindre signe, ne pouvaient se résoudre à le quitter et regardaient comme leurs meilleurs récréations le temps qu'il passait avec eux.

La dernière maladie de M. Abeille sembla mettre le sceau à ses vertus : il la supporta en vrai chrétien ; pendant toute sa durée, lui si actif, si vif même, ne laissa pas échapper le moindre signe d'impatience ; toujours bon, égal, serein, affable, il n'eut que des paroles d'affection pour ceux qui l'entouraient, que des actions de grâce pour Dieu.

Le 18 décembre 1868, il reçut les derniers sacrements. La veille de ce grand jour, il avait fait dresser dans sa chambre un petit autel dont le fond était couvert par deux tableaux de première communion, le sien et celui de sa femme. Bien qu'abattu déjà par le mal, lui-même avait dirigé tous ces préparatifs, puis il avait congédié sa famille en lui disant avec un sourire de joie : « *à demain !... Quelle bonne nuit je vais passer !* »

Le lendemain matin l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique lui furent apportés par M. le curé de la Sainte-Trinité, accompagné de ses fabriciens et du clergé de la paroisse. La famille du malade entourait son lit. Au moment où la sainte communion allait lui être donnée, quel fut l'étonnement de tous quand on l'entendit prononcer d'une voix claire et ferme un acte d'amour et de foi qui contenait tout ce que peut dire, en un tel moment un bon chrétien et un bon père !

Nous transcrivons ici ses paroles, telles qu'elles sont restées dans la mémoire de ses enfants. C'était le testament de son cœur.

« Ô mon Seigneur, ô mon Dieu. Je vous ai accompagné bien souvent auprès de mes frères malades, et maintenant c'est mon tour !... Je ne puis aller à vous, et c'est vous qui voulez bien venir à moi ! Bonté immense, incompréhensible ! Je vous remercie et je vous adore ! Je voudrais trouver en moi des dispositions moins indignes de vous. Quand je regarde dans mon cœur, je n'y vois que froideur et misères ; mais vous le remplirez de vos bénédictions les plus abondantes... Je vous les demande aussi pour ma famille qui m'est si chère et qui m'a rendu si heureux ; j'y joins mes bénédictions, quelque faibles qu'elles soient : je bénis mes enfants et mes petits-enfants, et, en particulier, mon fils Louis, qui est absent.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir entouré de tant de soins et d'affections ; récompensez-en chacun de mes parents, de mes amis, de mes serviteurs. Je reconnais que, si j'ai fait quelque chose de bien, je le dois aux bons exemples que j'en ai reçus.

Je demande pardon à ceux que j'ai pu affliger ou scandaliser, comme de mon côté je pardonne à ceux qui pourraient m'avoir causé quelque peine ; mais je n'ai pas connaissance d'avoir un seul ennemi, et il n'y a jamais eu d'inimitié dans mon cœur.

Je remercie M. le Curé, qui a bien voulu m'apporter lui-même les derniers sacrements ; je remercie le Clergé de la paroisse qui a toujours été si bienveillant pour moi, les Messieurs du Saint Viatique et mes collègues les fabriciens, avec lesquels mes rapports ont toujours été si agréables et si faciles !

Et maintenant, Seigneur Jésus, venez à moi ! Je suis pauvre, indigent... Versez dans mon cœur toutes les richesses du vôtre, afin que je sois moins indigne de vous recevoir. Je m'abandonne à votre Providence paternelle, pour que votre sainte volonté se fasse en moi : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum ! »

Pendant les huit jours qui suivirent cette touchante cérémonie, M. Abeille s'affaiblit de plus en plus. La nuit de Noël, à 4 heures du matin, à l'heure où les anges chantaient encore : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », l'homme de bonne volonté, le chrétien fidèle rendait son âme à ce Dieu qui devait être, jusqu'au moment suprême, sa consolation et son espérance. Sa dernière parole avait été un élan d'amour : « *Que la Religion est belle !* » Avait-il dit.

Ainsi meurent les saints !

3^e Feuille.

Henri Abeille, sa femme et ses enfants.



Henri Abeille à 46 ans.



Céline Abeille

née de Combaud (à 45 ans.)

1872.



Benjamin Poucel à 30 ans.



Marguerite Poucel née Abeille (à 23 ans.)

1872.



1876 Gabriel Abeille à 24 ans.



Amélie de Crozet à 28 ans.



Elvire de Crozet née Abeille (à 23 ans.)

1876.



Charles Abeille à 24 ans.



Gabrielle Abeille née Frauchier (à 23 ans.)

1878.



1875. Auguste Abeille à 19 ans.



1878. Emmanuel Abeille à 21 ans.



1879. Pierre Abeille à 18 ans.



1867. Victor Abeille à 2 ans.



1879. Henri Abeille à 12 ans.

Jean Victor Henri Abeille

Ma naissance

Je suis né le 3 novembre 1826.

J'ai été baptisé le 4 à l'église de la Ste Trinité : mon parrain était mon grand-père du Pithon et ma marraine ma grand-mère Abeille.

À l'âge de dix ans, mes parents me placèrent comme externe chez un instituteur de toute confiance, choisi par quelques familles amies. Il ne devait avoir que six élèves à la fois et, en cas de départ de l'un d'eux, les parents des cinq enfants restants s'entendaient pour le remplacer. Mon cousin germain, Eugène de Combaud, vint me rejoindre deux ans après. Nous continuâmes et finîmes ainsi nos études ensemble, sous la direction de M. Baux, dont le zèle affectueux et intelligent m'a laissé le plus reconnaissant souvenir.

Les événements les plus marquants qui se soient produits dans la famille, à cette époque, ont été :

1°. Le mariage de mon oncle **Auguste** avec Mademoiselle **Marie-Gabrielle Randon-Saint-Armand** (9 mars 1837, église du Rouet).

2°. La naissance de mon frère **Elzéar**, dont je parlerai plus bas et celle des deux filles de mon oncle : **Thérèse-Victoire-Marie** (18 juillet 1842) et Adélaïde-Victoire-Joséphine (Adine) 25 septembre 1844.

Après mon examen de baccalauréat, où j'obtins la mention *Bien*, j'allais faire mon droit à Aix.

Eugène et moi, habitons le même appartement. Je revenais, tous les samedis soir, passer mon dimanche à Marseille. Mon oncle et, plus souvent, ma tante de Combaud nous y faisaient visites, avec ma cousine Alix, des visites que nous leur rendions aux vacances.

C'est pendant un de ces séjours à Marseille, vers Pâques de l'année 1846, que je demandai la main de ma cousine Alix. Nous nous aimions. Elle me fut accordée et le mariage fixé à la fin de mon droit¹.

¹ Alix était belle, grande et brune, avec des yeux magnifiques. L'intelligence et la bonté respiraient dans ses traits, à travers lesquels on voyait son âme ; il était impossible de vivre avec elle sans deviner, dans les qualités de la jeune fille, les trésors de dévouement et d'énergie que la femme devait prodiguer plus tard à son époux et à ses enfants.

5 octobre 1847 - Mariage entre Jean-Victor-Henri Abeille, né le 3 novembre 1826, et Gabrielle-Alix de Chieusses de Combaud, née le 8 janvier 1828 (Église de N.-Dame du Rouet, banlieue de Mars^{le})

Mes trois années expirées, j'épousai enfin celle qui devait être, pendant plus de vingt-huit ans, ma fidèle et bien-aimée compagne. Peu de vies ont été aussi laborieuses et aussi bien remplies que la sienne. Je pressentais déjà, j'éprouvai depuis par l'expérience à travers de nombreuses épreuves, le charme inexprimable de cet amour conjugal, de cet amour chrétien, qui parfume les moindres détails de la vie de ménage, dissipe tous les ennuis et adoucit toutes les douleurs. Si grandes que fussent mes espérances, je puis dire qu'il les a dépassées.

Quelles actions de grâce, vous rendrais-je, ô mon Dieu, pour me l'avoir fait connaître ? Hélas ! En reconnaissance de cet immense bienfait, je vous offre aujourd'hui les larmes que je répands devant vous depuis que vous me l'avez ôtée et l'entière union de mon pauvre cœur à votre volonté bénie¹.

À cette époque, mon père, ma mère, ma grand'mère Abeille et moi habitons ensemble notre maison, rue Grignan, n° 7.

Mes frères

Mon frère **Louis-Joseph-Auguste** (né le 21 novembre 1829) avait trois ans de moins que moi ;

Mon frère **Elzéar-Emmanuel-Auguste** (né le 3 janvier 1843) n'était venu au monde que 16 ans ½ après ma naissance.

Mon grand-père du Pithon demeurait avec ma tante², rue Saint-Ferréol, n° 75 ;

Mon oncle et ma tante **Perrin**, même rue, n° 56 ;

Mon oncle et ma tante **Auguste**, même rue encore, n° 69, avec leurs deux petites filles, dont l'aînée avait six mois de plus qu'Elzéar.

La famille d'Alix se composait de mon beau-père, de ma belle-mère et de mon beau-frère Eugène, qui vivaient ensemble à la Martinette, près Lorgues (Var).

Avant mon mariage, ma grande joie était d'aller, aux vacances, chez nos bons parents de Combaud. Plus tard je fus heureux de leur conduire ma femme et mes enfants.

Nos étés se passaient au Portail-Vert.

¹ Le mariage ne se fit pas à Lorgues à cause de ma grand-mère trop âgée pour s'y rendre. Il fut béni dans l'église du Rouet par M. le chanoine Liautier, ancien curé de la paroisse, à 10 heures du matin. Nous avons été la veille à la mairie, sans appareil, en costume de ville. Le repas de noce eut lieu au Portail-Vert. Le surlendemain nous partîmes seuls, Alix & moi, pour une tournée de huit jours à Arles, Avignon, Suze, Nîmes & Montpellier.

² Mon grand-père avait épousé en secondes noces ma tante Clémentine, sœur de mon père, comme je le dirai plus loin.

Quant à notre campagne de la Candolle, nous l'avons habitée quelques mois çà et là pendant nos trois premières années de mariage, puis il s'est écoulé douze ans environ sans que nous y allions demeurer ; enfin, nous avons pris l'habitude d'y faire, chaque année, un séjour dont la durée a varié entre deux et six mois.

11 janvier 1848 - Mort de ma grand-mère Victoire-Élisabeth Bérard, veuve Abeille

Le 11 janvier 1848, nous perdîmes ma bonne grand-mère et marraine. Ce fut un grand chagrin pour la famille qui l'aimait comme on aime une mère et qui la vénérât comme une sainte.

Ma grand-mère Abeille, née à St Domingue, avait été envoyée, dès l'âge de six ans, avec une de ses sœurs¹, à Tours, où son éducation se fit chez une dame créole, qui réunissait autour d'elle quelques-unes de ces petites compatriotes.

Elle épousa mon grand-père à 24 ans. Ma grand-mère était alors admirablement belle. Sept enfants naquirent de cette union : **Lazare, François** et **Jeanne** morts en bas âge ; ma tante **du Pithon** (Catherine-Victoire-Clémentine) née à Marseille le 23 août 1792 ; ma tante **Perrin** (Louise-Félicité), née le 19 octobre 1793, au moment du bombardement de Toulon ; mon **père** et mon oncle **Auguste**, nés pendant l'émigration, l'un à Florence, le 21 janvier 1797, l'autre à Pise, le 22 juillet 1799.

Ce simple énoncé dit assez à quelles épreuves fut soumise ma grand-mère pendant cette période si tourmentée de sa vie, sur laquelle j'ai donné quelques détails dans la biographie de mon grand-père. Néanmoins grâce à son courage, que soutenait une piété solide, les enfants qu'elle avait portés, mis au monde et élevés, dans les circonstances les plus difficiles et les plus cruelles, résistèrent à tout et fournirent une longue carrière.

Ma grand-mère joignait, à une douceur parfaite, une grande fermeté d'âme. Bonne épouse, bonne mère, aïeule respectée et adorée de ses petits-enfants, elle s'éteignit doucement dans nos bras à l'âge de 82 ans, après une existence troublée, au début, par des catastrophes inouïes et terminée par une belle et tranquille vieillesse.

4 septembre 1848 - Naissance de ma fille Victoire-Marguerite (Sainte Trinité)

Le 4 septembre de la même année, naquit ma fille Marguerite. Elle eut pour parrain mon grand-père du Pithon et pour marraine ma belle-mère de Combaud. La robuste santé d'Alix s'était à peine ressentie des fatigues de la grossesse. La couche fut bonne et Alix commença à nourrir ; mais la persistance qu'elle mit à garder son enfant la nuit finit par irriter son lait, ce qui lui causa un dépôt au sein. Au mois d'août il fallut donner une nourrice à Marguerite qui la garda jusqu'au printemps. (Ecriture de Marguerite.)

¹ Qui devint Madame de Laffitte. Ces enfants étaient délicates et les médecins avaient déclaré que l'air de la France leur était nécessaire. Elles eurent plus tard de fortes santés.

J'étais entré, comme avocat stagiaire, chez Monsieur Albrand, avoué, ami de la famille ; je le quittai plus tard pour suivre mon ami Hornbostel dans sa nouvelle étude.

Malgré la délicatesse de ma santé, qui s'était altérée pendant mon cours de droit et qui ne s'est jamais rétablie, je commençai à plaider et y trouvai un certain attrait. Dans mes moments de liberté, je prenais part aux Œuvres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, dont je faisais partie depuis l'âge de 18 ans et auxquelles je suis toujours resté fidèle.

6 avril 1850 - Naissance de mon fils Victor-Marie-Charles

Le 6 avril 1850, naissance de mon fils Victor-Marie-Charles, qui fut tenu sur les fonts baptismaux par mon beau-père et ma tante du Pithon.

Alix put, cette fois, le nourrir jusqu'à l'époque du sevrage, c'est-à-dire environ douze mois.

Au printemps de cette année, nous fîmes, avec mon beau-père, un petit voyage de quinze jours à Florence.

En juin, juillet, août et septembre, voyage de Marseille à Paris – Londres - la Belgique - le Rhin - la Suisse par ma tante du Pithon, Alix et moi. Séjour de six semaines à Paris avec ma tante, qui nous laisse partir seuls pour Londres avec le ménage Aubin. Séjour de huit jours à Londres. Nous rejoignons ma tante à Calais et remontons ensemble jusqu'à Anvers ; de là à Aix-la-Chapelle et Cologne, où nous prenons le Rhin jusqu'à Coblenz. Séjour de trois semaines aux eaux de Wiesbaden, après quoi nous reprenons le Rhin jusqu'à Strasbourg en nous arrêtant dans toutes les villes du littoral. Entrée en Suisse par le Nord et descente jusqu'à Vevey, d'où les paquebots nous mènent à Genève. Retour par Lyon.

31 décembre 1850 - Mort de mon grand-père Jean-Louis Bérard du Pithon

Le 31 décembre 1850, mort de mon grand-père du Pithon, digne de tous nos respects et de toute notre tendresse.

Famille Bérard.





1832. Jean-Louis Bérard du Pithon à 60 ans.



Jenny Bérard du Pithon née Ehenst.



1878. Louise Goullon née Bérard du Pithon à 13 ans.

Je suspens ici mon récit pour noter les renseignements que j'ai pu recueillir au sujet de la famille Bérard, qui a donné à la nôtre :

1° Ma grand'mère paternelle ;

2° Ma mère ;

3° La mère de ma chère Alix ;

C'est-à-dire les trois quarts du sang qui coule dans les veines de mes enfants.

M. Bérard du Pithon et la famille Bérard¹

Mon grand-père Bérard du Pithon descendait d'une famille noble², dont deux branches sur trois s'établirent à St Domingue, où elles occupèrent bientôt de grandes situations. Le chef de la branche restée en France était attaché d'ambassade à Constantinople³. Son fils, Jean-François Bérard, élevé au collège des Oratoriens de Marseille, embrassa de bonne heure la carrière des armes et fut envoyé, comme officier, à St Domingue, avec le régiment dont il faisait partie. En arrivant dans l'île, son premier soin fut de rendre visite aux parents de son père, qui l'accueillirent à bras ouverts. C'est ainsi qu'il fut reçu dans la famille de M. Magnan de la Mahotière, son oncle germain ; celui-ci possédait une immense fortune ; sa fille, Marguerite Victoire, était d'une remarquable beauté. Le jeune officier s'en éprit, obtint son consentement et demanda sa main à son père.

M. de Magnan consentit volontiers au mariage, mais il y mit une condition, c'est que son futur gendre acquerrait d'abord un grade plus élevé, qu'il lui désigna.

Le jeune homme partit plein d'espérance et de joie.

Les détails me manquent sur les actions qu'il dut accomplir pour obtenir la récompense désirée ; tout ce que nous savons, c'est qu'il lui fallut sept ans pour atteindre son but, et qu'au bout de ce temps il revint à St Domingue épouser sa belle cousine.

Monsieur et Madame Bérard vécurent dans la plus tendre union.

Ils eurent dix-sept enfants et leur fortune était si considérable, qu'en une année le produit seul de leurs plantations situées dans le quartier de l'Artibonite, s'était élevé à plus de 300,000 livres.

¹ Suivant un usage généralement répandu dans les colonies, l'aîné de la famille Bérard avait conservé seul le nom de son père ; les cadets y joignaient des noms de terres pour les distinguer les uns des autres. Les noms de baptême n'étaient portés que par les nègres.

² Un de ses ancêtres, gouverneur de Saint-Domingue, avait été anobli par Louis XIV.

³ D'autres disent consuls dans une ville maritime du Levant. Je n'ai pu rien savoir d'absolument certain cet égard.

M. Bérard du Pithon et la famille Bérard

Les témoignages de l'estime publique ne tardèrent pas à entourer le jeune ménage et en particulier celui qui en était le chef.

M. Bérard fut nommé capitaine des milices de l'île ; il s'acquitta de ses fonctions d'une manière si remarquable que le gouvernement central le décora de la croix de St Louis, faveur très appréciée à cette époque, parce qu'elle était réservée aux services absolument exceptionnels.

Mais, tant de bonheur domestique et une si éclatante prospérité n'avaient pu effacer dans le cœur de M. Bérard les souvenirs de la mère-patrie. En 1782, il put enfin réaliser ce désir et revint se fixer en France avec sa femme et ses enfants.

Dès leur arrivée, M. et M^{me} Bérard achetèrent, à sept lieux de Paris, le château de Draveil, dont ils firent leur habitation. La vie qu'ils y menèrent, entourés de neuf beaux enfants qui leur restaient et d'un nombreux domestique, fut celle des riches créoles de l'époque, très large et très hospitalière. Néanmoins et contrairement aux habitudes des colons, M. et M^{me} Bérard n'avaient jamais contracté de dettes et administraient sagement leur fortune. Sept belles fermes entouraient le château, l'abondance y régnait.

Une famille amie ne tarda pas à leur y rendre visite : M^{me} Estur et ses enfants quittaient, à leur tour, Saint-Domingue pour la France et acquéraient, près de Montereau, le château de Courbeton.

Mme Thenet, fille de Madame Estur, avait elle-même deux filles : Flore, morte à sept ans et **Marie-Joséphine (Jenny)** qui, un peu plus jeune que mon grand-père, devait un jour devenir sa femme. En effet, les relations amicales qui existaient entre les deux familles furent bientôt intimes entre les deux jeunes gens : ils s'aimèrent et s'unirent après quelques années d'attente, au sortir de l'épouvantable crise sociale et politique qui avait englouti les fortunes de leurs parents et menacé leurs vies (1795).

Courbeton détruit en 1793, M^{me} Thenet vint s'établir à Thiais, près Choisy-le-Roi, presque en face de Draveil.

M. Bérard avait été arrêté et conduit en prison, mais l'amour que lui portaient les habitants du pays le sauva d'une mort presque certaine : ils allèrent le réclamer et le ramenèrent dans son château, où les autorités révolutionnaires durent se contenter de le faire garder à vue. Il y mourut le 6 juillet 1795. Sa femme l'avait précédé de deux ans (26 août 1793).

Malheureusement, Draveil n'était payé qu'à moitié ; le vendeur avait exigé que la moitié du prix restât entre les mains de M. Bérard, qui devait lui en servir l'intérêt, et quand les enfants de ce dernier furent obligés de se libérer en entier, ils ne trouvèrent dans la revente du château que la somme qui leur était rigoureusement nécessaire. Ainsi fut anéantie la fortune que les Bérard avaient apportée en France.

La révolte des noirs les priva, peu après, de leurs grandes propriétés de St Domingue.

Deux des jeunes gens, M^{rs} Bérard de Lester et Bérard de la Mahotière, partirent pour l'île avec Messieurs Thenet et Estur. Les trois premiers furent assassinés par les

M. Bérard du Pithon et la famille Bérard

nègres et le quatrième se fit sauter devant le Port-au-Prince avec le vaisseau qu'il commandait, pour ne pas tomber entre leurs mains.

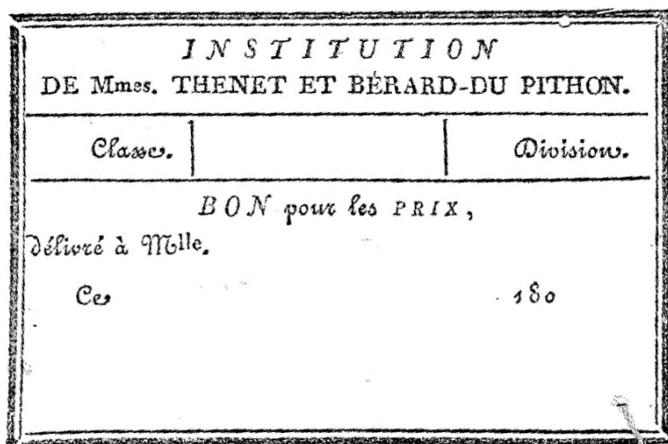
Ruinés en France et en Amérique dans les deux branches de leur famille, M. et Mme Bérard du Pithon ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes ; mais mon grand-père avait reçu l'instruction la plus solide et la plus variée ; ma grand-mère, instruite aussi, était, au point de vue des arts, parfaitement douée : elle dessinait, peignait bien et possédait un très beau talent de piano. Appuyés sur leur confiance en Dieu, à qui, malgré la corruption des temps, mon grand-père était toujours resté fidèle, aidés par l'intelligente énergie de Mme Thenet, leur mère et belle-mère, les jeunes époux se mirent résolument à l'œuvre. Ils fondèrent, à Thiais, un pensionnat qui prospéra bientôt et dura près de 30 ans, montrant ainsi ce que peuvent le courage chrétien et la persévérance dans le travail, chez ceux-là même à qui l'usage d'une grande fortune avait donné l'habitude d'une vie abondante et facile.

Mon grand-père et ma grand-mère eurent trois filles :

1°. **Marguerite-Louise-Laurence** (Melina) née en septembre 1797. Elle épousa, en septembre 1820, M. **Henri-Pierre Foullon**, qui mourut, à 77 ans, le 27 mai 1861. Ma tante avait perdu, presque à sa naissance, son seul enfant (Henri Foullon) ;

2°. **Victoire-Joséphine** (Jenny), née le 13 octobre 1801 (ma belle-mère) ;

3°. **Gabrielle-Sidonie** (ma mère), née le 10 juin 1805.



Collection Fondation de Béthune

Le pensionnat, transporté à Paris, rue Poissonnière, n° 103, dans un vaste local que Mme Thenet et le ménage du Pithon achetèrent du produit de leurs travaux, était devenu l'un des plus beaux établissements de la capitale. À la rentrée des Bourbons, la famille de nos rois l'avait pris sous sa protection particulière, et c'est là que nos mères ont reçu, sous les yeux et par les soins

de leurs parents, une éducation que bien peu d'entre nous peuvent faire

donner à leurs filles.

Les fatigues auxquelles s'était livrée ma grand-mère, dont la santé avait toujours été délicate, abrégèrent sa vie. Elle mourut peu d'années après la naissance de ma mère.

Quand il eut marié ses enfants et cédé sa maison d'éducation, mon grand-père vint habiter la Provence, où sa sœur et deux de ses filles (Sidonie et Jenny) étaient déjà établies. Le 21 novembre 1827, il se fixait dans la famille de ma grand-mère Abeille, en épousant sa fille aînée, ma tante Clémentine. Depuis lors, il vécut à Marseille au milieu de nous.

M. Bérard du Pithon et la famille Bérard

Mon grand-père du Pithon avait un esprit aimable et cultivé. Ses études embrassaient diverses sciences, telles que la géographie, l'astronomie, la physique, mais son goût le portait surtout vers la littérature. Dans sa jeunesse, il faisait des vers élégants et faciles. La lecture de nos grands classiques du XVII^{ème} siècle et de quelques auteurs du XVIII^{ème} avait conservé pour lui de grands attraits.

Son caractère était doux, affectueux, caressant avec les siens. Il gardait vis-à-vis des dames cette politesse galante particulière aux hommes bien élevés de son époque. Sa piété vive, tendre, éclairée, ne s'était jamais démentie. Dieu, pour lui, n'était pas comme pour tant d'autres, une abstraction ou une formule banale : c'était un conseiller, un ami, un père, toujours présent, aimé, vénéré, avec lequel il s'entretenait pour chercher en lui l'amour, la lumière et la force. On pouvait dire, en un mot, de mon grand-père du Pithon, dans toute la vérité du terme, que c'était un excellent et digne chrétien.

1851

Le coup d'état du 2 décembre nous surprit à Lorgues, où nous avions prolongé nos vacances. Alix était enceinte et devait accoucher à la fin de l'année. Je la ramenai précipitamment à Marseille, à travers le Var soulevé. Deux jours après, les insurgés entraient à Lorgues et y enlevaient un certain nombre d'otages, au nombre desquels était mon beau-père. Ce furent des jours d'anxiété terrible. Il fallut cacher à ma pauvre femme et nos craintes, à chaque instant plus vives, et les événements qui les faisaient naître. Enfin, au bout de trois jours, les otages furent délivrés par une poignée de soldats, au moment où leurs ravisseurs s'apprêtaient à les fusiller.

31 décembre 1851 - Naissance de mon fils Emmanuel-Marie-Gabriel

Peu après, Alix accoucha heureusement d'un garçon qui fut baptisé sous les noms d'Emmanuel Marie Gabriel : mon père et ma mère furent parrain et marraine.

Je dois ici noter une particularité qui marqua son inscription sur les registres de l'état civil. L'enfant étant né le 31 X^{bre}, plusieurs personnes me conseillaient de le déclarer le 1^{er} janvier, pour cette raison qu'une différence d'un jour lui ferait gagner une année dans le cas où il voudrait plus tard aborder une école spéciale. Mon père ne fut pas de cet avis.

« Tu vas lui faire commencer la vie par un faux, me dit-il, et cela, dans une prévision qui ne se réalisera peut-être jamais. Que sais-tu s'il ne lui sera pas avantageux, au contraire, d'avoir légalement son âge véritable ? Laisse agir la Providence, et ne va pas prendre, par un mensonge, une responsabilité dont tu ne peux même pas apprécier la portée. »

C'était exactement mon opinion. L'enfant fut déclaré le 31 X^{bre} et 20 ans plus tard, l'événement nous donna raison. Alix n'a pu le nourrir que deux mois. (Ecriture de Gabriel.)

7 mars 1852 - Mort de mon oncle Elzéar-Joseph Perrin

Le 7 mars 1852, mort de mon bon oncle, Elzéar Perrin, âgé de 82 ans.

Mon oncle Elzéar Perrin, né en 1770¹ dans la petite ville d'Apt (Comtat Venaissin), appartenait à une honorable famille bourgeoise de cette ville, où elle avait ses propriétés et sa maison patrimoniale. Il vint de bonne heure à Marseille, avec un de ses frères, pour s'y livrer au commerce et à l'industrie. Le 7 juillet 1816, il s'était marié avec ma tante Louise, sœur aînée de mon père. Quand son frère quitta les affaires, mon oncle le remplaça par mon père, avec qui il termina sa carrière commerciale.

Mon oncle était laborieux et intelligent ; cousin des Blaze (Castel Blaze, Henri Blaze etc.), il avait de l'esprit naturel, de cet esprit primesautier et de bon aloi, qui est particulier à notre Provence et ne s'apprend pas dans les livres. Beaucoup plus âgé que ma tante, qu'il avait épousé dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, il avait à la fois pour elle la tendresse d'un époux et l'indulgence d'un père. Cette affection si

¹ (le 3 mai)

profonde lui était largement rendue, et je ne crois pas que l'on pût voir un mariage plus uni. La famille de sa femme était devenue la sienne. Excellent mari, excellent parent, il nous aimait comme si nous eussions été issus de son sang, et s'était fait aimer chèrement de nous tous.

Mon oncle laissa, par testament, toute sa fortune à ma tante.

28 octobre 1852 - Mort de mon fils Victor-Marie-Charles

Le 28 octobre suivant, mort de notre fils Charles, âgé de deux ans et demi. Ce pauvre enfant fut pris, à la Candolle, d'une indisposition qui dégénéra en angine croupale. Nous le ramenâmes, déjà malade, à Marseille, où nous eûmes la douleur de le perdre. C'est le premier ange que Dieu nous ait pris !

Alix était enceinte de Thérèse.

4 février 1853 - Naissance de ma fille Louise-Marie-Thérèse

Le 4 février, naissance de ma fille Thérèse. La mère, accablée par la douleur, ne put pas même essayer de la nourrir ; elle eut pour parrain mon beau-frère Eugène et pour marraine ma tante Gabrielle. (Ecriture de Thérèse.)

26 juillet 1853 - Mort de ma mère Sidonie-Gabrielle Bérard du Pithon

Le 25 juillet de la même année, nous perdîmes ma bonne mère chérie, âgée de 48 ans. Les souffrances avaient été s'aggravant d'année en année. Dieu jugea que la mesure était comble et que le jour de la récompense était venu pour elle.

Ma mère, naturellement vive, gracieuse, enjouée, avait été très jolie dans sa jeunesse et malgré la petite vérole qui l'atteignit à 19 ans, elle était demeurée charmante. De taille moyenne et parfaitement proportionnée, elle avait l'ovale du visage un peu allongé, des traits réguliers et fins, et des yeux noirs tantôt caressants, tantôt espiègles et rieurs. Sa chevelure, longue et abondante, resta noire jusqu'à la fin de sa vie. Ma mère causait et écrivait bien ; elle était excellente musicienne et dessinait très agréablement.

Sa santé, quoique toujours plus mauvaise, lui permettait le plus souvent de se lever et même de marcher un peu, mais elle avait chaque mois et parfois même à des intervalles plus rapprochés, des crises terribles, précédées et suivies par de longues journées de souffrance. Enfin, le moment vint où elle ne quitta plus sa chaise longue que pour son lit. Malgré tout, et dès qu'elle se sentait un peu mieux, ma mère reprenait sa gaieté d'enfant et nous forçait à rire avec elle. Elle était affectueuse et bonne pour tous les siens, mais comment dire l'amour qu'elle témoignait à son mari et à ses fils ? Comme elle nous couvrait de baisers en nous donnant les noms les plus doux et les plus tendres ! Pauvre mère ! C'est par elle que j'ai appris à aimer et que je l'ai aimée de toutes les forces de mon cœur ; c'est aussi avec elle, auprès de son lit de douleur, que j'ai appris à souffrir dès ma première jeunesse ; que de larmes j'ai versées en sortant de cette chambre où nous avions entendu ses cris sans pouvoir la soulager. Que de fois j'ai demandé ardemment à Dieu de lui rendre la santé et de prendre ma vie en échange. Hélas ! vingt-six ans se sont écoulés depuis, il me semble que c'était hier et

je ne reviens jamais à ces chers souvenirs sans éprouver une émotion que le temps n'a point affaiblie.

6 avril 1854 - Naissance de mon fils Louis-Marie-Charles (Sainte Trinité)

Le 6 avril 1854, naissance de Charles. Il était venu au monde le même jour que notre premier fils, nous lui donnâmes le même nom, pensant que l'on ne pouvait avoir un meilleur protecteur que son petit frère. Notre second Charles eut pour parrain mon frère Louis et pour marraine ma tante Perrin. Alix fut assez heureuse pour le nourrir 15 mois. (Ecriture de Charles.)

Au mois d'août, pendant que j'étais aux eaux de Vichy, le choléra éclata à Marseille ; mon père fit partir pour Apt Alix et nos enfants. À cette époque on sevrerait Thérèse, à qui sa nourrice donnait depuis quelque temps du mauvais lait. La pauvre petite fit une terrible maladie qui dura jusqu'à la fin de l'automne. M. Seynard, médecin homéopathe d'Apt, la soigna admirablement à la Cotoïnde, où j'avais rejoint mon ménage et le reste de ma famille.

L'été suivant, Thérèse fut reprise de son irritation d'entrailles, mais nous la mîmes sous la protection de la bienheureuse Germaine Cousin (canonisée depuis) et notre enfant fut sauvée.

30 octobre 1855 - Naissance de mon fils Victor-Marie-Auguste (La Penne)

Le 30 octobre 1855, naissance de mon fils Auguste à la Candolle. Les détails relatifs à sa naissance, à sa vie et à sa mort, sont consignés dans une notice que l'on trouvera ci-après.

Alix l'avait porté plus de quatre mois en allaitant Charles, qui était très fort. Néanmoins, l'enfant naquit avec une bonne santé et sa mère put le nourrir jusqu'au bout.

C'est vers cette époque que commence, pour ne finir qu'en 1860 ou 1861, une des plus grandes épreuves qui ont frappé ma famille :

Mon frère Louis, gérant d'une affaire considérable, la vit s'écrouler dans une irréparable ruine. Il était responsable et nous consentions à supporter tout le poids de cette responsabilité.

Il faut avoir traversé de pareilles crises pour comprendre ce qu'elles renferment d'anxiétés terribles, d'illusions déçues, de désastres inattendus. C'est un long martyre, d'autant plus rude qu'on ne le supporte pas seul et qu'on partage les souffrances de tous ceux que l'on aime. Pendant plusieurs années, j'ai vu mes parents chéris menacés dans leur existence et dans leur honneur. Enfin, Dieu mit un terme à ces tourments. La famille avait perdu plus de 400,000 francs dans la tempête, mais en évitant la faillite. L'esprit d'ordre et d'économie qui régnait dans la maison, et quelques circonstances heureuses que la Providence fit naître, nous permirent même de conserver notre situation passée.

Mon pauvre frère seul quitta Marseille, pour n'y plus revenir qu'en voyageur. Hélas ! il n'avait pas encore recouvré la foi, qui devait plus tard lui rendre une nouvelle vie.

6 mai 1857 - Mort de mon beau-père André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud

Le 6 mai 1857, nous perdîmes mon beau-père de Combaud. C'est le père de ma chère Alix, le grand-père de mes enfants, et son souvenir m'est resté trop cher pour que je ne lui consacre pas quelques-unes de ces pages.



Famille de Chieusses Combaud.



1850. André-Mi Honoré de Chieusses Combaud à 66 ans.



1850. Jenny de Combaud née B. Sugillon à 48 ans.



1865. Eugène de Chieusses Combaud à 39 ans.



1870. Angèle de Combaud née Fauchier à 30 ans.

André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud

La famille de Combaud comptait, depuis plusieurs siècles, parmi les plus notables de la Basse-Provence. Elle avait fourni plusieurs gouverneurs à la petite ville de Lorgues et des officiers brillants à nos armées de terre et de mer. Bien qu'étranger aux fonctions publiques et renfermé dans son rôle de grand propriétaire, mon beau-père avait conservé la situation que ses aïeux lui avaient léguée : par son nom, par sa fortune et surtout par son caractère, il jouissait, dans un rayon assez étendu, d'une autorité considérable, c'était une des grandes influences du pays. Il avait le jugement solide et sûr et l'intelligence ouverte à tout ; très vif de sa nature, il gardait ordinairement des apparences calmes et se mettait peu en évidence, mais on sentait que cette parole, à la fois spirituelle et réservée, fut devenue très brillante pour peu qu'il ait voulu s'y laisser aller. Il maniait l'ironie avec une rare finesse, toutefois, cette tendance était tempérée chez lui par une grande bonté et une grande sensibilité de cœur ; s'il lui arrivait quelquefois de plaisanter ses interlocuteurs, il ne s'égayait jamais aux dépens d'un absent et la médisance lui était absolument inconnue.

Au physique, mon beau-père était de moyenne taille, brun et fort, mais sa démarche, son sourire et le son de sa voix, l'exquise distinction de son ton et de ses manières, faisaient promptement oublier ses défauts de second ordre ; il était difficile qu'il se montra quelque part sans attirer et captiver l'attention, et il aurait été certainement un des hommes de salons les plus entourés, si sa vocation et ses goûts, ne l'eussent retenu à la campagne.

C'est là qu'il était vraiment chez lui ; c'est là qu'il exerçait sur tout le pays environnant une tutelle et une magistrature véritable ; c'est à lui que les ouvriers des champs s'adressaient pour obtenir des secours ou du travail, certains de ne jamais être rebutés, même quand ce travail ne devait pas lui être utile ; c'est à lui qu'on demandait des conseils, toujours suivis ; c'est lui qu'on appelait comme arbitre dans les différents entre voisins et même dans les querelles de famille. L'économie sévère qu'il gardait pour lui-même lui permettait d'être généreux pour les autres. Sa vive intelligence, son excellent cœur, son esprit juste, conciliant et charitable, faisaient de lui le protecteur, l'appui naturel et, pour ainsi dire, le père des paysans. Il avait le sentiment du bien qu'il faisait et le considérait comme un devoir absolu de sa situation.

Né en 1784 et envoyé en pension à Paris, mon beau-père y demeura pendant toute la Révolution et ne revint à Lorgues qu'en 1800. Ses parents, emprisonnés sous la Terreur et relâchés après de longs mois d'une cruelle captivité, étaient rentrés en possession de leurs biens. Leur fils vécut avec eux, s'occupant comme eux d'agriculture et cherchant d'agréables distractions dans les dispositions qu'il avait naturellement pour la sculpture et le dessin.

Le 1^{er} mai 1822, il épousait à Paris M^{lle} Victoire Joséphine (Jenny) Bérard du Pithon, seconde fille de mon grand-père du Pithon et sœur aînée de ma mère. Il eut quatre enfants de cette union : **Camille** et **Clémence**, toutes deux mortes en bas âge ;

Eugène (Louis-François), né le 20 septembre 1826 et **Alix (Gabrielle)**, née le 8 janvier 1828.

Dans le premier tiers de ce siècle, les petites villes étaient encore beaucoup plus habitées que les campagnes. C'est à Lorgues que résidait véritablement la famille. Je me rappelle la maison de Combaud, telle qu'elle était dans mon enfance, avec ses vestiges de luxe, souvenir des temps antérieurs à la Révolution : le rez-de-chaussée, à part la salle à manger et les dépenses, abandonné au va-et-vient de chacun rappelait



les habitudes de la vie rurale. La haute porte à marteau de cuivre, ouverte tout le jour sur la place aux Ormeaux, donnait entrée dans un large vestibule, où s'entassaient les sacs de blé à l'époque de la moisson ; à côté, un cabinet très simple contenait quelques chaises et un bureau, devant lequel s'asseyait le propriétaire pour compter avec les fermiers ou traiter de la vente de ses denrées ; mais on trouvait,

au premier, le grand salon, avec ses tapisseries en cuir gaufré, et les chambres tendues, l'une en points des Gobelins, les autres tantôt en vieilles satinades, tantôt plus simplement en étoffes de coton jaunes ou vertes rayées de rouge ; le mobilier, avec ses fauteuils de chênes, ses prie-Dieu et ses bahuts en bois taillé ou sculpté.

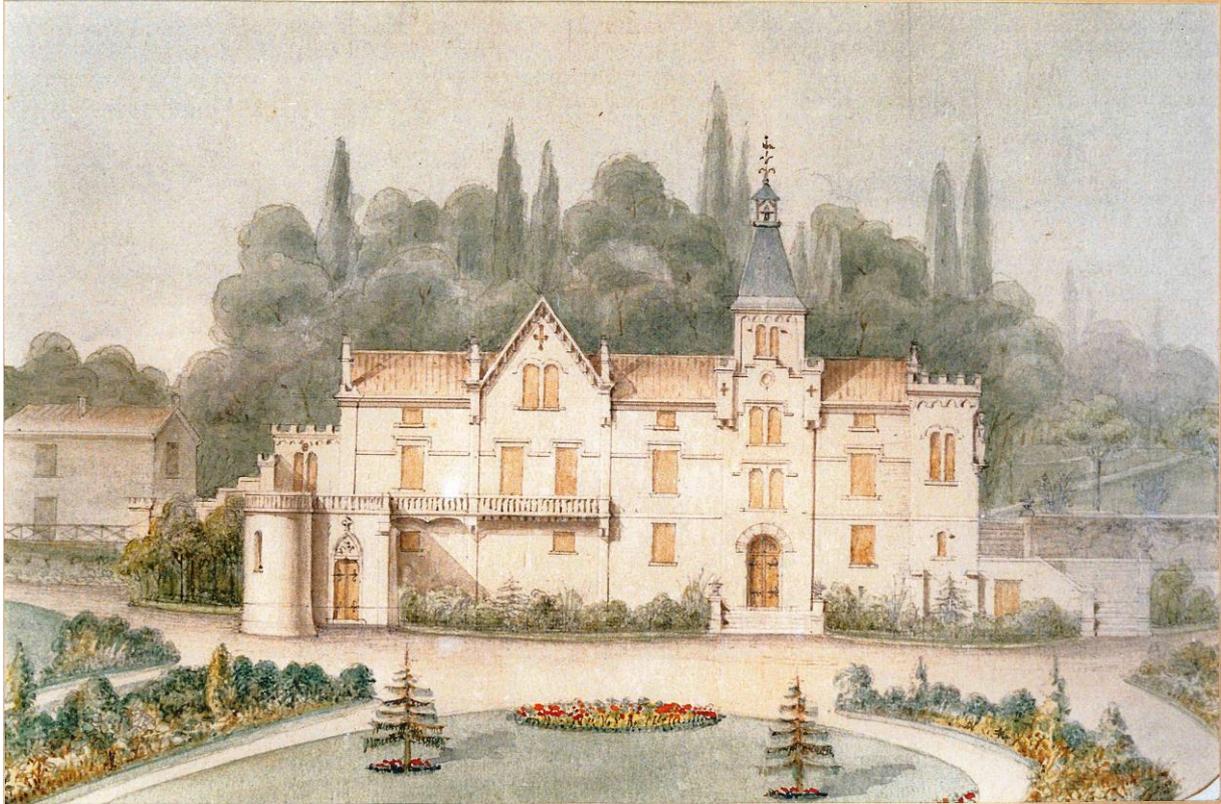
La maison de campagne n'était alors qu'un pied-à-terre dans une ferme, où la mère de famille allait passer la journée, dans la belle saison, quand le temps s'y prêtait ; elle s'y rendait sur son cheval, qui passait par tous les sentiers, avec les provisions qui devaient servir au frugal repas de la journée. Quant au maître de la maison, il partait à pied, le matin, pour aller surveiller les travaux de la terre, portant son panier de chasseur, qui contenait ordinairement du pain, du fromage, quelques fruits secs et un petit gobelet d'argent, en forme de seau, que son propriétaire faisait descendre, au moyen d'une ficelle, dans le premier puits venu, quand la soif le prenait en route. Le soir, chacun rentrait en ville, et le salon s'ouvrait, après souper, aux amis de la famille, qui venaient y causer, y jouer ou y faire de la musique.

Lorgues contenait alors une société nombreuse, aussi policée que peuvent l'être celles des grandes villes.

Peu à peu, cet état de chose fit place à celui que nous voyons aujourd'hui. Plusieurs familles appartenant à la noblesse et à la grande bourgeoisie s'éteignirent et ne furent pas remplacées ; d'autres se dispersèrent dans des centres plus importants ; celles qui restaient s'établirent dans leurs terres, d'abord pour la belle saison seulement, puis pour toute l'année.

Après la mort de ses parents, mon beau-père suivit le courant général, cependant, il habitait souvent Lorgues l'hiver, et, tant qu'il vécut, il y revint chaque semaine passer le dimanche avec sa famille. C'était le jour où se retrouvaient, pour quelques heures, les vieux amis du temps passé, c'était aussi celui où l'on pouvait venir lui parler affaires

de tous les points du territoire, sans avoir à faire la course un peu lointaine de la Martinette.



[La Martinette – 1873]

La Martinette avait été complètement transformée par lui : une large route y conduisait, au lieu des sentiers d'autrefois ; la maison, entièrement remaniée et remise à neuf, était devenue spacieuse et commode ; sur le côté, un bosquet de chênes, de pins et d'arbustes variés, avait remplacé les oliviers et les oullières de vignes ; un parterre de fleurs entretenues avec soin par ma belle-mère, et, autour de l'habitation, l'assemblage de tout ce qui pouvait être utile ou agréable à ceux qui l'occupaient, faisaient un séjour charmant de l'ancienne terre patrimoniale ; enfin le canal Sainte Croix, construit par un syndicat de propriétaires, dont mon beau-père était le trésorier, commençait à couvrir de prairies les longues plaines de la vallée de l'Argens.

La mort le surprit au milieu de ces travaux, qu'il poursuivait avec tant d'amour et de joie.

Quoiqu'âgé de 73 ans, mon beau-père était vigoureux et jeune de santé. Il prenait facilement, il est vrai, des rhumes de poitrine, qu'il se refusait à soigner ; mais, malgré le peu de précautions dont il usait, sa forte nature avait toujours fini par prendre le dessus sur la maladie ; aussi, apprîmes-nous sans trop d'inquiétude, aux premiers jours de mai 1857, qu'il était atteint de son indisposition ordinaire. Le 6 du même mois, une dépêche nous appelait à Lorgues, en nous laissant pressentir que nous n'arriverions pas à temps ; celle qui nous annonçait sa mort nous croisa sur la route. Ma belle-mère et mon beau-frère Eugène étaient auprès de lui. Impatient de souffrir et se sentant oppressé, mon beau-père avait appelé son médecin et exigé qu'on le saignât ; à peine l'opération était-elle terminée que l'état du malade alla s'aggravant

avec une extrême rapidité. Pendant que l'on courait en ville pour chercher un prêtre, il expirait entre les bras de sa femme et de son fils.

Mais Dieu l'avait prévu et il n'avait pas attendu le dernier jour pour ramener à lui ce cœur si digne de lui appartenir tout entier.

J'ai raconté, plus haut, comment, en 1851, les insurgés du Var se saisirent des notables de Lorgues, qu'ils emmenèrent, comme otages, dans leur marche sur Draguignan. Arrivés à Aups, se sachant poursuivis par un détachement de troupes, ils se décidèrent à fusiller leurs prisonniers, et, le matin du jour fixé pour l'exécution, un prêtre fut envoyé à ceux-ci par les habitants de la ville.

Deux jours après, nous recevions une lettre de mon beau-père, qui, en nous annonçant sa délivrance, nous faisait part du bonheur qu'il éprouvait à mettre désormais toute sa confiance en Dieu.

Depuis lors, il n'avait cessé d'édifier sa famille et son pays.

Ainsi, la Providence s'était servie, pour hâter son retour, de cette épreuve terrible, sans laquelle il eut été prévenu par une mort inopinée, et ces événements, qui semblent nous menacer des plus grands malheurs, nous préparaient, en réalité, l'une des faveurs les plus signalées que nous puissions espérer de la bonté de Dieu.

1857

24 décembre 1857 - Naissance de mon fils Emmanuel-Marie-Joseph (Sainte Trinité)

Emmanuel naquit la nuit de Noël à huit [heures] du soir et nous lui donnâmes les noms de la Sainte Famille. Il a été nourri par sa mère. Son parrain fut mon frère Elzéar et sa marraine Marie Aguillon ma cousine germaine. (Ecriture d'Emmanuel.)

31 août 1859 - Naissance de mon fils Louis-Marie-Joseph (Rouet)

Joseph vint au monde au Portail-Vert, pendant un séjour que j'avais fait aux eaux de St Gervais (Savoie). On l'ondoya d'abord, puis on le baptisa à mon retour. Il eut pour parrain mon cousin Achille de Vallavieille et pour marraine ma cousine Adine Abeille, plus tard vicomtesse de la Mure.

7 mai 1860 - Mort de mon fils Joseph

Ce cher enfant ne devait pas nous être conservé : la petite vérole nous l'enleva, le 7 mai suivant, en peu de jours. Alix qui le nourrissait, fut atteinte aussi par la terrible maladie, mais seulement à l'un des seins qui se couvrit de boutons. Quoique nous eussions éloigné nos autres enfants, Thérèse eut, à son tour, une petite vérole bien caractérisée, mais sans gravité.

Dans le courant du même mois, première communion de Marguerite à l'église de Saint-Joseph.

Au mois de juillet, on m'envoya pour la seconde fois aux eaux de Saint-Gervais, en Savoie, où Alix et sa mère vinrent me rejoindre.

1^{er} octobre 1860 - Mariage de mon beau-frère Eugène-Louis-François de Chieusses de Combaud avec Mademoiselle Angèle-Marie-Joséphine Fauchier (née le 3 mai 1839) Église St Louis, Toulon

À notre retour se fit le mariage de mon beau-frère Eugène avec M^{lle} Angèle Fauchier.

Les nouveaux époux reçurent la bénédiction nuptiale à 10 heures du matin dans l'église de St Louis (Toulon). Le repas de noce eut lieu à la villa Ste Marie près La Valette.

Nous allâmes y assister Alix et moi avec Marguerite, Gabriel et Charles, mes fils aînés. (Ecriture d'Angèle.)

Eugène était léger, brillant et spirituel. Il écrivait bien en prose et faisait des vers charmants. Les principes excellents qu'il avait reçus dans son enfance étaient restés jusqu'à la fin de sa vie dans ses convictions et dans son cœur, et s'il s'en écarta parfois dans la pratique, ce fut la faute de sa nature de poète, à la fois ardente et faible.

Rentré dans sa famille, après la fin son cours de droit, Eugène s'était épris d'une passion véritable pour la vie libre des champs. Il comprenait sa mission de grand

propriétaire et savait en remplir les devoirs ; aussi était-il généralement aimé de ses paysans.

Quand à Angèle, la Providence lui a tout donné : une foi sincère et profonde, un cœur d'or, une sensibilité vraie, une intelligence élevée, un esprit pénétrant, un jugement droit. A ces grandes et rares qualités, elle joint une simplicité, une modestie naturelle, une ignorance d'elle-même, qui lui donnent un charme inexprimable.

Ses yeux bruns sont malins et doux, ses traits délicats, sa bouche mignonne, son sourire plein de finesse et de bonté (Voir sa photographie, page 104) un son de voix musical et sympathique complète cet ensemble gracieux, que j'ai pu à peine esquiser.

1861

8 mai 1861 - Naissance de mon fils Paul-Marie-Pierre (sainte-Trinité)

Pierre naquit le 8 mai 1861, et fut tenu sur les fonts baptismaux par mon père, pour mon cousin Hippolyte des Glajeux, et par ma belle-sœur Angèle. Alix, trop fatiguée, dût lui donner une nourrice, qu'il a gardée dix-huit mois. Pendant ce temps l'enfant n'a pas cessé de se bien porter. (Ecriture de Pierre.)

Au mois de mars précédent, Charles fut frappé tout-à-coup par une fièvre cérébrale effrayante, qui semblait devoir l'emporter. Mes angoisses étaient d'autant plus vives que ma pauvre Alix arrivait à son septième mois de grossesse. Nous promîmes, en cas de guérison, de conduire l'enfant en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Salette.

Dieu et la Sainte Vierge guérissent notre Charles.

Au mois de juin, je le menai accomplir son vœu et nous portâmes au Sanctuaire un excellent tableau de Lagier, représentant le petit malade et la Sainte Vierge, près de son lit, dans l'attitude de la bénédiction.

1862

En octobre 1862, entrée de Marguerite au Sacré-Cœur de Paris, sous la protection de ma bonne tante Gabrielle Abeille, qui a eu pour elle, pendant les quatre années qu'elle y a passées, des soins vraiment maternels.

Vers la fin de notre saison de campagne au Portail-Vert, notre pauvre petit Pierre, âgé de deux ans, fut pris d'un rhumatisme articulaire aigu qui faillit nous l'enlever. Nous le ramenâmes à Marseille, où la maladie ne fit qu'empirer, jusqu'au moment où elle se porta au cœur. La mort semblait imminente. L'enfant eut le râle toute une journée et toute une nuit. Nous fîmes vœu de le mener au tombeau du curé d'Ars. Dès ce moment, tout changea de face et Pierre était sauvé ; mais, même après la disparition du danger, il fut très longtemps avant de se remettre et acheva d'épuiser les forces de sa mère, qui était enceinte pour la 10^e fois.

(Le 18 novembre, mariage de ma cousine Marie avec Victor Aguillon (de Toulon), lieutenant de vaisseau.)

1863

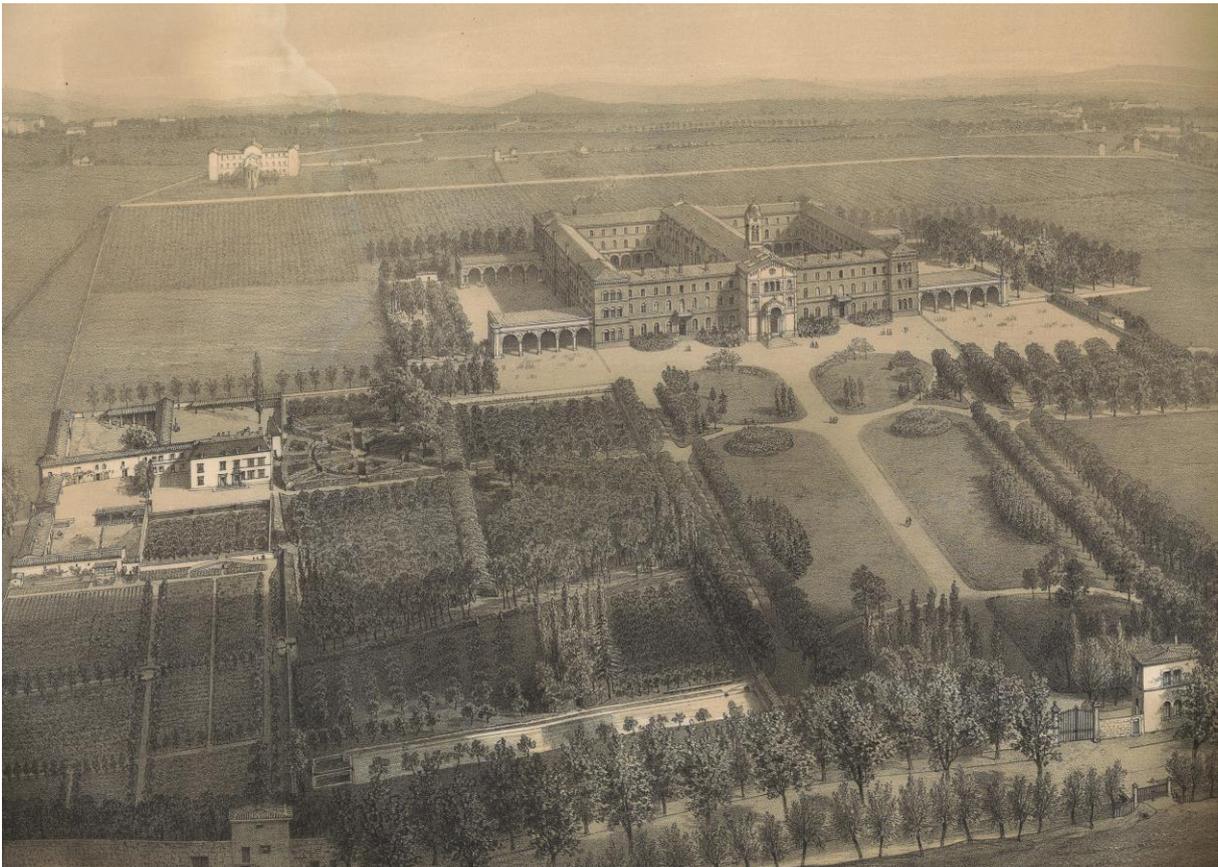
Aussi, le 15 février suivant, ma pauvre chère Alix faisait une fausse couche qui, heureusement, n'eut pas de suite grave, bien qu'elle fût enceinte de huit mois et que l'enfant fut mort depuis trois mois au moins.

Le 12 avril, nous accomplîmes notre vœu : Alix et moi, nous conduisîmes Pierre à Ars ; Marguerite vint nous y rejoindre de Paris. En passant à Villefranche, nous visitâmes le collège de Mongré, où se trouvait mon jeune cousin Polyeucte de Berlier, et où nous nous décidâmes, dès lors, à envoyer Gabriel.

Alix ramena Marguerite à Paris et je revins avec Pierre à Marseille.

En mai, première communion de Gabriel à S^t Charles et de Thérèse à Saint-Joseph.

1864



Au mois d'octobre, nous mîmes Gabriel et Charles à Mongré. Ce fut une nouvelle grâce que Dieu nous fit et certainement une des plus grandes. Tous mes enfants, depuis, ont été élevés dans cette maison bénie, où ils ont reçu, avec une instruction

solide, l'éducation la plus paternelle et la plus chrétienne. Aussi, n'est-ce pas sans raison que le résumé de mon livre de comptes se termine, cette année, par ces mots :

Sit nonum Domini benedictum !

1865

2 mars 1865 - Naissance de mon fils Jean-Marie-Victor

Victor, né le 2 mars, eut pour parrain mon cousin Victor Aguillon et pour marraine ma fille Marguerite.

Alix l'a nourri environ 15 mois.

10 mai 1865 - Mort de Marie-Gabrielle Randon Saint-Amand épouse de François-Auguste Abeille

Le 10 mai, notre pauvre tante Gabrielle fut prise, au Portail-Vert, d'un étouffement qui l'enleva presque instantanément.

Le 18 juillet, nous perdîmes M^r Hippolyte des Glajeux, cousin germain de mon père. C'était un saint.

Le 25 mai, j'assistai, à Mongré, à la première communion de mon fils Charles.

Le 10 août, Marguerite rentra définitivement dans la maison paternelle, après quatre ans de séjour au Sacré-Cœur de Paris.

Le 3 octobre suivant, Thérèse partait pour occuper sa place.

En septembre, j'allais tenir à Toulon sur les fonts baptismaux le troisième enfant d'Eugène et d'Angèle, Madeleine Marie Marguerite, née le 4 de ce mois. (Ecriture de Madeleine.)

Mon beau-frère avait déjà :

1° une fille, Marie-Thérèse-Joséphine, née à Toulon le 11 avril 1862,

2° et un fils, Jean Louis André Marie Joseph Adrien, né à Toulon le 19 décembre 1863. (Ecritures : 1° de Marie, 2° de Jean.)

Cette année-là, comme les précédentes, mon résumé se termine par des actions de grâce. Je reproduis les résumés des années qui suivent et me borne à y ajouter ensuite les développements qui peuvent être nécessaires.

1866

Résumé. Cette année est la première depuis notre mariage, où le bon Dieu ne nous ait pas visités par quelque épreuve considérable.

Notre petit Victor a été pris de convulsions violentes. Aujourd'hui, santé parfaite.

Le choléra nous a épargné. Depuis que les épidémies cholériques nous visitent, aucun membre de la famille n'en a été frappé.

Le feu a pris de nuit, pendant que j'étais à Apt, au bâtiment de la Martinette, où se trouvaient avec Angèle, Alix, Marguerite, Emmanuel, Pierre et Victor.

En septembre, la voiture de ma belle-mère, qui contenait Alix, Angèle, Thérèse, Charles et Auguste, s'est emportée, en l'absence du cocher, sur la route accidentée de Salerne. Angèle seule s'est fait quelques blessures (sans gravité), pour avoir sauté à terre. Dieu a sauvé ma femme et mes enfants. Ce fait est relaté dans la notice d'Alix, ci-après.

Mariage d'Adine, le 27 septembre avec le vicomte Edmond de la Mure.

Auguste est parti pour Mongré le 9 octobre.

J'ai quitté, cet été, l'étude de M^r de Gasquet pour rentrer définitivement dans mon ménage. Depuis sept à huit ans, j'avais abandonné le barreau, trop fatigant pour moi. Ma santé ne me permit pas davantage l'achat d'une étude de notaire. Quand j'y renonçais, j'avais quarante ans.

Douzième grossesse d'Alix.

Béni soit Dieu, qui a bien voulu nous protéger, cette année, plus visiblement que jamais. Puisse-nous reconnaître dignement ses bienfaits en redoublant de zèle pour son service. Amen.

1867

Résumé. Cette année a été marquée par divers événements de famille et par une grande épreuve.

Maman de Combaud, à la suite de violents chagrins, est venue s'établir à Marseille.

30 mai 1867 - Mort de mon fils Jean-Marie-Victor

Le 30 mai, jour de l'Ascension, où Auguste faisait sa première communion à Mongré, le croup, venant après la rougeole, nous a enlevé notre petit Victor, âgé de 2 ans 2 mois 28 jours. La mort de cet enfant chéri a ébranlé la santé de sa mère, qui portait Henri, au point de me faire craindre l'issue de cette douzième grossesse. Néanmoins, Dieu a permis que la couche fût très heureuse.

8 septembre 1867 - Naissance de mon fils Marie-François-Henri (Notre-Dame-du-Rouet)

Notre petit Henri né au Portail-Vert le 8 sept^{bre}, jour de la Nativité de la S^{te} Vierge a été baptisé sous les noms de Marie François Henri (parrain : cousin Henri Berlier de Vauplane ; marraine ma fille Thérèse). Il a souffert d'abord de ses quatre changements de nourrices ; maintenant il se fait beau et fort. (Ecriture d'Henri.)

Mon Dieu ! que votre saint nom soit béni dans la douleur comme dans la joie ! Charles, Joseph, Victor, priez pour nous !

Une notice touchante, relative à notre petit Victor et écrite par Marguerite se trouve dans mon recueil intitulé : *Souvenirs de famille* ; je ne la transcris pas et me borne à

donner celles qui sont consacrées aux membres plus âgés de la famille que nous avons eu le malheur de perdre.

1868

Résumé. Le 7 octobre, 1^{er} départ d'Emmanuel pour Mongré avec ses trois frères.
Sevrage d'Henri le 15 octobre.

25 décembre 1868 - Mort de mon père Paul-Emmanuel Abeille

La nuit de Noël, à quatre heures du matin, j'ai perdu mon père bien-aimé, après une maladie pendant laquelle il a montré une douceur inaltérable et une résignation qui ressemblaient presque à de la joie. Huit jours auparavant, il avait reçu les derniers sacrements avec une ferveur admirable et avait donné sa bénédiction à sa famille.

Mon Dieu, quelle douleur ! Je l'unis aux vôtres et la mets au pied de votre croix. Nous vous bénissons en pleurant ! Mes bons parents, priez pour nous.

Treizième grossesse d'Alix.

1869

Résumé. Cette année, Emmanuel a fait sa première communion à Mongré, le 6 mai, jour de l'Ascension ; sa mère et moi, sommes allés assister à cette belle cérémonie.

Notre séjour à la Candolle a duré de la fin du mois de mai au 12 novembre. Alix a passé une grande partie de ce temps dans des souffrances continues. Elle a fait, le 11 août, une fausse couche qui se préparait depuis le 28 mai. Les suites en ont été longues et pénibles. Aujourd'hui, elle se remet. Que Dieu soit béni.

6 novembre 1869 - Mort de mon beau-frère François-Louis-Eugène de Combaud

Mon beau-frère Eugène est mort à Lorgues, le 6 novembre, d'une irritation d'entrailles. Il avait donné de grands chagrins à toute sa famille ; Dieu a daigné lui accorder la grâce de se reconnaître au moment suprême : il a rendu le dernier soupir, entouré des siens, dans de profonds sentiments de piété et de résignation.

Quelles sont les grâces et les épreuves que vous nous réservez, ô mon Dieu ! pour l'année qui va commencer ? Je n'en sais rien. Mais d'avance je vous remercie des unes et je me soumetts aux autres. J'accepte également la joie et la douleur de votre main paternelle. Faites seulement que nous croissions tous de plus en plus dans votre saint amour !

1870

Résumé.

24 juin 1870 - Mort de ma tante Marguerite-Louise-Laurence (Mélina) Bérard du Pithon veuve Foullon

Notre tante Foullon est frappée d'une seconde attaque à Vineuil, près Chantilly. Elzéar part pour aller la soigner. Au bout d'un mois il la fait transporter à Paris, chez elle. Le 4 avril, il la ramène à Marseille, où nous la plaçons chez les dames de la Blancarde. Le vendredi, 24 juin, une dernière attaque emporte notre pauvre tante en quelques heures.

Le 19 juillet, déclaration de guerre à la Prusse. Et depuis... ô mon Dieu ! la France succombe. Par votre croix et par votre passion, ayez pitié de nous.

1871

Résumé. Au sortir de ces deux cruelles années, j'éprouve le besoin de rendre grâce à Dieu de la protection visible dont il n'a cessé de nous entourer. J'en rappelle ici les principales occasions :

Le 15 septembre 1870, départ d'Alix et des enfants.

Le 18, de Maman, de Cécile et de moi.

Le 24, installation à Sierre, où, entourés, dès notre arrivée, de sympathie et d'estime, nous avons trouvé tout ce que peuvent souhaiter de pauvres exilés : le calme et la paix, des amis chrétiens partageant nos principes religieux et politiques, un peuple plein de bonté, d'une foi simple et profonde, des religieux de notre pays qui unissaient à la sainteté de la vie une science réelle et d'une rare urbanité de mœurs ; à Brigues, pour nos fils aînés, un collège dirigé par d'excellents prêtres ; un climat froid, mais salubre et beau ; enfin, la vie à bon marché. Bien qu'il n'y eut pas de conférence à Sierre, nous avons continué, ma femme et moi, à visiter des familles pauvres.

Soixante internés français nous sont arrivés, presque tous malades. Alix les a soignés avec un admirable dévouement ; elle a sauvé la vie à plusieurs d'entr'eux, et le seul que la mort ait enlevé lui doit, au moins une grande partie, son salut éternel. Nous leur avons distribué des vivres, du tabac, des vêtements, des livres et des journaux.

Gabriel était sur le point de partir avec moi pour l'armée de la Loire, où il allait s'engager dans cette légion de Charette, si brave, mais si exposée et si éprouvée ; deux jours avant notre départ, l'armistice est signée.

Visite de mon frère Elzéar, épargné presque miraculeusement (4 balles dans ses habits et dans sa barbe) à la journée du 4 avril.

La petite vérole régnait presque partout, excepté à Sierre, où elle a éclaté immédiatement après notre départ.

Le 21 juin, installation à Fribourg, où elle vient de cesser. Là, même accueil qu'à Sierre, malgré l'isolement où nous cherchons à nous renfermer.

Le 2 octobre, nous revenons tous à Marseille, quittant Fribourg, que ravage presque aussitôt une fièvre typhoïde terrible.

Ma famille n'avait cessé de se bien porter. Mon petit Henri, parti pâle et délicat, était devenu grand et fort.

À la fin de l'année 1871, le mariage de Marguerite était arrangé avec un jeune homme excellent, chrétien fervent et convaincu, laborieux, économe, bien de corps et d'esprit, appartenant à une bonne et honorable famille, réunissant toutes les qualités qui peuvent rendre une jeune femme heureuse et assurer son avenir.

Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, et comment vous témoignerai-je ma reconnaissance ? Ce sera en m'abandonnant sans réserve à votre Providence paternelle. Mon Dieu, qui prévoyez tout et qui disposez tout pour notre plus grand bien, je veux avoir pour vous un cœur confiant, fidèle et docile. Faites que je ne redoute rien à l'avenir que le malheur de vous déplaire et de ne pas obéir en tout à votre sainte volonté. Jésus ! Marie ! Joseph ! veillez sur nous.

Je rappelle ici les conditions dans lesquelles nous avons quitté notre pays :

La partie était perdue à Marseille : une horde de bandits, maîtresse de la ville, dominait absolument le préfet, homme sans principes, sans idées, sans énergie. Autour de lui, un Conseil soi-disant départemental, composé de civiques en redingote ; à l'Hôtel de Ville, un conseil municipal radical et cependant terrifié. On arrêtait à tort et à travers, dans les rues, sans que personne osât s'y opposer.

Il m'était impossible de faire le service de la garde nationale : au bout de quelques jours d'essai, j'étais malade de fatigue et condamné à rester étendu. Mes fils, trop jeunes, n'avaient pu obtenir des fusils.

Enfin, la maison, après notre départ, n'était pas abandonnée : mon frère Elzéar restait pour garder mes tantes. Mon oncle et mes cousins de la Mure se trouvaient chez nous avec deux domestiques hommes.

Notre présence ne pouvant être d'aucune utilité réelle. J'avais à mettre en sûreté ma femme, mes deux jeunes filles, et mes fils, dont l'aîné avait 18 ans et le dernier 3 ans. C'est ce que je me déterminai à faire, après avoir mûrement examiné la situation.

Au printemps suivant, Gabriel m'ayant demandé à aller rejoindre les zouaves de Charrette, qui se battaient dans l'Ouest, je fis mes préparatifs pour l'y conduire. Elzéar devait venir avec nous. L'avant-veille du jour fixé pour notre départ, arriva la nouvelle de l'armistice.

1872

Résumé. Cette année, encore, Dieu nous a comblés de grâces abondantes :

23 janvier 1872 - Mariage de ma fille Victoire-Marguerite avec Fortuné-Marie-Benjamin Poucel (Sainte-Trinité)

Le 23 janvier, à 10 heures du matin, mariage de Marguerite, à la Sainte-Trinité, avec Benjamin Poucel, âgé de 30 ans.

Charles et Auguste sont venus, à cette occasion, passer huit jours à Marseille.

Gabriel a été reçu bachelier ès-lettres, en mars, et bachelier ès-sciences, en août. Il a tiré un bon numéro à la conscription ; il est à remarquer que Gabriel étant né le 31 décembre, on nous avait engagés à le faire inscrire du 1^{er} janvier pour lui faire gagner une année. Mon père et moi, nous nous y étions refusés par respect pour la vérité, Dieu nous en a justifiés par l'événement : d'une part, Gabriel a fini ses études trop tard pour entrer dans une école ; d'autre part, il s'est trouvé faire partie de la classe de 1871, la dernière qui ait eu le bénéfice du tirage au sort. Si nous l'avions déclaré né le 1^{er} janvier, il aurait fait partie de la classe de 1872, régie par la nouvelle loi militaire, avec laquelle il n'y a plus ni bons numéros dispensant du service militaire, ni remplaçants.

Charles et Auguste ont passé heureusement bacheliers ès-lettres en août.

Le 13 juin, je suis parti pour Rome, comme délégué de la Société des Intérêts Catholiques. J'y ai eu l'ineffable consolation de voir plusieurs fois le Saint-Père, et de l'entretenir en tête-à-tête pendant une demi-heure environ, de communier de sa main dans sa chapelle, enfin de visiter les lieux sanctifiés par les Apôtres et les martyrs.

Retour, le 13 juillet, par Florence, Venise, Milan, Turin et le Mont-Cenis. Voyage très intéressant.

Emmanuel, dont la vue nous avait donné de vives inquiétudes, au point de nous obliger à lui faire cesser tout travail, s'est entièrement remis sous l'influence d'un régime tonique. Cependant, cette année encore, nous le garderons avec nous, au moins jusqu'à Pâques.

Le 5 octobre 1872, XXV^e anniversaire de notre mariage, fête de famille célébrée à la Candolle.

Alix fait pour nous tous le pèlerinage de Lourdes.

Le 10, premier départ de Pierre pour Mongré.

25 novembre 1872 - Naissance de mon petit-fils Louis-Marie-Fortuné Victor Poucel (Sainte-Trinité)

Le 25 novembre, à 4 heures du matin, Marguerite me donne mon premier petit-fils (parrain M^r Poucel ; marraine, ma belle-mère de Combaud).

Mon Dieu, nous vous rendons grâce. Vous avez béni le ménage, malgré l'indignité du père. Daignez enfin me convertir et me rendre entièrement vôtre. Voici venir une année chargée de menaces ; je renouvelle de tout mon cœur mon acte de confiance et d'abandon. Je m'abandonne sans réserve à votre Providence, avec tout ce qui m'est cher. Je vous confie mon corps et mon âme, ma femme et mes enfants, ma famille, mes amis, ma patrie désolée. Vous prendrez tout sous votre protection, vous sauverez tout. Et après vous avoir invoqué dans les angoisses de la tribulation, nous vous bénirons dans les joies de la délivrance. Amen.

Mon voyage à Rome a été nécessité par les difficultés de toutes sortes que rencontra, à son début, la Société pour la Défense des Intérêts Catholiques. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les origines de cette grande œuvre, qui me fit assister, pendant plusieurs années, à de véritables prodiges de dévouement et de zèle. Bergasse, qui

en avait conçu la pensée, en parla à quelques-uns de nous et lui donna une première et puissante impulsion. En dix-huit mois, deux cent cinquante mille francs purent être recueillis et distribués avec intelligence sur les divers points de la ville et du diocèse où les intérêts religieux étaient en souffrance.

L'activité des commissions fit face à la fois à toutes les attaques, mais au prix de fatigues inouïes : nous avions jusqu'à quatre à cinq réunions par jour, entremêlées de courses et de démarches multipliées. Et mes amis avaient, en outre, à remplir leur devoir d'hommes d'affaires et de pères de famille !

Dieu permit que je prisse ma part de ce travail. Déjà vice-président du Conseil des Conférences, président de la Société d'éducation (qui devint commission des écoles), je fus appelé au secrétariat, puis à la vice-présidence du Comité de Direction. En même temps, j'appartenais à d'autres œuvres, entr'autres à la Propagation de la Foi, que je présidais.

L'épuisement de mes forces allait m'obliger, en 1875, à prendre un peu de repos ; la mort de ma pauvre Alix et les épreuves douloureuses qui suivirent cette épreuve, achevèrent de m'abattre. Fatigué de santé, absorbé par les soins que réclamait ma famille, je n'ai plus pu, depuis, donner à nos chères œuvres qu'un concours relativement très faible.

Le XXV^e anniversaire de notre mariage donna lieu, le 5 octobre, à une fête touchante. Le matin, nous fîmes tous la Sainte Communion à la messe d'action de grâce célébrée pour nous par M^r le Curé de la Penne. Le vestibule et le grand escalier de la Candolle étaient pleins de fleurs et de verdure. Dans la salle d'armes du premier étage, eut lieu le repas de famille ; au dessert, notre petit Henri nous porta, de la part de ses frères et sœurs, en mémoire de nos noces d'argent, une magnifique couronne en feuillage argenté ; nos enfants vivants y étaient représentés par autant de roses, et trois lys y rappelaient les anges que nous avons perdus ; un ruban de soie, courant à travers les fleurs, portait, brodés en argent, leurs noms et les dates de leur naissance : Henri nous l'a remis en nous débitant un quatrain que je regrette de n'avoir pas écrit.

J'avais donné à ma femme bien-aimée, comme bracelet, un grand cercle d'or qui portait à l'intérieur les noms et les dates de naissances de nos enfants. J'avais fait monter, en outre, pour elle une bague marquise en diamant avec cette inscription :

Henri-Alix A.XXV An.in Christo sponsi.

Quelques vers y étaient joints. Je les donne ici comme souvenir, sans me dissimuler le peu de valeur de cette poésie.

Hélas ! le souhait qui les termine ne devait pas être exaucé !

5 octobre 1847

Ô joyeux souvenir d'une heureuse journée !
Comme aux jours les plus saints l'église était ornée ;
Nos parents, nos amis, remplissant le saint lieu,
A travers les parfums, les fleurs et les lumières,
Aux prières du prêtre unissaient leurs prières ;
Ma main serrait ta main sous le regard de Dieu !

Tout nous devint commun, labeur, joie et tristesse,

Un seul mot résume notre longue jeunesse :
Nous nous sommes aimés ! Et quand, autour de nous,
Un gai cercle d'enfants, ô bonheur sans mélanges,
Vint s'ébattre joyeux, sur ces petits fronts d'anges
Nos baisers confondus en étaient bien plus doux !

Tout n'est pas joies, hélas ! dans ce monde d'alarmes,
Chaque année eut pour nous des rires et des larmes
Mêlant à nos amours quelque austère douleur ;
Mais, à mon cœur blessé quand l'épreuve était dure,
J'avais ta douce main pour panser ma blessure,
J'avais ton cœur aimant pour épancher mon cœur.

Oh ! ne nous plaignons pas, car une main divine
A parfumé de fleurs nos couronnes d'épines,
Car Dieu nous a donné, présent toujours nouveau,
Dans notre saint amour une force infinie,
Et nous pourrons porter les douleurs de la vie
Tant que nous serons deux sous le même fardeau.

Puissions-nous, jusqu'au jour des amours éternelles,
L'un sur l'autre appuyés, l'un à l'autre fidèles,
Marcher dans le sentier qui conduit au Seigneur,
Et, parvenus ensemble au terme du voyage,
Tous deux, le même jour, contempler son visage,
Tous deux, le même soir, reposer sur son cœur !

1873

Résumé. Cette année, encore, nous avons gardé, chez M^f Patot, Emmanuel, dont les yeux n'étaient pas bien remis.

Charles et Auguste ont fait leur première année de droit, et Gabriel sa seconde à l'Ecole commerciale. Ce dernier est entré, après les vacances, chez un de nos négociants les plus estimés.

Pierre a eu le bonheur de faire, à Mongré, sa première communion, le 22 mai, jour de l'Ascension. Sa mère y a assisté.

Auguste s'est cassé le bras à l'école de gymnastique ; le docteur Poucel le lui a parfaitement remis.

Emmanuel a reçu le sacrement de Confirmation dans la chapelle de l'Evêché.

Thérèse, Charles et Auguste ont fait le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lourdes, pendant que Gabriel et Emmanuel faisaient celui de Paray-le-Monial, où Pierre est venu les rejoindre.

Adine est accouchée d'un garçon.

Le bon Dieu nous a accordé une grâce immense que nous ne cessons de lui demander depuis ma jeunesse : mon bon frère Louis, qui était venu passer trois se-

maines avec nous à la campagne, s'est, deux mois après, entièrement converti à Dieu ; depuis lors, sa ferveur et sa piété ont augmenté de jour en jour.

Merci Seigneur ! il n'en reste plus qu'un ; vous ne nous le refuserez pas !

Mes enfants ont persévéré.

Quelles actions de grâces vous rendrais-je, ô mon Dieu ? Touchez au moins mon cœur et faites que je vous aime. Je m'abandonne à vous avec tous les miens. Le temps marche et l'orage approche : Seigneur, protégez-nous ! Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de nous !

1874

Résumé

8 juillet 1874 - Naissance de mon petit-fils Marie-Joseph-Henri Poucel (Sainte-Trinité)

Marguerite est heureusement accouchée, le 8 juillet, de son second fils, que j'ai tenu, sur les fonts baptismaux, avec M^{me} Poucel, la [grand] mère.

En septembre, Charles a contracté un engagement volontaire d'un an dans les chasseurs à cheval, avec sursis pour finir son droit.

Alix, malgré quelques fatigues de santé, est allée à Vineuil, où elle a vendu sa petite propriété de ma tante Foullon. Elle est revenue fin novembre.

Henri a fait son entrée à l'Externat Saint-Ignace, fondé, cette année, à Marseille par les R. Pères Jésuites.

Dans l'intervalle, mon fils Auguste, incertain sur sa vocation, a fait une retraite de huit jours, après laquelle (20 novembre), il m'a demandé à entrer au Noviciat des Jésuites. L'exécution de cette résolution a été renvoyée au mois de janvier, sur la demande de la famille.

En attendant, Auguste est allé rejoindre, à Paris, sa mère, qui y avait déjà mandé Emmanuel, de Mongré, pour consulter sur ses yeux. La consultation ayant été complètement rassurante, Emmanuel est retourné à Mongré.

La vocation d'Auguste est une des grâces les plus insignes que nous ayons reçues depuis notre mariage. Malgré la grandeur du sacrifice, nous remercions Dieu de nous l'avoir demandé. Jamais enfant ne m'a paru plus propre à devenir un bon religieux.

L'épidémie de petite vérole et les fluxions de poitrine nous ont épargnés.

Jésus, Marie, continuez à étendre votre main protectrice sur cette famille qui s'abandonne à la conduite de votre Providence et daignez mettre le comble à vos bienfaits en m'inspirant une reconnaissance profonde. Amen !

Cette année, à diverses reprises, Alix avait souffert de troubles nerveux plus ou moins intenses, mais elle était si vigoureuse de santé que nous nous en étions préoccupés à peine. Qui m'eut dit alors la catastrophe dont nous étions menacés !

1875

Résumé. Année de douleurs ! année de larmes !

Elle débutait par une grâce immense : le 1^{er} février, notre Auguste entrait comme novice chez les Pères de la Compagnie de Jésus, à Lons-le-Saunier, où je l'avais accompagné.

10 mai 1875 - Mort de ma chère Alix

Alix était depuis longtemps fatiguée par une indisposition qui devait durer un an ou deux, mais sans danger. Le 11 avril, je pars tranquille pour la Martinette. Le 25, une dépêche me rappelle : l'état de ma chère Alix était devenu très grave. Le 10 mai, à 4 heures du soir, elle expirait dans mes bras.

4 septembre 1875 - Mort de mon fils Victor-Marie-Auguste, novice de la C^{ie} de Jésus

Auguste avait toujours eu une excellente santé : le 1^{er} août il éprouvait une légère fatigue des bronches au noviciat ; le 18, il m'arrivait au Portail-Vert, dangereusement malade ; il mourait le 4 septembre, à 9 heures du soir.

Au retour de la Candolle, négociations relatives au mariage de Thérèse avec Amédée de Crozet, et fixation au 25 janvier.

9 décembre 1875 - Naissance de ma petite fille Marie-Thérèse-Eugénie-Alix Poucel (N.-D.-du-Mont)

Marguerite, qui avait pris son petit ménage, accouche heureusement de son troisième enfant, née à huit mois, mais bien portante. Elle a pour parrain son oncle Eugène, et Thérèse pour marraine.

Je garde Emmanuel, qui prépare son baccalauréat.

Grâces diverses faites à mes enfants.

Mon Dieu ! Protégez, bénissez, consolez mes chers enfants ! Mais moi, mon Dieu, qui ne puis pas vivre sans elle, prenez moi... Non, non ! que votre sainte volonté soit faite !

Le révérend père Cuénot, qui avait assisté ma chère Alix, prononça, à notre messe de deuil, un discours que je voulais faire imprimer et distribuer à nos amis ; j'avais préparé, pour l'y joindre, une notice biographique. Peu après, nous perdîmes le bon Père et ses notes ne purent être retrouvées. J'ai gardé ma notice, que je transcris.

Alix Abeille de Combaud

Alix de Combaud, née à Lorgues (Var), le 8 janvier 1828, passa les premières années de sa vie avec son père, sa mère et son frère Eugène, dans une propriété voisine de leur petite ville natale. C'est là, dans le calme et la solitude, au milieu de cet air pur où le corps et l'âme des enfants se développent et se fortifient d'eux-mêmes, qu'un jeune prêtre pieux et savant les éleva jusqu'au jour de leur première communion, époque à laquelle leurs parents les conduisirent à Marseille, pour les faire entrer, l'une au couvent des Dames du Sacré-Cœur (château de Saint-Joseph), l'autre chez un instituteur du plus grand mérite, qui avait déjà chez lui ses deux petits cousins et qui consacrait entièrement ses soins et son temps à l'éducation d'un nombre d'enfants très limité.

Eugène et Alix trouvaient à Marseille une seconde famille dans celle de leur grand-père, M^r du Pithon, et de M^{me} Abeille, leur tante maternelle. M^{me} Abeille et M^{me} de Combaud s'aimaient tendrement, quoique séparées par une distance dont on tenait compte à cette époque, les deux sœurs se voyaient souvent, soit à Marseille, soit à Lorgues ; leurs enfants, tout petits, avaient joué ensemble, et ils se rejoignirent avec joie. Quatre ans plus tard, l'éducation de la jeune fille était achevée ; elle rentra sous le toit paternel, laissant dans sa famille adoptive de chers souvenirs et des affections qui devaient durer toute sa vie.

Eugène partit peu après pour Aix, où il allait suivre les cours de la faculté de droit, avec son cousin Henri Abeille, du même âge que lui. Ce dernier n'avait pas oublié la compagne de son enfance ; l'amitié qu'il avait d'abord éprouvée pour elle s'était peu à peu changée en un sentiment plus vif, et deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'il demandait sa main. Elle lui fut accordée, à la condition qu'il terminerait auparavant ses études de droit.

Le 5 octobre 1847, après une attente qui leur parut bien longue, Henri Abeille et Alix de Combaud furent unis au pied de cet autel où ils avaient si souvent prié ensemble.

Onze enfants, dont trois furent prématurément enlevés à leur tendresse, vinrent successivement agrandir le cercle de leurs affections. Entourés d'une famille nombreuse, ils traversèrent de nombreuses épreuves ; mais la Providence avait mis dans leurs cœurs, comme une puissante sauvegarde, l'une des plus grandes sources de consolations qu'Elle ait réservées aux douleurs humaines : Elle leur accordait l'amour chrétien, amour divin, amour pur, amour ardent et tendre, qui, loin de finir avec les années de la jeunesse, prend deux vies pour n'en faire à jamais qu'une vie, réalisant ainsi l'énergique prophétie de notre premier père :

« Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea... Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem et adhaerebit uxori suae, et erunt duo in carne una. »

« Voici maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et s'unira étroitement à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. »

Dieu était le lien de ce sentiment profond qui datait presque de leur enfance et qui devait durer toujours.

Douée d'une intelligence distinguée, d'un caractère aimable, d'une sensibilité exquise, M^{me} Abeille était pour ses enfants la meilleure des mères ; pour ses parents, la plus dévouée des filles ; elle était la plus tendre des épouses pour son mari, qui lui avait conservé l'amour de sa jeunesse. Ses amis la trouvaient toujours auprès d'eux quand ils avaient besoin d'elle ; elle prodiguait à tous son temps, ses forces, sa vie, heureuse de se dévouer pour ceux qu'elle aimait.

Elle avait, à un rare degré, toutes les qualités qui font la bonne maîtresse de maison. Placée à la tête d'un ménage nombreux, M^{me} Abeille déployait dans l'administration qui lui était confiée par la Providence une activité infatigable et une abnégation sans borne. Rien ne lui coûtait pour remplir ses devoirs, et il était évident qu'elle les remplissait avec joie. L'oisiveté lui était inconnue ; pas une minute de sa journée n'était vide ; le repas de famille à peine achevé, ses mains reprenaient l'ouvrage qu'elle venait d'interrompre et elle ne le laissait que pour quelque autre occupation utile, ne cherchant le repos que dans un changement de travail. Elle avait pour l'ordre, cette parure des maisons bien réglées, une véritable passion ; rien de traînait chez elle ; chaque objet, chaque meuble y avait sa place marquée ; tout y était propre, rangé, correct.

Aux vertus modestes de la femme, M^{me} Abeille unissait un courage viril ; elle aimait presque le danger qui la laissait toujours maîtresse d'elle-même. Un jour, entr'autres, elle parcourait en voiture, avec plusieurs de ces jeunes enfants, un des chemins les plus accidentés du Var ; le cocher était descendu de son siège ; les chevaux, ardents et vigoureux, s'emportèrent tout-à-coup et prirent le grand galop ; la situation était effrayante ; la route tournait fréquemment sur elle-même, entre la montagne et le précipice, et l'on arrivait à une descente rapide où le moindre faux mouvement de l'attelage eut suffi pour le lancer dans l'abîme. M^{me} Abeille ne perdit rien de sa présence d'esprit : elle attira à elle dans l'intérieur de la voiture celui de ses enfants qui était sur le siège et, se penchant au dehors, elle parvint à saisir les guides pour empêcher, au besoin, les chevaux de s'abattre et les maintenir dans le milieu de la voie. Peu après, on atteignit une montée. Des paysans, qui arrivaient en sens inverse, mirent leur charrette en travers de la route et arrêtaient les chevaux.

C'était une bonne et forte chrétienne : elle édifiait son mari et ses enfants par sa foi profonde ; sa droiture, que rien ne faisait dévier ; sa charité, qui ne savait pas soupçonner le mal ; son obligeance sans limites, son extrême délicatesse et sa générosité dans les questions où son intérêt était engagé, sa patience en face des peines et des contrariétés de la vie. Dans son ménage, la prière se faisait la plupart du temps en commun. Les grandes solennités réunissaient la famille autour de la Sainte Table. M^f et M^{me} Abeille avaient fait de l'anniversaire de leur mariage une fête religieuse ; ce jour-là, entourés de leurs huit enfants, dont plusieurs avaient atteint l'âge d'homme et que Dieu avait gardés bons et purs, le père et la mère entendaient une messe d'actions de grâces, et, tous ensemble, prenaient part au banquet sacré.

Après la famille, venaient les Œuvres ; œuvres de zèle, œuvres de charité. Dans ses journées si bien employées, elle trouvait encore de longues heures à donner aux pauvres et à Dieu. Ses quêtes, toujours faites dans les premiers [mois] de l'année, en prévision des obstacles qui auraient pu l'arrêter plus tard, fournissaient annuellement plus de 4,000 francs à notre Asile Catholique et une somme plus considérable encore au budget des Dames de Charité ; elle recueillait 5 ou 600 francs pour les Séminaires. Ces chiffres ont leur éloquence. Ceux qui ont accepté quelquefois la mission si pénible et si délicate de demander la charité pour les Œuvres, savent ce qu'elle représente d'ennuis, de rebuts, de sollicitations, de courses et de démarches sans nombre, et quand, la voyant excédée de fatigue, on l'engageait à prendre un peu de repos dans l'intérêt de sa santé :

« Non, répondait-elle, je n'aurais peut-être pas le temps ensuite d'achever ma tâche, et je ne veux, à aucun prix, laisser perdre l'argent des pauvres. »

Parfois, des quêtes accidentelles venaient augmenter ce travail. Quand les malheurs de l'Eglise l'obligèrent à tendre la main à ses enfants, M^{me} Abeille fut chargée, avec trois ou quatre dames, de quêter dans sa paroisse pour le Saint-Père. On n'était pas sur des dispositions du gouvernement, il fallait agir rapidement, entrer dans chaque maison et frapper à tous les étages. En huit jours, dans un seul quartier de la ville, M^{me} Abeille et ses collaboratrices avaient réuni 25,000 francs. Nous prenons ce fait au hasard, au milieu de tant d'autres qu'il serait facile de citer.

Mais ce n'était là que la partie matérielle de sa tâche, M^{me} Abeille le sentait bien : sa joie était de visiter les pauvres. Comme elle les aimait ! Comme elle caressait leurs petits enfants, à qui elle apportait des vêtements, de la nourriture et jusqu'à des jouets ! Comme elle gâtait leurs malades, qu'elle entourait de soins délicats et tendres, jusqu'au jour de leur convalescence, et, quand Dieu voulait les rappeler à lui, comme elle savait les consoler, les encourager, leur faire désirer et espérer ce Ciel, où toutes les douleurs se changent en allégresses, où toutes les résignations trouvent leurs récompenses !

Comme elle aimait surtout les âmes, âmes d'enfants et de jeunes gens, poursuivis et guettés par les agents du mal ; âmes de pauvres, énervées par la misère, aigries par de mauvais conseils, égarées par de funestes doctrines ! Beaucoup lui doivent leur salut éternel, et elle eut souvent ce bonheur suprême de faire arriver jusqu'à la couche des mourants la bénédiction du prêtre et le pardon de Dieu !

Ce serait faire de M^{me} Abeille, un portrait inachevé que de taire un des sentiments les plus forts qui aient fait battre ce cœur généreux : française, elle aimait ardemment la France ; droite et pure, elle aimait les lys et le drapeau sans tache qui représentait pour elle, dans le passé et dans l'avenir, la grandeur de son cher pays. Elle éprouvait pour l'admirable Prince, qui le tient d'une main haute et sûre, un véritable enthousiasme : son buste, son portrait occupaient les places d'honneur dans la chambre et dans le salon. Elle mettait, à défendre et à propager ses convictions, toute la chaleur de son âme.

Une maladie inattendue vint attaquer tout-à-coup cette existence si bien remplie.

À peine âgée de 47 ans, active, énergique, habituée à ne pas s'occuper d'elle-même, M^{me} Abeille ne comprit pas le danger. Cependant, le mal croissait, les

douleurs devenaient de plus en plus fréquentes et cruelles : M^{me} Abeille reçut les derniers sacrements ; avec sa foi vive et sincère, elle se prépara à la mort, sans la croire, hélas ! aussi prochaine. Le lendemain de ce jour, une courte agonie la saisissait, au milieu des siens qui entouraient sa couche, et quelques moments après tout était fini !...

Et maintenant un vide immense s'est fait dans ce petit monde qu'elle animait de sa vie ; mais ceux qui l'ont connue, ceux qui l'ont aimée ne l'oublieront jamais : ils ont tous le cœur plein d'elle. Les pauvres la bénissent ; la mère désolée, les parents, les amis, conservent en pleurant le culte de cette chère mémoire ; les enfants travaillent et prient pour être dignes d'elle ; l'époux renferme sa douleur dans son âme ; il vit de souvenirs et d'espérance ; il attend dans l'accomplissement de ses devoirs de père, le jour où, sa tâche finie, il retrouvera, pour ne plus la perdre, celle qui fut et qui sera toujours la plus chère moitié de lui-même.

Les Pères de Mongré ayant témoigné le désir d'avoir quelques notes sur Auguste, j'écrivis la relation suivante de sa vie et de sa mort :

Victor-Marie-Auguste Abeille

Novice de la Compagnie de Jésus

Il est des âmes privilégiées qui traversent la vie sans toucher à ses souillures, et, pour ainsi dire, sans en avoir éprouvé les dangers. Simples, pures, aimantes, mais voilées par la modestie chrétienne, elles passeraient inconnues de ceux mêmes qui les entourent, si l'on ne respirait autour d'elles un parfum d'innocence et de sainteté qui les trahit : ce sont les anges de la terre.

Auguste était une de ces âmes ; il devait être le petit frère des Louis-de-Gonzague, des Jean Berchmans, des Stanislas Kotska, et, comme si Dieu eût voulu lui sourire dès sa venue au monde, Il permit qu'elle rappela, par quelques traits, la naissance bénie de l'Enfant Jésus.

C'était le 30 octobre, deux jours avant la Toussaint, époque vers laquelle nos compatriotes quittent en général leurs habitations d'été. Les premières bises de l'hiver se faisaient sentir, et nous avions fait nos préparatifs pour revenir à Marseille. Déjà tout ce que la maison de campagne contenait de vêtements, de linge et de menus objets à l'usage journalier de la famille, avait été emballé et envoyé dès le matin ; déjà le seuil était passé, la grande porte fermée, et nous nous dirigions vers la voiture qui devait nous emmener tous, quand ma femme fut surprise à l'improviste par les douleurs de l'enfantement. Il fallut rentrer dans le logis vide, où tout manquait ; la ville était loin, et nous ne pouvions attendre que le lendemain soir, au plus tôt, nos paquets qui y avait été portés d'avance. Nous empruntâmes aux voisins du village les choses les plus nécessaires : la bergère prêta ses draps et ses linges ; une bonne paysanne, appelée en toute hâte, vint recevoir l'enfant sur ses genoux. Le froid au-dehors, au-dedans un dénuement momentané, d'humbles soins entourant une couche empruntée, tout réveillait dans nos esprits le souvenir de la Crèche de Bethléem¹.

Notre petit Auguste grandit ; jamais enfant n'avait donné moins de peine ; nous l'entendions rarement pleurer. Quand l'heure fixée pour son sommeil était venue, on le couchait dans son berceau, on le laissait seul et, souvent longtemps après, nous le retrouvions les yeux grands ouverts, souriant à ceux qui venaient le prendre. Plus tard, il jouait gaiement avec ses frères et sœurs, mais sa joie n'avait rien de bruyant : point de cris, point de colères, point de caprices. Quand on le poussait à bout pour éprouver sa patience, il finissait par se couvrir le visage de son petit tablier et s'en allait : c'était la seule marque de mauvaise humeur qu'il pût donner.

Après quelques années passées dans une institution de Marseille, il alla rejoindre ses deux frères aînés au Collège des Pères Jésuites de Mongré. Inutile de dire qu'il répondit par son obéissance, sa piété douce, son affectueuse franchise, son amour du

¹ Plus tard, nous aimions à nous rappeler ces détails, et l'on disait souvent dans la famille « Auguste est né comme l'enfant Jésus ! »

travail, aux soins qui lui étaient prodigués. Chacun l'aimait, ses camarades comme ses maîtres, et, quand venaient les vacances, il ne regagnait jamais la maison paternelle que chargé de prix et regretté de tous.

À seize ans, il avait fini ses études, et subi honorablement, avec son frère Charles, l'épreuve qui les termine.

Tous deux revinrent faire leur droit à Marseille, et je leur recommandai de réfléchir, pendant ce temps, au choix de la carrière qu'ils devraient embrasser.

La première année s'étant écoulée sans qu'ils eussent pris de décision à cet égard :

« Eh bien ! leur dis-je, pensez-y cette année encore, et, si vous ne pouvez vous arrêter à aucun parti, vous irez l'un et l'autre faire une retraite de huit jours dans une maison religieuse, pour savoir ce que Dieu demande de vous. »

Je continuai, pendant ce temps, à étudier mon petit Auguste. C'était toujours la même nature calme, paisible, aimante. Au physique, il était moins grand et moins robuste que ses frères, mais ces apparences délicates cachaient une santé excellente. Il n'était jamais malade. Aucune marche ne le fatiguait. Je me rappelle l'avoir vu entreprendre, au mois d'août, par une chaleur torride, des courses de dix à douze heures à travers les rochers qui bordent nos côtes, sans qu'il parût s'en ressentir.

Au moral, il était doux, obligeant, un peu timide. Bien qu'il causât et rit volontiers avec nous, la présence d'un étranger suffisait pour le rendre silencieux et réservé. Il se bornait alors à répondre aux questions qui lui étaient faites ; mais, sa physionomie ouverte, son regard, son sourire laissaient voir jusqu'au fond de son âme. Plusieurs de mes amis qui l'avaient à peine entrevu, en étaient restés frappés : « Quel enfant vous avez là, me disaient-ils, on le prendrait pour un ange ! »

C'était une âme charmante. À l'âge des plus dangereuses passions, il était resté pur et serein comme une jeune fille. Il n'y avait pas de lutte chez lui, sa jeunesse ressemblait à sa première enfance. Intelligent, d'ailleurs, autant que qui que ce fût, il vivait au milieu du monde sans voir le mal, et sans être tenté de le regarder.

Cette douceur n'excluait pas le courage. Un jour il fit, à l'Ecole de gymnastique, une chute dans laquelle il se cassa l'avant-bras. Nous sûmes, depuis, que la douleur l'avait fait évanouir sur le coup. Le soir, je m'aperçus, à table, qu'il se servait de la main gauche, tenant la droite dans son gilet ; il répondit à mes questions qu'il était tombé et s'était sans doute foulé le poignet. Ce ne fut que le lendemain, en voyant sa main enflée, que je pensai à l'envoyer chez un médecin. Son frère Emmanuel, qui l'y avait accompagné, revint tout ému me dire qu'Auguste avait le bras cassé et qu'il s'était trouvé mal pendant qu'on le lui pansait. Mais lui rentra calme et souriant comme s'il n'eût éprouvé aucune douleur, et, sans les soins que l'on était obligé de donner à son bras, personne ne se fut rappelé l'accident qui lui était arrivé. Il évitait même d'en parler.

Les plaisirs du monde n'avaient point d'attrait pour lui. Sa mère et ses sœurs lui ayant demandé plusieurs fois de les accompagner dans quelques soirées intimes, l'enfant s'y prêta de bonne grâce, mais, quelque effort qu'il fit sur lui-même, il ne put cacher assez l'ennui qu'il éprouvait, et l'on renonça à lui demander ce sacrifice. En

revanche, il était sans cesse avec moi, m'accompagnant dans toutes mes courses, accourant, quand j'étais sorti seul, dès qu'il m'entendait rentrer. Son passe-temps préféré était le dessin, pour lequel il avait beaucoup de goût, et quelques études, au nombre desquelles la géographie occupait une place de prédilection. On eût dit qu'il se considérait déjà comme un futur missionnaire. Sa piété se soutenait et semblait même augmenter avec le temps. Il communiait tous les huit jours et faisait partie de diverses œuvres. Le directeur de sa conscience ne l'appelait que son petit Louis de Gonzague.

Sa seconde année de droit finie, Charles me demanda à continuer ses études pour entrer, plus tard, dans la magistrature.

Auguste était plus indécis que jamais. J'énumérai devant lui toutes les carrières dans lesquelles il eût pu entrer, aucune ne lui convenait ; en réalité il ne convenait à aucune.

Comment se fait-il, m'étais-je dit quelquefois, qu'étant né, comme il paraît l'être, pour la vie religieuse, il ne m'en est jamais parlé, et que l'idée ne semble pas lui en être venue ? Il lui manque sans doute la fermeté d'esprit nécessaire pour prendre un parti énergique.

Cette fermeté, cette énergie, les méditations de la retraite devaient les lui donner, ou plutôt les réveiller en lui.

Vers la fin des vacances, il allait, comme nous en étions convenus, s'enfermer pour huit jours chez les R. Pères Jésuites d'Aix. Nous le revîmes au bout de ce temps : il était ému, embarrassé ; je l'emmenais dans mon cabinet :

« Allons, mon Auguste, lui dis-je, que comptons-nous faire, et que t'a dit le bon Dieu ? »

Il se mit à fondre en larmes :

« Vous me comprenez ! fit-il à demi-voix. »

Je l'embrassais tendrement :

« Je crois te comprendre, en effet, mon ami ; mais il s'agit ici de tout ton avenir. J'ai besoin que tu t'expliques toi-même.

« – Eh bien ! Je veux entrer chez les jésuites !

« – As-tu bien réfléchi ? N'auras-tu pas de regrets ? Es-tu sûr que ce soit là ta vocation ?

« – Oui, c'est ma vocation, c'est bien la volonté de Dieu ! J'y avais pensé souvent, mais il fallait vous quitter et je ne m'en sentais pas le courage. Maintenant, je suis décidé, mon père, et, si vous y consentez, j'entrerai chez les Jésuites. »

Comment dirais-je ce qui se passa en moi ? Mes yeux se remplirent de larmes ; ce fut un mélange inexprimable de joie et de douleur. D'un côté, il me semblait qu'on m'arrachait une partie de moi-même ; (j'ignorais, hélas ! que la Providence allait bientôt me demander de plus durs sacrifices !) de l'autre, je sentais que le bonheur de mon enfant était assuré. Il devait, il est vrai, s'éloigner de nous ; mais, bien des carrières séparent les jeunes gens de leurs familles pour les jeter au milieu d'un monde indifférent et dangereux, et lui allait trouver une famille nouvelle, affectueuse et gaie,

aussi parfaite que peut l'être une société humaine ; nous le reverrions d'ailleurs de temps en temps, selon toutes les probabilités. Son caractère docile, mais un peu irrésolu, avait besoin d'une direction ; il la trouvait là, paternelle et sûre. Sa vie était désormais affranchie de ces misérables luttes d'intérêts, de ces préoccupations de fortune qui lui étaient si profondément antipathiques, et qui tiennent, que nous le voulions ou non, une si grande place dans la nôtre. En un mot, il entra dans sa véritable voie, la seule qui dût le rendre heureux dans ce monde ; au-delà, je voyais certain le salut de cette âme pour laquelle j'aurais tout donné. J'étais moi-même exaucé dans mes plus chers désirs, car, depuis la naissance de mes enfants, je n'avais cessé de demander à la Providence de nous faire cette grâce que l'un d'eux au moins se consacra, dans l'état religieux, au service et à la défense de l'Eglise.

Je n'hésitais pas un moment, pouvais-je d'ailleurs refuser mon consentement, Dieu ayant parlé ? J'écrivis immédiatement à ma femme, alors à Paris, sa réponse fut celle d'une chrétienne et d'une mère : nos deux cœurs n'en faisaient qu'un ; comme moi, elle rendait grâce en pleurant.

Vint le tour de la famille, nos bons parents, âgés déjà, eurent plus de peine à se résigner. Quelque fût leur tendresse pour nous, aucun d'eux ne connaissait mon enfant comme moi. Ils virent dans sa décision, non point les conséquences naturelles des dispositions que Dieu avait mises en lui dès son enfance, mais l'effet d'un mouvement de ferveur comme en ont parfois les jeunes gens. Cette retraite qui, en l'isolant pendant quelques jours de tout bruit, de toute distraction étrangère, et en lui rendant sa pleine liberté d'esprit, lui avait permis de lire clairement dans son âme, était non point simplement l'occasion, mais la cause, la seule cause véritable du parti qu'il prenait tout-à-coup. Eux-mêmes avaient besoin de se faire à l'idée d'une séparation dont ils s'exagéraient la portée. Enfin, l'état religieux les effrayait ; ils en comprenaient les renoncements, sans en deviner les joies. Il fallait donc attendre encore ; on en reparlerait dans le courant de l'hiver.

Nous envoyâmes Auguste rejoindre sa mère à Paris, où ils passèrent un mois ensemble. Au retour, il recommença à mener, au milieu de nous, sa vie habituelle, mais il était aisé de voir que ses pensées étaient ailleurs. Comment eût-il pu entreprendre quoi que ce fût, lui qui était résolu de tout quitter ?

Cependant, l'hiver s'écoulait et rien n'était changé dans les idées et les impressions de la famille. En vain, j'avais tenté de lui montrer sous un jour moins triste la vocation de notre Auguste, il était déjà question de renvoyer son départ à une époque plus reculée, alors que tout retard ne pouvait évidemment que rendre la séparation plus difficile.

Que ces luttes furent pénibles !

Je voyais la douleur des miens, j'aurais voulu les consoler à tout prix et cependant je comprenais que le salut de mon enfant était là ! Lui-même souffrait : il désirait ardemment mettre un terme à cette épreuve trop prolongée, cruelle pour lui, inutile, hélas ! pour tous.

« Prenez garde, me disait à son tour le directeur de sa conscience ; voilà un jeune homme inoccupé, ne sachant plus où se prendre, exposé à tous les dangers d'une situation sans issue. On a vu malheureusement plus d'une vocation se perdre. Ce

vide, dans lequel il vit, peut lui être funeste et lui ôter enfin toute force, pour le jeter, Dieu sait où ! »

Enfin, Auguste prit un parti énergique, que j'approuvais comme nécessaire : il décida qu'il s'éloignerait sans faire d'adieux, et, vers la fin de février, je le conduisis au Noviciat de Lons-le-Saunier. Sa bonne et courageuse mère nous avait accompagnés jusqu'à Avignon.

Accueillis au Noviciat avec une tendre cordialité, nous passâmes quelques jours ensemble dans cette maison qui devenait la sienne, puis il fallut se quitter ! En nous embrassant pour la dernière fois, nous ressentîmes plus vivement que jamais l'amertume du sacrifice. Celui qui nous l'avait demandé nous donna de l'accomplir jusqu'au bout.

Je retrouvais les miens tristes, mais résignés.

La première lettre d'Auguste se ressentait encore des impressions douloureuses que mon départ lui avait laissées ; quelle que fut la fermeté de sa foi, il nous aimait trop pour ne pas nous regretter. Sa seconde lettre était toute autre : Dieu le consolait enfin et commençait à lui rendre ces joies pures qu'il avait abandonnées pour lui. Sans cesser un seul jour de penser à sa famille, qu'il chérissait plus tendrement que jamais, il aimait autour de lui et se sentait aimé. D'ailleurs, la vie active du Noviciat, où les heures données à la prière, aux récréations, au travail, se combinent si heureusement et entrecourent si bien les journées, ne permettait guère à la mélancolie de se glisser dans la maison. C'était entre ces jeunes gens une émulation continuelle de piété gaie et de prévenances affectueuses.

Il faudrait transcrire en entier ces lettres charmantes où l'enfant s'épanchait avec l'abandon de son âge et de sa nature d'élite : tantôt il racontait l'emploi de son temps, ces exercices d'esprit et de corps, si variés, si nombreux, que la cloche sonnait jusqu'à quarante fois par jour ; le recueillement et les chants de la chapelle, les récréations prises en commun avec ses nouveaux frères, si aimables et si bons ; leurs éclats de rire contagieux, auxquels il mêlait les siens et les promenades de chaque semaine à travers les collines fraîches et vertes du Jura. L'émotion le gagnait quand il songeait à ceux qu'il avait quitté, à cette maison paternelle, si pleine de souvenirs et de tendresses, où s'étaient écoulées pour lui de si douces et de si heureuses années. Père, mère, grands parents, frères et sœurs, amis de son enfance et de sa jeunesse, il nous nommait tous, il se mêlait, comme autrefois, à notre vie, s'asseyait à notre table, et s'agenouillait, le soir, au milieu de nous, devant notre autel de famille.

Plus loin, c'était le religieux qui parlait, il se voyait, avec un humble étonnement, revêtu de cet habit illustré par tant de saints ; il admirait cette grande faveur, cette élection miséricordieuse dont il avait été l'objet et qu'il ne pouvait, disait-il, comprendre, et il s'anéantissait dans sa reconnaissance et dans son amour, à la pensée de la grâce immense qui lui avait été faite. Ses lignes pressées, son écriture serrée et fine couvraient ainsi les quatre pages auxquelles il paraissait vouloir se limiter. Le même sentiment de réserve et de respect pour les usages de la maison (usages qui du reste n'avaient rien d'obligatoires) ne lui permettait de nous écrire qu'une fois par mois, et, quoi qu'il nous en coûtât de n'avoir de ces nouvelles qu'à de si grands intervalles, nous nous étions faits un devoir de ne pas le presser sur ce point.

Un coup de foudre inattendu vint frapper mon pauvre ménage.

Ma femme bien-aimée me fut enlevée par une maladie rapide, qui n'avait eu longtemps que le caractère d'une indisposition. Au milieu de l'abîme de douleur où j'étais plongé, la pensée de nos enfants me préoccupa la première. J'écrivis à ceux qui n'étaient pas avec nous pour leur demander la résignation au nom de Dieu et de leur père. Leur cœur me répondit.

Je n'ai pas besoin de dire ce que fut Auguste ; il pleura comme pleurent les saints, en regardant le Ciel, où il voyait sa mère par la foi, où il se voyait lui-même par l'espérance ! Heureux enfant ! il ne devait pas tarder à l'y rejoindre !

La dernière lettre qu'il m'écrivit m'entretenait, comme d'habitude, des petits événements de la maison ; il me dit entr'autres choses et sans insister là-dessus, que l'humidité l'avait légèrement indisposé, mais qu'il était à peu près guéri, grâce aux soins dont on l'entourait. Je crus d'abord à un simple rhume, mais, en finissant la dernière page, je m'aperçus que le maître des novices avait cru devoir ajouter :

« Notre cher Auguste a eu, ces jours-ci, une fatigue de gorge qui est maintenant en voie de guérison. »

Ces quelques mots me firent réfléchir. Y aurait-il eu quelque chose de sérieux dans la petite maladie d'Auguste ? Je lui répondis que je le priais de ne plus attendre la fin du mois pour m'écrire et de m'envoyer, pendant quelque temps, un bulletin hebdomadaire de sa santé.

C'était au milieu d'août. Nous habitions alors notre propriété de Sainte-Marguerite. J'étais allé passer la journée à la Candolle, cette autre campagne où Auguste était né. Mon frère vint m'y rejoindre vers le soir. Il m'apprit que le médecin du Noviciat, voyant la maladie de mon fils se prolonger et pensant que l'air natal pourrait le remettre, avait conseillé de nous l'envoyer. La lettre d'avis qui le précédait ne m'avait plus trouvé à Marseille. Auguste était arrivé et mon frère, prévenu, venait de le conduire à Sainte-Marguerite.

Nous revînmes précipitamment. Je le trouvai assis sous les arbres. À notre approche, il se leva pour m'embrasser, les yeux brillants de joie. Je fus frappé de son extrême maigreur ; mais, ce qui m'impressionna plus encore, ce fut sa taille démesurément grandie. Le pauvre enfant avait fait, en cinq mois, à dix-neuf ans, la croissance qu'il eût dû faire en un an, de quatorze à quinze ! Je ne me rendis cependant pas compte immédiatement de son état. Ce ne fut qu'un peu plus tard, par les demi-aveux des médecins, que je compris tout.

Les soins intelligents et affectueux qu'il avait reçus au Noviciat n'avaient pu enrayer le mal, dont la marche avait été très prompte ; les poumons étaient atteints ; la situation était grave, un accident pouvait la compliquer et la rendre désespérée. Il fallait prévenir Auguste, qui ne se doutait de rien. Son confesseur, qui venait le voir, lui dit avec ménagement une partie de la vérité et lui conseilla de demander les derniers sacrements.

L'enfant reçut cette communication avec un peu de surprise ; il entrevit néanmoins non seulement sans crainte, mais encore avec joie, la possibilité d'une fin prochaine. Comme je m'approchais de lui : « Papa, me dit-il, mon état peut donc devenir dan-

gereux ? Oh ! mon Dieu ! cela me ferait plus de plaisir que de peine... Mais c'est pour vous, pauvre père ! » Son regard se voilât un moment. Que lui dis-je alors ? Je ne sais ; mon cœur débordait d'attendrissement et de douleur. En lui prodiguant les témoignages de ma tendresse, je parvins, Dieu aidant, à ne rien laisser voir qui put l'attrister et affaiblir son courage.

Quelques jours après, on lui porta l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique. Déjà, il ne pouvait plus quitter le salon et marchait avec peine. Il reçut les derniers sacrements en silence, mais son visage souriant respirait le bonheur :

« A voir l'expression angélique de ses traits, dit un de nous, ne croirait-on pas qu'il est au jour de ces noces ! »

Le lendemain, il resta dans sa chambre et se mit au lit de bonne heure ; ses forces diminuaient, bien qu'il assurât ne pas souffrir :

« Vraiment, disait-il parfois, le bon Dieu n'est pas difficile ; il se contente de bien peu de choses. »

Hélas ! tout n'était pas fini, et Dieu réservait à ses derniers moments une de ces luttes terribles qu'il envoie parfois à ses saints pour leur épargner les épreuves de l'autre vie et laver quelques tâches légères qui pourraient leur être restées.

Un soir, comme nous étions tous autour de son lit, je l'entendis s'écrier avec frayeur :

« – Papa ! est-ce que je vais être damné ?

« – Oh ! pour cela non, je te le promets, lui répondis-je, en allant à lui.

« – Oh qu'est-ce là ? Je vois des flammes ! mais j'aime le bon Dieu, moi !... Je veux l'aimer !... Papa, dites-moi que je ne serai pas damné !

« – Non, mon fils chéri, tu ne le seras pas, tu ne peux pas l'être ! Le Ciel est à toi... Ne vois-tu pas que c'est le démon qui est jaloux de ton bonheur et qui te tourmente ? Dis avec moi : Mon Dieu, je vous aime ! Mon Dieu, j'espère en vous de tout mon cœur ! Vivent Jésus et Marie. »

Il répéta mes paroles et parut tranquille.

Une heure après, sa respiration devint sifflante et courte :

« – Je vais étouffer... J'étouffe, disait-il... Comme je souffre ! Oh ! que je voudrais mourir !

« – Mon enfant, mon enfant chéri, courage. Encore un moment et tu ne souffriras plus ! Vois le Ciel qui s'ouvre... Vois la Sainte Vierge, ta mère, tes petits frères qui te tendent les bras !

« – Maman, venez me chercher ! Oh ! mon Dieu ! venez vite !... »

Contraste touchant ! Pendant qu'il proférait ces plaintes déchirantes, le sourire, un sourire céleste ne quittait pas ses lèvres !

La crise s'apaisa ; il reposa un peu.

De temps en temps, il m'appelait auprès de lui :

« – Papa, disait-il, parlez-moi, j'ai besoin d'être soutenu. Les hommes n'y peuvent plus rien ; Dieu se retire...

« – Courage, mon ange ; va, Il n'a jamais été si près de toi, c'est une dernière épreuve !

« – Ah ! Que je voudrais maintenant avoir vécu comme un saint ; mais je n'ai rien fait de bon, absolument rien !

« – Mon ami, tu t'es donné à Dieu tout entier, tu ne pouvais pas faire plus. Tu es Jésuites !

« – Je l'ai fait sans générosité ; je suis un mauvais Jésuite.

« – Tu m'as dit toi-même que tout Jésuite mourant dans son ordre était sauvé ! Allons, mon enfant, baise la croix et abandonne-toi au bon Jésus qui est mort pour nous. Prions ensemble notre bonne Mère ! »

Je lui ai mis au cou une médaille de Saint Benoît, pour éloigner le démon qui le tentait de désespoir, et lui donnai, en pleurant, ma bénédiction de père de famille.

Un moment plus tard, commençait une nouvelle crise d'oppression, aussi terrible que la première ; il étouffait, il désirait et ne pouvait mourir !

La nuit se passa ainsi ; nuit d'angoisses ! Nous en étions réduits à implorer de Dieu la fin de ses souffrances.

Vers le matin, Monsieur le Curé, qui était venu chaque jour, lui renouveler la grâce de l'absolution, entra dans sa chambre. Auguste se fit répéter par lui qu'il n'irait pas en enfer, pas même en purgatoire, et, depuis, il n'y pensa plus. Il baisait la croix à tout moment et offrait son sacrifice.

Dans la journée, sa tête commença à se prendre, quoiqu'il ne reconnut plus sa chambre, il nous répondait encore et ne cessait de prier. Peu à peu ses idées devinrent plus vagues, mais elles paraissaient être douces et riantes. Vers quatre heures du soir, un transport au cerveau se déclara, augmentant progressivement de violence : Dieu voulait donner au pauvre Novice les mérites du martyr qu'il avait sans doute désiré. Auguste en eut l'illusion et en endura les souffrances. Il croyait prendre part à tous les actes d'un véritable martyr : on l'enchaînait ; traîné devant un tribunal, il y subissait un interrogatoire et nous comprenions, à ses réponses, les questions qui lui étaient adressées ; il voyait les instruments de son supplice et annonçait les tortures qu'on lui ferait subir ; puis, il s'encourageait lui-même :

« Ce sera un rude martyr, disait-il ; mais, Ô mon Dieu, c'est pour vous ! C'est pour vous ! Donnez-moi la force ! Ô quel bonheur de mourir pour vous ! Jésus, Marie, Joseph, venez à mon secours ! Jésus je vous aime ! »

Et il cherchait à se lever. Nous étions trois à le retenir dans son lit avec beaucoup de peine. Quelqu'un eut l'idée de me dire tout bas : « Commandez-lui » Je voulus essayer : « Mon Auguste reste étendu ! Obéis ! Je le veux ! Cher enfant ! » Il ne me reconnaissait plus, et cependant l'obéissance lui était si naturelle qu'il s'arrêta. « Mais, alors, comment faire ? dit-il doucement. »

Cependant la vision continuait : il voulait de nouveau s'élaner, invoquait Dieu et les saints, exhortait ses compagnons de martyre. À peine sa voix pouvait-elle suspendre ses transports pendant quelques secondes.

Enfin, les scènes devinrent confuses. Il ne prononça plus que des paroles incohérentes et sans suite ; il fit un dernier effort pour se lever, puis un faible frémissement agita ses membres...

C'était la délivrance !

L'ange ne souffrait plus : il était auprès de Dieu et de sa mère !

Ma femme, mon enfant, priez pour nous !

1876

Résumé. Cette année a été marquée par un heureux événement et par diverses épreuves. L'une d'elles a été longue et terrible.

25 janvier 1876 - Mariage de ma fille Louise-Marie-Thérèse avec Marie-Joseph-Laurent-Amédée de Crozet (N.-D.-du-Rouet.)

Le 25 janvier, mariage de Thérèse et Amédée, dans l'église du Rouet, à onze heures du matin. (Ecriture d'Amédée.)

Vers la fin de mai, une hypertrophie du cœur s'est déclarée chez Emmanuel, qui préparait, auprès de moi, son baccalauréat. Je l'ai confié aux soins du Docteur Chargé, que nous allions consulter, tous les mois, à sa campagne de Tamaris, près La Seyne (Var).

Du 21 juin au 3 novembre, séjour à la Candolle.

Jusqu'à notre voyage à Lourdes, mon pauvre malade a été sujet à des crises d'oppression et nous avons vécu dans les angoisses les plus cruelles.

En octobre, Marguerite, Emmanuel et moi avons été passer quinze jours à Lourdes. La bonne Mère nous a écoutés : depuis lors, amélioration lente, mais continue.

Charles a été reçu avocat à Marseille.

Benjamin est resté, cet été, plus de quatre mois avec nous à la Candolle.

Marguerite y a fait une fausse couche de deux mois.

Première grossesse de Thérèse.

Mon Dieu ! Je vous ai béni dans la joie ; je vous aime et vous bénis dans les larmes. Ma vie ne peut plus être que douleurs et néanmoins vous prolongez mon exil. Que votre sainte et chère volonté soit faite !

1877

Résumé

27 avril 1877 - Naissance de mon petit-fils Laurent-Marie-Joseph-Jean de Crozet (Sainte-Trinité.)

Le 27 avril, à sept heures du matin, Thérèse est heureusement accouchée, rue Grignan, d'un gros garçon dont j'ai été le parrain ; marraine M^{me} de Crozet.

Thérèse a eu, à la suite, une fièvre muqueuse.

Marguerite a été atteinte de la même maladie, et Victor d'une fièvre typhoïde.

J'ai été, moi-même, très sérieusement souffrant à cette époque. Un séjour d'un mois à la Martinette, où je suis retourné en septembre, a achevé de me remettre.

Gabriel s'est associé, d'abord avec M^r Brémond, pour le courtage et la commission, puis avec M^r Paul Laugier fils, pour l'exploitation d'une savonnerie. Que Dieu lui donne le succès !

Le 13 août, pèlerinage à la Sainte-Baume, avec nos enfants, Angèle et les siens, Maxime et Gabrielle Fauchier, Louis Fauchier et sa femme.

Le 29 octobre, visite à Ste Claire avec Charles. Dix jours après environ, Charles était fiancé avec M^{lle} Gabrielle Fauchier, fille de M^r Victor Fauchier et cousine germaine d'Angèle.

Charles a abandonné son doctorat, commencé, pour faire son volontariat, à l'expiration duquel aura lieu le mariage. La Providence, dans sa bonté miséricordieuse, a tout disposé pour qu'il entrât à l'Intendance de Marseille, sous la direction d'un chef paternel.

J'ai retiré Pierre de Mongré, pour le mettre, avec son petit frère Henri, à l'externat de S^t Ignace.

Emmanuel ne me donne plus d'inquiétude.

Jésus, Marie, Joseph, protégez mes chers enfants dans leur bonheur temporel et surtout dans leurs intérêts spirituels, les premiers de tous. Daignez me préparer à faire une bonne et sainte mort !

Bien que je n'aie pas, ainsi que je l'ai déjà dit, l'intention d'écrire mes Mémoires et encore moins l'histoire de mon âme, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur la période si agitée que je viens de traverser.

Après la mort de ma chère Alix, et les deux mois d'étourdissements qui la suivirent, je tombai dans un état de décomposition morale et d'anéantissement physique, grâce auquel ma vie ne devait plus durer qu'un temps très court ; j'y comptais, et rien n'aurait pu ébranler ma confiance à cet égard.

Mais Dieu ne le voulait pas : la mort d'Auguste, la longue maladie d'Emmanuel, qui me tint suspendu plusieurs mois entre la vie et la mort, et d'autres épreuves ignorées des miens, me réveillèrent coup sur coup, comme les brûlures d'un fer chaud. Ces alternatives continuelles de douleurs aiguës, d'anxiétés terribles, d'espérances tour-à-tour accrues ou trompées, m'ont secoué brusquement, arraché à mes habitudes de cœur et jeté hors de moi-même. Il ne m'est pas permis de dire le moyen inattendu dont il a plu à la Providence de se servir, à dater du milieu de cette année, pour me ramener au calme et me rendre ainsi l'existence possible après ces grands ébranlements de mon âme.

En trois années, j'ai vécu vingt ans.

Malgré la blessure inguérissable et douloureuse qui m'est restée, je me sens plus de force et il y a plus de lumière autour de moi. Ma vie est brisée, mais je vis.

Et je répète encore avec un entier abandon de cœur :

« Pater, fiat voluntas tua ! »

1878

Résumé. Non seulement le bon Dieu ne m'a pas frappé cette année, mais encore il m'a accordé de grandes consolations.

Charles passant ses dimanches à Toulon et Emmanuel s'y arrêtant de temps à autre au retour de Tamaris, je les ai accompagnés plusieurs fois dans le cours de l'hiver et du printemps.

En février, tirage au sort d'Emmanuel ; il amène un mauvais numéro ; sa terrible maladie de cœur ne lui avait permis ni son baccalauréat ès-lettres, ni son examen de volontariat. Il s'est présenté en avril devant le Conseil de révision, qui l'a ajourné à un an.

En mai, j'ai été visiter avec lui l'Exposition universelle, à Paris, et j'ai logé chez ma chère [belle] sœur Angèle.

Pendant les émeutes excitées dans la ville à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, Gabriel et Emmanuel, qui ne s'y étaient pas trouvés mêlés jusque-là, ont rencontré, rue St Ferréol, deux malheureux jeunes gens assaillis par une foule considérable, et se sont portés courageusement à leur défense. Isolés bientôt l'un de l'autre, ils ont été entourés et frappés de tous côtés. Emmanuel a été abattu par deux coups de casse-tête qui lui ont fait un trou énorme à la nuque ; Gabriel, sans arme comme lui, s'est battu longtemps, frappant et parant. Après être tombé trois fois, il s'est décidé à faire une trouée et s'est jeté dans un hôtel, d'où on me l'a ramené ensuite sans blessures graves. Tous deux se sont parfaitement remis en peu de temps. Ils ont fait bravement leur devoir. Que Dieu soit mille fois béni pour me les avoir conservés.

11 juin 1878 - Mariage de mon frère Emmanuel-Auguste-Elzéar avec Mademoiselle Marie-Eugénie-Madeleine Philibert (Célébré dans l'église Notre-Dame-du-Rouet, Banlieue.)

Le 11 juin mon bon frère Elzéar épouse une charmante jeune fille, M^{elle} Marie Philibert fille de M^f Jean Philibert, Vice Consul de France à Jaffa et de M^{me} Mélanie Philibert née Truilhier sœur de M^{me} Poucel. (Ecritures d'Elzéar et de Marie.)

Il a pris son ménage, ainsi que Thérèse et Amédée.

16 juin 1878 - Naissance de mon petit-fils Gabriel-Marie-Joseph Poucel (Notre-Dame-du-Mont.)

Le 16 juin, naissance de mon petit-fils Joseph Poucel, tenu sur les fonts baptismaux par mon fils Gabriel et par Maria Chazal, sœur de Benjamin. (écriture de Benjamin.)

Le 8 juillet, mort de M^{me} Sophie Fauchier, née Chastenet : nous l'avions assez connue pour la regretter vivement, et c'était la mère de ma future [belle] fille.

Le 5 novembre, premier départ d'Henri pour Mongré.

12 novembre 1878 - Mariage de mon fils Louis-Marie-Charles avec Mademoiselle Marie-Immaculée-Cécile-Gabrielle Fauchier (Toulon S^t Louis)

Le 8 novembre, Charles termine son volontariat. Son mariage a lieu le 12 ; le surlendemain, mes jeunes mariés partent pour l'Italie. Hélas ! leur voyage ne devait pas être de longue durée. Le 28, un télégramme les rappelait en toute hâte : M^t Victor Fauchier, père de Gabrielle, venait de mourir.

Les trop courts rapports que j'ai eus avec ce digne homme m'ont fait sentir douloureusement sa perte ; il était plein d'esprit et de cœur, et poussait la délicatesse jusqu'à ces dernières limites. (Ecriture de Gabrielle.)

29 novembre 1878 - Naissance de ma petite fille Jeanne-Laurence-Marie-Thérèse de Crozet (S^t Vincent-de-Paul)

Le 29 novembre, naissance de ma petite fille Marie-Thérèse ; elle a pour parrain M^t de Crozet, père d'Amédé, et pour marraine ma belle-mère de Combaud.

Thérèse nourrit.

L'affaire de savonnerie de Gabriel n'ayant pas réussi, il commence à liquider.

Benjamin a quitté la navigation pour entrer dans une grande maison de banque.

Emmanuel ne me donne plus d'inquiétude ; cependant sa santé ne lui permet pas encore de se remettre au travail.

Première grossesse de ma belle-sœur Marie et de ma [belle] fille Gabrielle.

Mon Dieu ! vous m'avez épargné cette année encore pour me laisser reprendre un peu de courage. Cette trêve qui m'est accordée doit-elle durer longtemps ? J'ai trop vécu pour le croire. Daignez donc me fortifier, Seigneur, en augmentant ma foi, afin que j'aie, avec un amour confiant, au-devant des sacrifices qu'il vous plaira de me demander. Je vous recommande du fond de mon cœur ma famille et mes enfants bien-aimés. Les événements se pressent, la tempête semble près d'éclater sur nous, mais vous ne nous abandonnez pas, Seigneur !

1879

19 mars - Naissance de mon neveu Jean-Marie-Joseph-Elzéar Abeille (Eglise N. D. du Mont)

Le jour de S^t Joseph, à midi et demi, ma belle-sœur Marie est accouchée d'un garçon après une grossesse fatigante et une couche très pénible. L'enfant a été baptisé le lendemain. Je l'ai tenu sur les fonts avec Marguerite, qui remplaçait M^{me} Philibert, mère de Marie. Ma belle-sœur était si souffrante qu'elle n'a pas pu nourrir.

1^{ère} communion d'Henri

Le 22 mai, jour de l'Ascension, a eu lieu la Première Communion d'Henri. J'y ai assisté avec une extrême émotion. Que de souvenirs tristes et doux se pressaient à la fois dans mon cœur ! J'avais pris part, dans cette même chapelle, avec ma chère Alix,

aux Premières Communions de Charles, d'Emmanuel et de Pierre. La seule à laquelle nous n'eussions pas pu nous rendre, était celle d'Auguste qui s'accomplissait le jour même où notre petit Victor mourait dans nos bras (30 mai 1867) ; depuis lors, Auguste lui-même m'avait été enlevé, ma femme bien-aimée l'avait précédé de quelques mois, et maintenant je venais seul à Mongré servir à mon pauvre Henri de père et de mère !

Ce cher enfant a passé sa journée dans un état de joie qui m'a fait du bien ; c'était comme un avant-goût du ciel : « Que je suis heureux ! Ah que je suis heureux ! » Me disait-il ; et il ajoutait en souriant : « Je sais bien que cela ne peut pas durer toujours, mais c'est bon !... Cela donne de la force pour plus tard !... » Pauvre petit ! Il comprend d'instinct que le bonheur, en ce monde, nous est accordé comme une courte halte, comme un breuvage fortifiant pour nous aider à supporter les fatigues du pèlerinage. Que Dieu garde son innocence !

Henri a reçu le 28 juin le sacrement de Confirmation.

Exemption d'Emmanuel

Dans le courant de ce même mois de juin, Emmanuel ajourné à un an en 1878, s'était de nouveau présenté devant le conseil de révision. Sur l'avis du médecin militaire, il a été déclaré atteint d'anémie et d'hypertrophie du cœur, mauvais pour le service actif et bon pour les services auxiliaires. En pareil cas, on est appelé qu'en temps de guerre et jamais armé. C'est pour moi une grande préoccupation de moins. Puisse maintenant la bonne Mère achever de me le guérir ?

En mai, séjour à la Cotolinde avec ma tante Perrin, Elzéar et son ménage. Gabriel m'y a remplacé. En juillet, à la Martinette. En août au Portail-Vert. Charles est resté à Marseille.

27 août 1879 - Naissance de ma petite fille Sophie Henriette Claire Marie Madeleine [Abeille] (S^{te} Trinité)

Le 27 août à six heures du soir, r. Grignan n° 7, naissance de ma petite fille et filleule Madeleine Abeille. Je l'ai tenue sur les fonts le samedi 30 avec M^{me} Léon Rigal (Claire) sa tante maternelle, à l'église de la S^{te}Trinité. La grossesse de ma bonne Gabrielle avait été pénible : les douleurs l'ont prise lundi 25 à 1 heure du matin, et on ne l'a délivrée que mercredi soir. Un dépôt au sein l'a empêchée de nourrir. Que Dieu bénisse les chers enfants qu'il envoie à la famille !

Adine, après une grossesse affreuse a mis au monde son fils Guy. Elle a fait à la suite une maladie qui a failli l'emporter. L'hiver qu'elle passe dans les Pyrénées achève de la guérir.

Le 5 septembre, installation avec Marguerite et mes fils à la Candolle. Charles et Gabrielle viennent m'y rejoindre le 8 octobre.

Le 7, départ d'Henri pour Mongré ; son travail laissait beaucoup à désirer depuis trois ans ; mais, à partir de la rentrée, il s'y est mis avec une grande ardeur et a persévéré jusqu'ici. Du 1^{er} au 10, séjour d'Angèle et de Marie à la Candolle. Le 10, arrivée de Louis qui repart le 14.

Le 15, départ d'Elzéar et de son ménage pour Jaffa (Syrie). Mon frère y est allé liquider avec sa belle-mère et ses beaux-frères la succession de son beau-père M^r Philibert. La traversée a été mauvaise, Elzéar et Marie étaient partis fatigués, et d'après les lettres que j'ai reçues d'eux, jusqu'à la fin de l'année, la santé de ces bons amis ne s'est pas rétablie. L'enfant est fort et très avancé pour son âge. Que Dieu daigne mettre un terme à leurs épreuves et nous les rendre, après tant de peines, fortifiés et contents !

Le 11 retour de la Candolle. Avant de la quitter j'ai fait commencer les travaux nécessaires à l'installation de Marguerite et de Thérèse dans une petite maison qui touche le château. Chacune de mes filles aura là une salle à manger et une cuisine séparée. Il leur restera en outre dix chambres à se partager.

Le froid de 1879

Nous avons éprouvé, à l'entrée de l'hiver des froids terribles tels qu'il ne s'en était pas vu depuis soixante ans à Marseille. Le thermomètre est descendu en ville à 10 degrés en dessous de zéro et à 15 à la campagne. Depuis lors, le chiffre de la mortalité s'est considérablement élevé. Les petites véroles et surtout les fluxions de poitrine font de grands ravages dans la population : Grâce à Dieu, nous santés y ont résisté jusqu'ici.

Merci, Seigneur, des diverses grâces que vous nous avez accordées dans le cours de cette année qui s'est écoulée tout entière sans qu'un seul des miens ait été frappé. La paix dont nous jouissons encore peut, il est vrai, nous être subitement ôtée, ou par un malheur privé, ou par la catastrophe sociale qui menace depuis dix ans notre malheureuse patrie ; mais votre Providence veille sur la France et sur nous. Daignez nous faire la grâce de nous y abandonner sans réserve, avec une profonde reconnaissance de vos bienfaits, une confiance toujours plus entière, un amour toujours plus filial et plus grand.

1880

Les nouvelles qui m'arrivent de Jaffa sont toujours plus inquiétantes. Marie finit par faire une fausse couche dans des circonstances alarmantes pour sa vie. Aussi ai-je recours aux grandes prières. En même temps que nous faisons une neuvaine en famille, j'en demande à la Salette, à Lourdes, à Issoudun, aux quatre communautés les plus mortifiées de Marseille, et je fais célébrer des messes à Notre Dame de la Garde. Nos vœux sont exaucés : les nouvelles deviennent meilleures.

À peine rassuré d'un côté, j'ai à trembler de l'autre. La santé de ma tante du Pithon qui ne se ressentait que trop de son grand âge (elle a plus de 87 ans), passe par des crises de faiblesse qui m'effraient. En même temps, l'état de ma pauvre belle-mère devient plus dangereux et ses douleurs plus vives : grandes prières de nouveau pour elles deux ; prières partout.

Le 14 juin, arrivée d'Elzéar, de Marie et de leur enfant, tous trois biens portants, après une absence de huit mois pendant lesquels, les tourments de l'esprit, les souff-

frances du corps et les ennuis de toutes sortes les ont à peine laissé respirer. Tout cela est fini : Dieu soit loué !

30 juin 1880 - Expulsion des R. Pères Jésuites de Marseille

Le 30 juin à 6 heures du matin, les R. Pères Jésuites sont expulsés de leur domicile par la force, contre toute loi et tout droit, à l'indignation générale des honnêtes gens. Une émeute formidable devait éclater dans le cas où le sentiment public eut tenté de se manifester. Les enrôlements s'étaient opérés au vu et au su de tout le monde, sur une grande échelle, à des prix très élevés, et la police ne recevait d'ordre que pour protéger le mouvement, bien qu'il pût dégénérer en insurrection et aboutir aux plus terribles excès.

Le bruit courait que les Père seraient maltraités, massacrés peut-être à leur sortie ; néanmoins, pour ne pas compromettre leurs nombreux amis sans aucune chance de succès, ils leur défendirent de se réunir autour de la Résidence. Une cinquantaine de jeunes gens seulement surveillaient la rue des fenêtres voisines, afin de venir au secours des Pères, s'ils étaient menacés, et de leur frayer une route jusqu'aux maisons d'en face, toutes prêtes à les recevoir. Ils jouaient leur vie et le savaient. Heureusement, les chefs du mouvement avaient donné contre ordre la veille au soir. Une vague inquiétude a régné pendant quelques jours dans la ville.

Il est évident pour tous, que le pouvoir de nos autorités publiques est aujourd'hui purement nominal, que nous sommes entièrement à la discrétion des sociétés secrètes, et qu'il dépend d'elles de mettre la ville à feu et à sang. Mon Dieu, nous avons toujours été sous votre main, mais jamais cette vérité n'a plus vivement frappé nos yeux. Quelle force et quelle confiance une certitude pareille ne devrait-elle pas nous donner dans les jours mauvais que nous traversons, et que nous reste-t-il à faire qu'à remplir simplement notre devoir, en remettant le reste à la Providence !

L'expulsion des Jésuites a provoqué partout la démission des parquets, presque tous récemment nommés. Les procès en réintégration intentés par les Pères ont été soustraits à la connaissance des tribunaux, qui s'étaient déclarés compétents, pour être livrés à l'arbitraire du gouvernement. Nous sommes en plein despotisme révolutionnaire.

23 juillet 1880 - Mort de ma belle-mère Victoire Joséphine Bérard du Pithon, veuve de André Marie Honoré de Chieusses de Combaud (Marseille)

Le 23 juillet à 10 heures du matin, nous avons perdu ma chère belle-mère de Combaud à l'âge de 78 ans.

Ma belle-mère avait le caractère doux et affectueux des Bérard. Des trois filles de mon grand-père du Pithon, c'était celle qui lui ressemblait le plus. Pieuse et charitable, elle pardonnait comme Dieu, ne blâmait personne, n'exigeait rien de personne, mettant son plaisir à combler chacun des siens de prévenances et de petites gâteries.

Son éducation, comme celle de ma mère, avait été très soignée. Outre divers talents d'agrément comme le piano, le dessin, le chant (sa voix magnifique était travaillée comme une voix d'artiste) elle avait une instruction étendue, un style clair, facile et correct.

Sa vie presque entière s'écoula dans la solitude des champs, à laquelle elle s'était promptement faite. Après [cin]quante-cinq ans de cette existence ; ma belle-mère fut obligée de la quitter pour s'établir à Marseille, à un âge où d'ordinaire on change difficilement ses habitudes. Elle vit mourir avant elle son mari et ses deux enfants, dont l'aîné lui avait donné de trop justes sujets de chagrins. Au milieu de ces épreuves, qu'augmentait encore une santé toujours chancelante, sa patience et sa résignation ne se démentirent jamais : elle accepta tout, se pliant à toutes les situations, sans qu'une plainte s'échappât de sa bouche.

Les deux dernières années ne furent qu'un enchaînement de souffrances ; les plus cruelles douleurs la tourmentèrent jusqu'à la fin, et néanmoins, calme et presque souriante, elle mourut avec la pleine conscience de son état, pieusement, simplement comme elle avait vécu, ne regrettant de la vie que les êtres aimés qu'il lui fallait quitter. Bonne mère, vous le savez, nous vous rendions votre tendresse. Depuis votre départ, nous n'avons cessé de demander et de faire demander à Dieu pour vous, la grâce de rejoindre au plus tôt, si vous n'y êtes déjà, dans les joies de l'Eternité, votre époux et vos enfants, ces chers parts de votre cœur. Priez aussi, priez pour ceux que vous avez laissés dans les larmes, exposés aux luttes périlleuses de la vie !

Le 31 juillet, Pierre a passé son premier baccalauréat. Deo Gracias ! J'étais allé l'accompagner à Aix.

22 août 1880 - Naissance de ma petite fille Sophie Marie Marguerite Abeille (église de Solliès Toucas – Var.)

Le dimanche 22 août à 6 heures du matin, est née ma petite fille Marguerite, au chalet de S^{te} Claire près Solliès Toucas, dans la vallée de Belgencier (Var). Elle a été baptisée le samedi 25, fête de S^t Louis, roi de France, dans l'église de Toucas. Parrain, Maxime Fauchier, frère de Gabrielle, marraine ma fille Marguerite, représentée par M^{lle} Marie Amie. Gabrielle a souffert dix heures, mais ses couches ont été bonnes. Charles était auprès d'elle. Elle nourrit avec succès ; l'enfant est grosse et forte.

Le 22, Gabriel a commencé ses vingt-huit jours, service rendu dangereux par l'inintelligence des chefs, et odieux par l'immoralité grossière qu'ils tolèrent ou favorisent dans l'armée.

Cette année, nous avons passé deux mois au Portail-Vert (du 6 juillet au 7 septembre) et autant environ à la Candolle, où Charles et Gabrielle sont venus nous rejoindre. Mes filles ont installé leurs petits ménages dans les logements que je leur ai fait préparer touchant la grande maison.

Le 12, Henri a fait sous les grands chênes une chute terrible sur l'épaule gauche en tombant d'une branche assez élevée. Les tissus intérieurs ont été déchirés et la tête de l'humérus écrasée. Il lui a fallu un mois et demi pour se remettre. J'ai vu le lieu de l'accident, et je n'ai pu que rendre grâce à Dieu qui nous a préservés d'un plus grand malheur : tout auprès était des tas de pierres, et le canal, sur le bord duquel le pauvre enfant se serait infailliblement brisé !

Cette année, je garde Pierre à l'externat de S^t Ignace qui s'est rouvert sous la direction d'un grand Vicaire.

29 octobre 1880 - Expulsion des Ordres religieux à Marseille

Le vendredi, 29 octobre, a eu lieu, à Marseille, l'expulsion des Capucins, des Dominicains, des Bénédictins, des Oblats de Marie, et des Pères du St Sacrement. Les mêmes scènes se sont reproduites partout. La police, assistée de la force armée, a brisé les portes à coups de haches, crocheté ou enfoncé celles des cellules, d'où l'on a arraché violemment et jeté dans la rue les Pères et leurs amis. Là, religieux et laïques ont été assaillis et frappés, pendant qu'on mettait les scellés sur les chapelles. Avant l'arrivée de la police chez les Dominicains, l'émeute a failli entrer de force dans leur couvent et dans leur chapelle, pleine de femmes qui priaient.

Dans ces tristes scènes, comme pour l'expulsion des Jésuites, mes enfants ont fait leur devoir.

Les tribunaux, saisis, cette fois encore, des plaintes des religieux, se sont presque tous déclarés compétents ; mais les préfets ont élevé partout le conflit, ce qui remettait la question entre les mains des conseils administratifs, ou, en d'autres termes, du gouvernement. Les démissions se multiplient dans la magistrature debout. Elles dépassent aujourd'hui le chiffre de quatre cents.

Les barreaux protestent. Une consultation émanant des jurisconsultes les plus célèbres et condamnant la conduite du gouvernement a réuni deux mille signatures d'avocats. C'est toujours la lutte du droit contre la force.

Du 9 au 22 nov^{bre}, petit séjour avec Emmanuel à la Martinette. Angèle et sa mère viennent passer l'hiver à Marseille.

20 X^{bre} 1880 - Mort de ma tante Catherine Victoire Clémentine Abeille veuve de Jⁿ-L^s Bérard du Pithon (Marseille)

Le 20 décembre, à 7 heures du soir, nous avons perdu ma bonne tante du Pithon, surprise, quelques jours auparavant, par une attaque. Sa mort aura été une des grandes douleurs de ma vie.

Catherine Victoire Clémentine Abeille

Née le 23 août 1792, ma tante avait 11 ans quand sa famille la ramena d'Italie. Les moindres particularités relatives à son enfance et à sa jeunesse étaient restées gravées dans son esprit ; elle les contaït avec beaucoup de charme, et je lui dois une partie notable des détails que j'ai rapportés sur la vie de mon grand-père et de ma grand-mère. À l'époque de leur retour en France, une femme du meilleur monde, ruinée avec tant d'autres par la Révolution, réunissait, en pensionnat, des petites filles de bonnes maisons : nos tantes furent élevées par elle, comme leurs frères l'étaient à Paris par mon oncle des Glajeux. L'institution n'avait pas assurément ses brevets (on ne s'en inquiétait guère alors), mais elle n'en sut pas moins donner à ces enfants, avec l'instruction que leur condition devait comporter, les sentiments, les idées, le langage et les manières de la bonne compagnie. Plusieurs d'entr'elles firent ensuite de grands mariages et occupèrent de hautes situations avec une distinction parfaite.

Ces vieilles traditions d'intelligence et de goût, mes tantes les retrouvaient au foyer paternel. Mon grand-père aimait les lectures et les causeries littéraires : Il savait ses classiques par cœur. Un ami de la maison, le général Pascalis de la Sestrière, à la fois peintre et poète, occupait avec sa famille l'étage que j'habite aujourd'hui. Il lisait souvent, à la veillée, ses productions du jour : c'était, tantôt quelques-unes de ces bluettes légères qu'aimaient nos pères, tantôt de grands beaux vers classiques, où la hauteur des pensées, s'alliait à l'harmonieuse pureté de la forme. Mon grand-oncle Abeille, nature originale et distinguée, égayait de ses saillies ces réunions que bénissaient la présence et le savoir de ma grand-mère : l'aïeule, encore vivante, y apportait sa verve méridionale, et quelques intimes venaient parfois s'y mêler. Rien de plus simple que ces petites soirées, dans un temps où l'économie était une vertu générale et nécessaire ; mais l'esprit en faisait les frais, et il y régnait une gaieté cordiale que les progrès du luxe n'ont pu faire oublier.

En 1815, mon père et mon oncle, revenus de Paris, grossirent le petit noyau de la famille.

Ma tante Clémentine, douée d'une beauté qu'elle a conservée jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, fut demandée en mariage par des jeunes gens dont la fortune était bien supérieure à celle de son père ; mais il fallait quitter Marseille, et la jeune fille portait à ses parents une si vive tendresse qu'elle ne put jamais s'y résoudre. Beaucoup plus tard seulement, elle se décida à accepter la main de mon grand-père du Python, qui venait se fixer au milieu de nous, et il semble qu'en ne lui donnant pas d'enfant, Dieu ait voulu faire de son amour pour sa famille comme une sorte de vocation.

Ce fut sur nous, en effet, que se concentrèrent toutes les forces vives de son cœur. Après ses parents et son mari, qui, beaucoup plus âgé qu'elle, la précéda de trente ans dans la tombe, elle se donna tout entière à sa sœur, à ses frères et particulièrement à mon père, pour qui elle professait une tendresse mêlée d'admiration, à mon ménage, à mes enfants, à mes frères.

Ma tante n'était pas simplement dévouée, elle était le dévouement. Incapable de s'occuper d'elle, même dans un âge avancé, elle n'a jamais tenu compte de ses habitudes ou de ses aises quand il s'est agi de rendre service à quelqu'un des siens.

L'infatigable activité de son esprit se portait sur les moindres détails de notre vie journalière ; elle pensait à tous et à tout, nous aidant au besoin de sa personne et de ses ressources. Économe pour elle-même comme on savait l'être autrefois, elle était avec nous d'une générosité sans bornes, et j'ai dû, plus d'une fois, refuser ses dons. Elle avait une âme virile, un jugement droit, une sensibilité profonde, beaucoup d'imagination, d'esprit et de gaieté. Elle aimait la jeunesse, et se montrait indulgente pour ses goûts et ses plaisirs, parfois un peu bruyants. Ma tante écrivait d'une manière remarquablement claire et concise ; quelques mots lui suffisaient pour tout peindre ; aussi, ses lettres étaient-elles toujours attendues avec impatience, et lues avec le plus vif plaisir. Elle aimait ardemment le travail, et ses doigts, comme sa pensée, étaient incessamment occupés.

Les pauvres avaient leur part de ce cœur si richement doué par la Providence. Ma tante se dévoua particulièrement à l'œuvre de la Charité maternelle, dont elle fut nommée Présidente à la mort de son amie, la Marquise de Pontevès : c'était en 1854. Elle garda ce poste de dévouement jusqu'au mois qui précéda sa mort. Son œuvre était, pour elle, un sujet continu de préoccupations ; non seulement elle présidait les séances hebdomadaires avec une exactitude, une conscience, un esprit conciliant et ferme qui lui valurent l'admiration et l'attachement des Dames du bureau, mais encore, en toute occasion, elle paya largement de sa personne, même dans les dernières années de sa vie, alors que la diminution de ses forces semblait devoir l'obliger au repos.

Déjà depuis plus d'un an, la santé de ma tante, si bonne jusqu'alors, s'était notablement altérée. Des maux de tête souvent assez forts, la faisaient souffrir sans relâche ; elle passait de temps en temps par des périodes inquiétantes de faiblesse ; le bruit la fatiguait ; et elle se voyait forcée de prendre presque habituellement ses repas, toujours plus légers, dans son petit salon ou dans sa chambre. Le jeudi 16 X^{bre}, elle fut saisie à l'improviste par une sorte d'évanouissement. Un de mes enfants accourut au moment où on venait de la faire revenir à elle, et, comme on lui disait pour la rassurer : « Vous avez eu une faiblesse, ma tante. » « Non, répondit elle en se dirigeant vers son lit, c'est une attaque. » Quelques heures après, la malade recevait les sacrements avec toute sa présence d'esprit. Son tempérament, robuste encore, et son énergique volonté, luttèrent quatre jours contre le mal ; mais l'avant-dernier jour, ses forces commencèrent à décroître. Elle tomba, le matin du lundi, dans une sorte de sommeil, et, vers 7 heures du soir, sans effort, sans agonie, elle rendit le dernier soupir.

Quel vide immense et quelle douleur ! Il me semble que je perds une seconde fois mon père. De cette génération vénérable qui m'avait vu naître et qui m'a élevé, il ne reste plus que ma bonne tante Perrin. Puisse la tendresse dont nous l'entourons lui adoucir l'amertume de cette grande et cruelle épreuve.

Ô mes chers vieux parents, comme je vous aimais, et comme je vous aime ! C'est à vous que se rattachent tous les souvenirs de ma vie, et je sens que je tenais à vous par toutes les fibres de mon cœur ! Je vous verrai toujours entourant mon enfance de soins caressants, souriant à ma jeunesse que guidaient vos sages et doux conseils, consolant les douleurs de mon âge mûr, et, dans votre vieillesse, prenant mon bras pour appui, avec une tendre confiance. Aussi, même alors que vous me quittez et que mon cœur vous pleure, je suis sûr que vous ne m'abandonnez pas ! Unis à mon Alix

toujours aimée et à ceux de mes enfants qui sont allés nous attendre dans le Ciel, vous nous obtenez la grâce de souffrir avec courage et de vivre en chrétiens, afin qu'au terme de notre exil, nous puissions vous rejoindre dans cette patrie bienheureuse, où il n'y aura plus de départs, de séparations et de larmes !

Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus ! Ps 121-1

Extrait de la Gazette du Midi, n° 23 X^{bre} 1880

Une de nos plus honorables familles vient d'être mise en deuil par la mort de M^{me} Bérard du Pithon, qui s'est éteinte hier, à l'âge de 89 ans, couronnant, par une mort chrétienne, une vie toute consacrée aux bonnes œuvres et à la vertu. Arrivée à l'extrême limite de l'existence, cette aïeule, aimée et vénérée, n'avait pas cessé de faire preuve des qualités d'esprit et de cœur, qui rendaient son commerce précieux à tous ceux qui l'approchaient. Ses manières affables et empreintes d'un rare cachet de distinction étaient la tradition vivante des habitudes si regrettables de l'ancienne société française, dont, malheureusement, les traces vont s'effaçant de jour en jour, et ne sont guère plus sensibles que dans quelques familles privilégiées. Ajoutons, et ce sera son plus bel éloge, que les pauvres pleurent en elle une bienfaitrice dont ils n'imploreraient jamais en vain la générosité chrétienne.

1881

Laudate, pueri, Dominum !

L'année 1881 a donné quatre petits-enfants de plus à la famille.

6 janvier 1881 - Naissance de ma nièce Marie-Louise Eugénie Abeille (N. Dame du Mont)

Le 6 janvier, à 2 heures du matin, est née ma nièce Marie-Louise, fille de mon frère Elzéar. Elle a été baptisée le 8 à Notre Dame du Mont. Le parrain était M^r Truilhier, oncle maternel de ma belle sœur Marie, représenté par mon fils Charles, et la marraine ma tante Perrin, représentée par Gabrielle.

10 janvier 1881 - Naissance de mon petit-fils Gabriel Marie Joseph Amédée de Crozet (S^t Vincent de Paul)

Mon petit-fils Amédée de Crozet (qui, depuis la mort de son grand-père, porte le nom de Laurent) est né le 10 janvier à 7 mois ½ seulement. L'accouchement a été très rapide (de midi à 1 heure) et Thérèse s'est assez promptement remise. Quant à l'enfant, il était si petit et si délicat, que l'on crut prudent de l'ondoyer à domicile. Depuis lors il est devenu magnifique. Le parrain est mon fils Gabriel, et la marraine M^{elle} Elisa Savine, grande tante d'Amédée.

Du 21 au 30 mars, j'ai fait avec Emmanuel un pèlerinage à N. Dame de Lourdes. Plus tard, au mois d'août, en revenant de Grenoble où nous avons accompagné Pierre qui s'y rendait pour passer son second baccalauréat, nous avons été à la Grande Chartreuse, puis à N. D. de la Salette. Là j'ai revu avec émotion le petit tableau que j'y avais apporté il y a vingt ans, en reconnaissance de la guérison de Charles. Cette fois, j'allais, comme à Lourdes, demander celle d'Emmanuel. La Sainte Vierge ne m'exauce pas encore. J'attends avec confiance l'heure qu'elle aura fixée.

J'ai perdu, le 14 mai, mon cousin et excellent ami Achille de Vallavieille. Nous avons fait notre droit ensemble à Aix dans la plus étroite intimité. Après une carrière administrative très brillante terminée par la préfecture de Lyon, Achille s'était retiré à la campagne, près de Toulon où il est mort après une longue et cruelle maladie dans d'admirables sentiments de foi et de piété.

Troubles à Marseille

La rentrée à Marseille d'un corps de troupes envoyé en Tunisie a été l'occasion de grands désordres.

Au moment où le général Vincendon et son état-major passaient devant le Cercle italien, au bas de la rue de la République, ils furent accueillis par une bordée de sifflets qui paraissaient venir du Cercle. Cette injure jetée au drapeau de la France, sur notre propre sol, par des étrangers (on le croyait du moins), provoqua dans la foule une explosion d'indignation et de colère facile à comprendre. En temps normal, la police fut immédiatement intervenue et eut recueilli les premiers éléments d'une enquête dont les résultats auraient disculpé le Cercle ou entraîné sa dissolution ; mais aujourd'hui,

l'autorité n'ose plus contenir par la force les fauteurs de troubles dont elle a trop souvent besoin. Des conseillers municipaux, cédant aux vociférations qui éclataient autour d'eux, eurent la faiblesse de monter dans le Cercle et d'en enlever l'écusson. Les nervis qui forment le rebut de notre population se répandirent dans la ville et donnèrent la chasse aux italiens, ruant de coups ceux qu'ils pouvaient atteindre. Dès le lendemain, les italiens, à leur tour, s'étaient réunis par petits groupes et attaquaient au couteau les français isolés. Il y eut des morts et des blessés. Cela dura près d'une semaine.

Plus tard il fut établi que les coups de sifflets n'étaient pas partis du Cercle ; mais les sociétés secrètes, qui ne perdent aucune occasion d'habituer les esprits aux scènes révolutionnaires, en avaient profité pour lâcher leurs sauvages dans la rue, et le peuple qui n'aime pas les ouvriers italiens à cause de la concurrence qu'ils font aux nôtres, avait regardé faire avec une évidente satisfaction.

Le 27 juin, j'ai passé avec Elzéar un acte de partage dont on trouvera l'analyse dans mon livre d'affaires, et que je mentionne ici parce qu'il m'assure la propriété de la maison rue de Grignan n° 7 jusqu'à ce jour indivise entre nous ; maison paternelle que j'aime tant, à cause des souvenirs douloureux et chers qu'elle me rappelle !

Mes deux filles ont perdu chacune leur beau-père dans la même semaine. Le 4 juillet est mort M^r Joseph Laurent de Crozet, digne et saint homme, que j'avais appris à aimer et à respecter dans nos œuvres, bien avant le mariage de Thérèse. M^r Poucel (Thomas Martin Fortuné) a succombé le 7 à une maladie douloureuse, qu'il a supportée avec beaucoup de résignation.

Le 9, fausse couche de Thérèse, qui, sans ce triste accident, aurait eu deux enfants dans la même année.

24 août 1881 - Naissance de mon petit-fils Victor Marie Emmanuel Abeille (Solliès Toucas)

Le 24 août est né mon petit-fils Emmanuel, à 10 heures du matin. Gabrielle souffrait depuis la veille au soir. Il a été baptisé le 27 à l'église de Solliès-Toucas. Son parrain a été mon fils Emmanuel, et sa marraine ma belle sœur Angèle, représentée par la petite Madeleine, sœur aînée du nouveau-né.

Cette année, nous avons passé deux mois au Portail-Vert, du 7 juillet au 7 sept^{bre}, et deux mois à la Candolle, du 1^{er} 7^{bre} au 8 nov^{bre}. Marguerite l'a habitée au printemps ainsi qu'Elzéar.

Mon bon frère est pour tout l'hiver à Hyères dont le climat plus doux lui était indispensable. Son état est ma seule préoccupation. J'espère fermement que la Providence lui rendra enfin la santé.

Le 11 octobre, mon petit Henri, qui manifestait depuis longtemps le désir d'entrer dans la marine, a été admis à l'institution de S^{te} Marie, collège des R. Pères Maristes de la Seyne (Var), qui prépare des élèves pour l'école navale. Henri a 14 ans ; il pourra, dans deux ans, se présenter à l'école.

Marguerite est venue s'installer à côté de moi au n° 9, dans la maison qu'habitait ma bonne tante du Pithon et qu'elle m'a laissée.

8 décembre 1881 - Naissance de ma petite fille Marie-Louise Josèphe Poucel (S^{te} Trinité)

Ma petite fille Marie-Louise y est née le jour de l'Immaculée Conception. La grossesse de Marguerite avait été très pénible. L'accouchement s'est opéré en quelques instants ; cependant, ni la mère ni l'enfant n'en ont éprouvé aucune suite fâcheuse. Le parrain est M^r Joseph Chazal, mari de Maria Poucel, belle sœur de Marguerite ; la marraine est ma tante Perrin.

En ce moment, toute ma famille est en assez bonne santé. Mes dix enfants, parmi lesquels je compte ma belle-fille et mes deux gendres, continuent à remplir exactement leurs devoirs religieux. Pierre et Henri, les seuls dont, à raison de leur âge, l'éducation morale ne soit pas encore achevée, suivent les pas de leurs aînés et se forment sur leurs exemples, en sorte que, s'il me fallait aujourd'hui quitter ma famille, il ne me resterait à cet égard, aucune inquiétude pour son avenir.

Mes petits-enfants sont au nombre de onze.

Mon Dieu, j'ai eu bien des épreuves dans ma vie, l'une d'elles a été si amère que j'ai cru en mourir ; mais vous y avez mêlé d'immenses consolations. Vous saviez que je n'aurais pas pu vivre sans affections, et vous m'en avez comblé. J'ai connu toutes les tendresses légitimes, et, maintenant encore, mes enfants et mes petits-enfants m'entourent d'amour et de respect. Je vous priais ardemment de garder leurs âmes et j'ai la joie de voir toutes celles que vous m'avez confiées persévérer fidèlement dans votre service. Qu'ai-je donc fait, ô mon Dieu, pour mériter des faveurs si grandes ? Plus je m'en reconnais indigne, plus je vous en remercie dans toute l'effusion de mon cœur.

Ah ! Seigneur ! Daignez achever votre ouvrage en m'accordant enfin ce que je n'ai jamais cessé de vous demander pour moi-même, la grâce d'une conversion sincère, et le bonheur de n'être plus qu'à vous.

Amen.

1882

Le krach

L'année 1882 a débuté par une véritable catastrophe financière. Dans le courant et surtout vers la fin de 1881, le jeu sur les valeurs de bourse avait pris de telles proportions qu'il tentait même les plus prudents. Il suffisait d'acheter pour gagner en quelques jours des sommes énormes. Tout à coup, une coalition de banquiers juifs, qui, depuis quelques temps, luttait sans succès contre une des sociétés les plus lancées, parvint à en triompher avec l'aide des pouvoirs politiques. Cet écroulement entraîne l'effondrement de toutes les autres valeurs. Des villes entières, Lyon entr'autres, sont entièrement ruinées. On a compté que ce malheureux événement avait fait perdre plusieurs milliards à la France.

Remercions Dieu de ne pas avoir été entraînés dans le courant général, où nous aurions pu perdre, je ne dis pas notre honneur, (il faut manquer de sens ou de probité

pour risquer au jeu plus que sa fortune), mais l'aisance modeste que nous a donnée la Providence, et profitons pour l'avenir de cette grande leçon. Quelles que soient les chances que le jeu paraisse nous offrir, ne nous y hasardons jamais. On oublie trop d'ailleurs que le jeu n'est pas permis. Cette considération devrait suffire à des chrétiens.

15 février 1882 - Naissance de mon neveu Louis Gabriel Jean Abeille (Hyères)

Le 15 février, naissance de mon neveu Jean, fils de mon frère Elzéar. L'enfant est venu au monde à Hyères où ses parents ont passé l'hiver. Il a eu pour parrain mon frère Louis que je représentais, et pour marraine ma belle fille Gabrielle, remplacée à la cérémonie par M^{elle} Geneviève de Tinseau dont la famille habitait à Hyères la même maison qu'Elzéar.

Mon frère, après un séjour de quinze jours à la Candolle et une saison de deux mois à la Cotoinde chez ma tante Perrin, est retourné à Hyères, où il a fait l'acquisition d'une maison qui devient son domicile d'hiver.

Dans le courant du même mois de février, Charles et son ménage se sont établis à Toulon. Mon fils y est directeur de la succursale créée récemment dans cette ville par la Banque Générale des Alpes-Maritimes. J'ai reconnu dans sa nomination un des effets nombreux de la protection que la divine Providence nous a toujours accordée. La famille de Charles s'accroissant d'un enfant chaque année, le bon Dieu a eu soin d'envoyer à son jeune chef une position qui lui permit de les élever. Mon Dieu soyez-en béni !

La Panthère d'Emmanuel

Emmanuel a passé 45 jours à Zérizer, petit village situé sur les frontières de la Tunisie, près Bône (du 5 février au 10 mars). Il y est retourné en novembre pour nous revenir au printemps. Gabriel y a passé un mois cet hiver avec lui. La température très douce qui règne à Zérizer et l'exercice en plein air auquel Emmanuel peut s'y livrer, sont nécessaires, au moins pour le moment, à sa santé.

Le premier séjour de mon fils en Afrique a été marqué par un fait de chasse assez rare ; le 17 février, à 4 heures du soir, il était à l'affût dans un buisson qui le cachait à moitié, pour tuer une hyène ou quelque petit félin. Tout à coup, le chevreau qui lui servait d'appât, se met à trembler comme la feuille : une magnifique panthère sortait en se rasant du fourré voisin et se dirigeait lentement vers la pauvre bête, les yeux fixés sur elle et la queue verticale. Le malheureux chevreau, se voyant perdu, cachait déjà sa tête dans l'herbe, quand Emmanuel, qui avait épaulé sans bruit et visé avec le plus grand soin, tire au défaut de l'épaule, la panthère qui roule sur le flanc. Pour plus de prudence, mon chasseur a fait feu de son second coup, avant de quitter l'affût.

La panthère était une femelle de quatre ans environ. Elle mesurait en tout 2^m55 et 1^m60 du nez à la naissance de la queue. Elle avait été tirée de 10 à 12 mètres.

Mon Dieu, je vous rends grâce de nous avoir épargné, en donnant à mon fils, au moment du danger, le courage et la présence d'esprit sans lesquels il eut été perdu.

Le 5 juin Fanny Berthet, depuis 28 ans à notre service, est rentrée dans sa famille qui la réclamait depuis longtemps. Un de ses oncles était mort en lui léguant une

somme relativement considérable. Cette séparation m'a été pénible et j'ai compris qu'elle l'était aussi à cette bonne fille qui avait vu naître presque tous mes enfants. Fanny, avant de partir, a fait ce qu'elle a pu pour se faire remplacer auprès de nous. J'espère qu'elle y aura réussi.

Notre séjour à la Candolle a duré du 27 juin au 7 novembre. Mes filles l'ont habitée en même temps que nous. Henri que j'avais eu huit jours à Pâques, y a passé ses deux mois de vacances. Angèle s'y est arrêtée quatre jours en allant à la Martinette.

19 août 1882 - Naissance de mon petit-fils Louis Marie Léon Abeille (Solliès Toucas)

Le 19 août est né mon douzième petit enfant à Solliès Toucas, où Charles et Gabrielle ont passé la belle saison. Les couches de ma belle fille ont été pénibles. Prise de douleur le vendredi à 7 heures du soir, elle n'a été délivrée que le samedi à midi.

Les cérémonies du baptême n'ont eu lieu que le 2 octobre, mais l'enfant était on-doyé dès le premier jour. Il a eu pour parrain M^r Léon Rigal, beau-frère de Gabrielle, et pour marraine ma tante Perrin, représentée par la petite Marthe Rigal. Je suis allé assister à la fête.

11 novembre - Départ de Pierre pour le service militaire

Pierre, qui avait passé son premier examen de bachelier, ayant échoué au second, s'est trouvé arrêté par la limite d'âge et n'a pas pu faire son volontariat d'un an. Le voilà donc avec cinq ans de service devant lui, à moins que la Providence, dont nous ne pouvons connaître les voies, ne lui abrège cette épreuve. Il est parti pour Alger où se trouve sa section le 11 8^{bre} à 5 heures du soir. Nous lui avons eu des lettres de recommandations pour diverses personnes et mon frère Louis est devenu là-bas son protecteur et son appui. Tout me fait espérer en outre qu'il pourra, dans quelques mois, revenir à Marseille.

Le départ de Pierre m'est une véritable douleur. Jusqu'ici, mes enfants n'avaient été séparés de nous que par leurs études, leurs affaires ou les exigences de leurs santés, et j'étais dédommagé de leur éloignement par l'espoir qu'il leur serait profitable. Pierre me quitte pour tomber dans un milieu si plein de dangers, que je ne pourrais m'empêcher de trembler pour lui, si je ne l'avais mis avec une confiance filiale sous l'égide de celui qui peut tout et qui nous aime. Jésus, Marie vous viendrez à notre secours en prenant plus que jamais sous votre garde l'âme de cet enfant que je ne puis plus défendre.

La mort avait fait bien des vides autour de moi ; la dispersion de mes enfants achève d'y faire en ce moment la solitude. Cet hiver, je me suis vu seul à cette table qu'entouraient autrefois ma chère Alix, tous nos enfants, mon père, ma tante, mon frère Elzéar. Depuis lors, mes vieux parents, ma femme bien-aimée, un de mes fils et trois de nos petits anges sont allés m'attendre au grand rendez-vous. Marguerite, Thérèse et Charles, successivement mariés, ont pris leurs ménages après trois ans passés dans la maison paternelle ; mon frère a le sien ; Henri ne quittera son collège que pour l'école de marine et sa carrière le séparera de nous. Il ne reste à mon foyer désert que Gabriel et Emmanuel, encore ce dernier va-t-il habiter l'Afrique chaque

hiver, jusqu'au rétablissement de sa santé. J'étudie maintenant une combinaison qui me permettra, je l'espère, de réunir mon ménage trop restreint à celui de Marguerite.

Mon Dieu, je vous remercie de la protection que vous étendez sur mes enfants, et j'accepte, puisque c'est votre volonté, l'éloignement de ceux que j'aime tant, que j'aime trop peut-être. Je ne demande pas cependant à être détaché de ces affections si tendres, elles sont dans l'ordre de votre Providence. En nous donnant un cœur, en le réclamant d'abord pour vous-même, vous avez bien voulu qu'il se répandit ensuite sur les êtres chéris qui nous entourent. Non, Seigneur, je ne vous demande pas d'ôter au mien ces affections, mais de les purifier, de les régler, de les sanctifier en les élevant jusqu'à vous. Aimer pour le temps, c'est se condamner à souffrir ; aimer en vous et pour vous, c'est goûter ici-bas par l'espérance, à travers l'amertume des séparations, les prémices de ce grand amour qui sera dans le ciel, la vie et le ravissement éternel de nos âmes. Ainsi soit-il.

Que le bon Dieu benisse, et que la ste
Vierge protège à jamais toute la famille
de Abey, et accorde la grâce que le père
Mr Abey Henry prie un jour voir tous
ses enfants avec lui en paradis. Ainsi soit-
- il -

Abbe Jean Bosco.

Aujourd'hui, 26 mars 1883, deuxième fête de Pâques, la bénédiction qui précède a été inscrite sur mon Livre de Raison par Don Bosco, fondateur et Supérieur Général des Prêtres Salésiens. Dieu en soit béni.

1883

Gambetta est mort le 31 X^{bre} 1882, un peu avant minuit. Si j'en parle, c'est uniquement pour noter ce dont j'ai été témoin à ce sujet, je veux dire l'indifférence des masses pour ce triste héros de la révolution. Le monde officiel a répandu force discours, et même quelques larmes de parades sur sa tombe ; les républicains de toute nuance y sont venus affirmer la désolation publique, tandis que le vrai public courait à

ses affaires ou à ses plaisirs, et se souciait de la mort de Gambetta autant que d'une éclipse de lune.

De quelque façon que l'on envisage cet événement, on ne peut y voir qu'un châ-timent de la Providence. Frappé d'un coup de pistolet par une femme que l'on s'est gardé de poursuivre à cause du scandale, atteint à la main, à cette même main droite qu'il étendait naguère pour désigner le Catholicisme à la haine et aux coups de sa bande, avec la phrase célèbre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! », le malheureux s'est vu pourrir vivant, son sang, vicié par l'abus des plaisirs, disent les médecins, ayant rendu la blessure mortelle.

« La vertu-manie nous tuera » écrivait-il quelque temps auparavant. Hélas ! ce n'est pas de cela qu'il est mort.

1^{er} février 1883 - Naissance de ma petite fille Marie Marguerite Joséphine Augusta Paula de Crozet (S^t Vincent de Paul)

Ma petite fille Paula, née à 7 h. du matin, a été baptisée le dimanche 4. Parrain M^r Auguste Constan, frère utérin de M^{me} de Crozet, marraine ma fille aînée Marguerite. Les couches de Thérèse ont été bonnes, après une grossesse très troublée. L'enfant, comme son petit frère Laurent, est venu au monde à 7 mois ½, et par conséquent, très mignonne, mais confiée à une bonne nourrice, elle est (aussi comme Laurent) promptement devenue très belle.

Le 26 mars, visite de Don Bosco, que j'ai eu le bonheur d'avoir à déjeuner. Il a béni toute ma famille et a inscrit sa bénédiction sur ce livre. Je ne dirai rien de ce Saint qui joue déjà un si grand rôle dans le monde et qui est visiblement appelé à y faire plus de bien encore, sinon pour mentionner l'enthousiasme qu'il excite à Marseille, chaque fois qu'il y vient.

Pendant le repas, nous avons cherché à le faire parler sur les événements prochains. Il semble croire, moins à un triomphe socialiste de quelque durée qu'à une crise terrible, mais courte, et plutôt partielle que générale. Puisse-t-il dire vrai !

En mai, juin et juillet, travaux considérables exécutés aux maisons rue Grignan n° 7 et 9. Façades et cages d'escalier refaites. Ciel ouvert agrandi, mise en communication des deux maisons, sur deux points, au 1^{er} et au 2^{ème} étage. Établissement du ménage de Marguerite, avec arrangement des chambres, cuisine etc.

Emmanuel, parti en novembre pour le Zérizer, en est revenu le 2 mars. Ces voyages en Afrique ont notablement amélioré sa santé.

5 - 20 juin 1883 - Naissance et décès de Marie Françoise Delphine Sidonie Abeille (Hyères)

La 4^{ème} enfant d'Elzéar a été une petite fille, née le 5 juin et immédiatement on-doyée. Elle devait avoir pour parrain et marraine notre ami François Borelli et ma bonne cousine Berlier de Vauplane. Dieu a retiré à lui ce petit ange, emporté au bout de quinze jours par une cholérine. Elzéar l'a fait transférer en X^{bre}, dans notre tombeau de famille (concession de mon oncle).

J'ai fait en juin et juillet, une maladie assez grave qui se préparait depuis l'hiver. C'était une sorte de fièvre inflammatoire dont les eaux de Plombières m'ont momentanément guéri, mais qui a reparu, quoique dans une forme adoucie, à l'entrée de l'hiver. Pendant ce temps, Marguerite très souffrante était à Gréoux, qui lui a parfaitement réussi. Emmanuel l'y a accompagnée, et l'a laissée ensuite pour me conduire à Plombières.

24 août 1883 - Mort du Roi

Le 24 août, veille de la fête de S^t Louis, roi de France, à 7^h27^{mn} du matin, le roi est mort, à la suite d'une maladie inexplicquée, dont il a supporté les souffrances avec un héroïque courage.

Il est mort. Henri Cinq !

Lui qui devait relever notre pauvre pays, autrefois le premier de tous, aujourd'hui le plus misérable ! Lui que l'Eglise opprimée semblait appeler d'un bout de l'Europe à l'autre, pour lui donner enfin le triomphe éclatant que nous espérons tous ! Cœur de saint ! Ame vraiment royale ! Le plus pur, depuis S^t Louis, le plus noble et le plus grand des Rois, et, (pourquoi ne le dirais-je pas ?), le plus véritablement aimé. Il est mort !

Pendant plus d'un demi-siècle, il avait tenu haut et ferme, à la vue de tous, le drapeau sans tâche qui représentait pour nous les gloires du passé, les espérances de l'avenir, et il meurt à l'heure suprême où la France agonisante pouvait lui devoir encore la résurrection et la victoire !

La Providence, a-t-on dit, n'efface que pour écrire. Que va-t-elle écrire ? Incertitude terrible !

Quand une mort également mystérieuse, frappa le duc de Bourgogne, objet de tant d'admiration et d'espérances, ses contemporains s'effrayèrent de l'avenir, et ils n'avaient que trop raison ! Sur le feuillet qu'avait occupé le nom du Prince, la colère de Dieu écrivit les scandales de la Régence, les hontes et les corruptions du régime de Louis XV, les faiblesses de Louis XVI, le libertinage de l'esprit et des cœurs, les haines anti-chrétiennes, les persécutions, et, pour couronner l'œuvre, la sanglante orgie révolutionnaire qui clôtura ce siècle maudit. Puis au commencement du notre, les longues et cruelles guerres qui noyèrent l'Europe dans le sang. Et après un court repos, 1830 - 1848 - 1852 - 1870, l'invasion et le démembrement de la France affolée, désorganisée, livrée au Mal.

Mon Dieu, quand cesserez-vous de frapper ! Quand ferez-vous grâce à vos enfants ? Parce, Domine, parce populo tuo: ne in aeternum irascaris nobis !

Notre mois d'août, à partir du 15, s'est passé à la Candolle, avec ma tante et le ménage d'Elzéar, qui nous ont quittés vers la fin de septembre. Mes filles habitaient leurs petites maisons et Pierre est venu nous y voir. Cette réunion de famille eut été charmante sans la coqueluche, qui n'a pas tardé à prendre chez nos enfants (il y en avait onze) comme le feu dans une traînée de poudre.

4 septembre 1883 - Naissance de mon petit-fils Elzéar Marie Victor Abeille. Ondoyé à Solliès-Toucas, baptisé à Toulon, S^t Louis

Le 4 7^{bre} est né au Chalet S^{te} Claire, le 5^e enfant de Charles. Le succès de la couche a donné, un moment, de vives craintes. On a ondoyé l'enfant en attendant les parrain et marraine, mon frère Elzéar et M^{me} Louis Fauchier, qui l'ont tenu sur les fonts à Toulon le 27 septembre.

Thérèse, épuisée de santé, est partie pour Cannes, où elle est en train de se remettre. Marguerite nous a quitté en octobre, et nous l'avons suivie en ville quelques jours avant la Toussaint.

Les arrangements que nous avons faits à la maison, nous ont permis de rapprocher nos deux ménages. Il était difficile de n'en faire qu'un. Les visites que je reçois, dans le cours de l'année, de mes enfants, de mon frère, d'Angèle, notre saison de campagne, pendant laquelle j'ai, en même temps, à la Candolle, mes jeunes gens, Elzéar et sa famille, ma tante, et quelquefois des amis, font varier notre nombre de un à quinze ou dix-huit ; même réduit à deux ou trois, nos santés exigent un ordinaire spécial.

Je ne pouvais demander à ma pauvre Marguerite d'ajouter de pareilles préoccupations à son fardeau déjà si lourd. Je pouvais moins encore songer à prendre la direction des deux ménages. Aussi les avons-nous juxtaposés sans les confondre. Chacun a gardé sa cuisine et son service, seulement nous n'avons qu'une seule salle à manger et qu'une table, et nos domestiques y apportent, de part et d'autre, nos repas que nous prenons en même temps. Nous nous voyons souvent dans la journée, et, après le dîner, nous passons nos soirées ensemble, avec un peu de causerie, de lecture ou de musique.

Les enfants de Charles au printemps, ceux de Marguerite au printemps et en automne, ont passé par une série d'indispositions et de maladies, dont plusieurs très graves, telles que fièvres muqueuses, fièvres typhoïdes, fluxions de poitrine. Tous aujourd'hui sont en bonne santé, sauf quelques restes peu inquiétants de coqueluche.

Pierre est en garnison, non plus à Alger, mais à Perpignan depuis le 25 juin, d'où il peut venir nous voir de temps à autre. Si j'obtenais qu'il fut caserné à Marseille, il ne me resterait rien à désirer de ce côté.

Mon Dieu, vous avez veillé sur mes petits-enfants dans leurs maladies pour épargner les santés si ébranlées de leurs mères ; vous m'avez accordé, cette année, la vie de tous les miens et la persévérance de mes enfants, bien que je vous aie si souvent et si malheureusement offensé. Que vous êtes bon, et que je vous aime ! Daignez, mon Dieu, nous protéger tous dans le cours de l'année qui commence. Je vous offre avec joie les petites souffrances de mon corps et de mon âme en les unissant à celles de mon cher Sauveur, et je vous supplie de m'accorder, avec le pardon de mes fautes passées, les grâces qui me seront nécessaires pour faire une sainte mort, au jour fixé par votre miséricorde.

Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus et filius ancillae tuae.

Jésus, Marie, Joseph.

1884

Point de naissances d'enfants, cette année, dans ma descendance. Le fait s'est présenté assez rarement, depuis le mariage de ma fille aînée pour que je le note. En revanche, j'attends, s'il plaît à Dieu, en 1885, trois petits-enfants de plus, qui me sont promis, par Gabrielle pour le mois d'avril, par Marguerite pour le mois de mai, (ce sera le 6^e chez l'une comme chez l'autre), et par ma nouvelle [belle] fille Marie-Thérèse, pour juin ou juillet.

Emmanuel a passé en Afrique, au Zérizer, près Bône, les mois de février et de mars. Ces voyages l'ont fortifié, et ont à peu près rétabli sa santé. Thérèse est revenue en février de Cannes, où elle était depuis le mois d'octobre. Ce voyage lui a fait le plus grand bien.

24 mai. Première communion de Victor, l'aîné de mes petits-enfants, et des enfants de Marguerite.

Vers la fin de l'hiver, j'ai planté à la Candolle un verger contenant une centaine d'arbres et entouré d'une double haie d'aubépines. J'ai fait aussi, à titre d'essai, deux carteries environ de vignes américaines qui ont l'avantage de résister au phylloxéra mieux que les nôtres, d'être très vigoureuses, et de donner promptement des récoltes abondantes. On doit les greffer au printemps, avec les espèces du pays.

Le grand événement de mon année a été le mariage d'Emmanuel. Je le désirais vivement et la divine Providence en a disposé toutes les circonstances d'une façon presque merveilleuse.

Vers le commencement de juin, Emmanuel accompagnait Gabrielle à Toulon. Chemin faisant, on cause mariage, et il dit un mot à sa [belle] sœur de l'idée qui le préoccupait déjà depuis quelque temps. Le lendemain, Gabrielle revint sur ce sujet : « Il y a une jeune fille que je vous souhaiterais bien, dit-elle, (et là-dessus éloge aussi complet que mérité de Marie-Thérèse et de sa famille), j'ai une visite à faire à ces dames. Voulez-vous venir avec moi ? Vous me direz ensuite vos impressions. »

La visite a lieu, visite prolongée pendant près de deux heures. À peine rentré chez Charles, Emmanuel m'écrit et me donne tous les détails qui pouvaient m'éclairer sur son projet. Muni de mon approbation, que je me hâtais de lui envoyer, il tente, à l'instant même, par l'intermédiaire d'un ami commun, une démarche qui est favorablement accueillie. J'arrive immédiatement à Toulon, nos jeunes gens se voient pendant quelques jours, tout est conclu, et le mariage fixé à la fin de juillet. Jamais accord ne se fit si vite et dans des conditions plus heureuses. Les jeunes gens s'étaient plus dès le premier jour, et, quant aux familles, elles sentaient entr'elles une communauté d'idées, de sentiments, de goûts, d'éducation (si j'ose le dire) qui les attirait l'une vers l'autre, avec une joie égale des deux côtés. Pour ma part j'en ai rarement éprouvée d'aussi grande.

Je n'avais rien caché à M. Simon de la grave maladie par laquelle mon fils avait passé, et des quelques restes dont il souffrait encore.

Le père de ma nouvelle [belle] fille, M. Henri Simon, directeur de la Banque de France à Toulon, veuf depuis un an d'une femme universellement regrettée dans la

ville, est le meilleur des hommes. Parfait chrétien, esprit distingué, caractère doux et gai, d'une égalité admirable, il est bien le père que je pouvais souhaiter à mon Emmanuel. Le nouveau ménage va demeurer avec lui. Marie-Thérèse a une petite sœur de sept ans. Sa grand-mère, M^{me} Attenoux, femme aussi aimable que bonne, complétait la famille ; elle nous annonce, à notre très grand regret, qu'elle compte s'établir, à l'avenir, chez son autre gendre, M^r Alfred de Rousselier, également veuf, et père de deux jeunes filles.

Le choléra de 1884

À peine étais-je de retour à Marseille que le choléra éclate, à Toulon, et, peu après, dans notre ville, malgré les vantardises puérides de notre conseil municipal, lequel avait promptement déclaré, à la suite d'une enquête, que nous n'aurions pas le choléra, ou que, s'il apparaissait, il serait promptement réduit par les moyens infaillibles, que la science avait maintenant à sa disposition¹.

L'épidémie a duré jusqu'à la fin d'octobre, et elle n'a pas été des plus cruelles, le nombre des morts n'ayant pas dépassé 120 par jour ; mais ce qui ne saurait s'imaginer, c'est l'épouvante dont elle a frappé, non seulement les villes contaminées ; mais encore les provinces les plus éloignées, et même les états étrangers. Jamais effarement pareil ne s'était emparé des populations. Les mesures ridicules adoptées partout, sous prétexte de désinfection, n'avaient fait que l'accroître. La science consultée, après s'être livrée aux travaux les plus consciencieux et les mieux conduits, a fini par conclure qu'elle n'y comprenait absolument rien. Ses expériences n'ont abouti qu'à réduire à néant toutes les explications que l'on avait tentées de donner.

Marguerite, partie pour Gréoux, y avait ensuite fait venir ses enfants ; Thérèse et Amédée étaient allés en Suisse ; Benjamin seul, retenu à Marseille par sa place, couchait tous les soirs à la Candolle. Ma bonne tante Perrin, âgée de près de 91 ans, et atteinte, depuis deux mois, d'un délabrement d'estomac assez inquiétant, fut sommée par son médecin de quitter la ville ; nous l'avons conduite à sa campagne de la Coto-linde, près d'Apt, Gabriel, Henri et moi.

1^{er} juillet 1884 - Naissance de mon neveu Anne Marie François Abeille, ondoyé le 4 à Apt et baptisé à Hyères le 9 X^{bre} 1884

Le lendemain de notre arrivée, Elzéar nous amena son ménage, et, dans la nuit même, ma belle-sœur Marie mettait au monde un gros garçon ondoyé presque aussitôt, et baptisé l'hiver suivant à Hyères avec François Borelli pour parrain et Marie Aguilon pour marraine.

Charles, qui avait établi son ménage à S^{te} Claire, allait et venait matin et soir.

Cependant Emmanuel menait la vie la plus fatigante et s'exposait aux plus grands dangers, courant avec les chaleurs de juillet et l'épidémie, dans une agitation d'esprit

¹ Peu après, au moment où Dieu donnait le plus rude démenti à ces forfanteries, un conseiller municipal s'écriait en séance : que le choléra était une fumisterie.

Un autre ajoutait qu'il suffirait de prendre une attitude ferme pour que le choléra s'évanouît aussitôt. Dénégations d'enfants où la jactance le dispute à la niaiserie !

et une émotion de cœur faciles à comprendre, de Marseille à Toulon et de Toulon à Marseille. Cela ne pouvait durer ainsi longtemps, sans qu'il finît par y succomber. Les deux familles le comprenaient également.

Aussi, avons-nous hâté le mariage qui s'est fait à la Candolle le 17 juillet. Je suis revenu d'Apt, à cette occasion, avec Gabriel. Charles et sa femme sont arrivés de S^{te} Claire. Marie-Thérèse, accompagnée de sa grand-mère et de sa petite sœur, était venue y coucher la veille. M^f Simon, retenu à Toulon auprès de son caissier gravement atteint du choléra, n'a pu nous rejoindre que le matin même. Hélas ! il avait passé la nuit auprès du pauvre mourant et de sa jeune femme, frappée comme lui ; il les avait conduits à leur dernière demeure, après leur avoir prodigué tous les soins et procuré tous les secours religieux qu'il est possible de recevoir en de pareils moments. Je fus seul à le savoir.

Il faudrait, je crois, tout un volume pour raconter en détail les contretemps et les difficultés de toutes sortes qu'a dû subir un acte contracté dans de pareilles circonstances. Nous avons pu les surmonter avec l'aide de Dieu.

17 juillet 1884 - Mariage entre Emmanuel Marie Joseph Abeille et Françoise Cécile Marie-Thérèse Simon (Église de la Penne)

Emmanuel et Marie-Thérèse ont été mariés à 11 heures du matin dans l'église de la Penne.



Comment dire les émotions que ce moment m'a fait éprouver !

Mon âme débordait de joie, de reconnaissance, d'attendrissement ; je me sentais uni de cœur aux deux mères absentes. Ah ! sans doute elles s'embrassaient maintenant au Ciel et souriaient à ces enfants dont leur intercession avait préparé le bonheur. Mon Dieu, disais-je, bénissez mon fils, ce fils avec lequel j'ai tant souffert, et bénissez avec lui celle dont le nom ne se séparera plus du sien désormais dans mon cœur et dans mes prières !

Les témoins d'Emmanuel ont été : son frère Gabriel, et notre ami le Marquis de Montgrand ; ceux de Marie-Thérèse, son cousin M^f Gouirand et M^f de Marliave, capitaine de frégate, ami de la famille.

Après le repas de noce donné à la Candolle nos jeunes époux sont partis pour la Suisse. (Ecriture de Marie-Thérèse.)

Le surlendemain, je prenais avec Gabriel la route de Plombières où j'ai passé un mois.

25 août. Retour de Plombières à la Cotoïnde. Elzéar et Marie y avait laissé leurs enfants à ma tante pour aller prendre les eaux à Vichy.

13 septembre. Rentrée à la Candolle. J'y ai trouvé Marguerite, qui, n'en pouvant plus d'inquiétude à Gréoux, était revenue depuis longtemps trouver son mari, pour ne pas le laisser seul en temps d'épidémie. Ma tante et le ménage Elzéar sont restés un mois avec nous, ainsi que mon ménage Em^{el}.

Henri ayant renoncé à la marine, je l'ai remis à Mongré où tous ses frères ont été élevés.

Peu après a commencé la dispersion. Elzéar est reparti pour Hyères et ma tante pour Marseille. Emmanuel et Marie-Thérèse ont repris la route de Toulon. Marguerite et moi sommes rentrés à la rue Grignan. Nous étions à la fin octobre.

L'hiver a commencé pour moi par une série d'indispositions ; elles semblent m'annoncer une crise prochaine de santé, ce qui est bien assurément le moindre de mes soucis.

Charles a été obligé de quitter la Banque des Alpes Maritimes dont il était directeur à Toulon. À la suite du krach financier de Cannes, qui avait ému toute la région, le conseil de la Banque de Nice avait pris des mesures qui rendaient très pénible la situation de Charles.

La petite Marie Louise d'Elzéar a fait une chute qui a déterminé chez elle une maladie grave. La guérison, si elle a lieu comme nous l'espérons, se fera attendre de longs mois. Mon frère est toujours souffrant, et Marie condamnée à rester étendue, si elle veut mener à bon terme une grossesse difficile.

En ce moment, les sujets de préoccupation ne nous manquent pas, et cependant ils ne sauraient me faire oublier la grâce immense qui m'a été accordée par la miséricordieuse Providence. Et c'est sur cette pensée que je veux terminer le compte rendu de cette année, qui marquera dans l'histoire de notre famille.

Je ne saurais assez vous remercier, mon Dieu, de ce que vous avez fait pour Emmanuel et pour moi. Il sentait le besoin de s'attacher, et vous lui avez donné une compagne aimante, dévouée, douée de toutes les qualités qui peuvent satisfaire l'esprit et le cœur d'un homme. Vous le placez sous la conduite d'un père excellent, dont les conseils et les exemples vaudront mieux que les miens.

Ces enfants chéris vont s'éloigner, il est vrai, et je ne les verrai plus que rarement, comme il en est de mon ménage Charles, mais ils seront heureux. Eh ! que désirais-je de plus ? D'ailleurs, ces privations auront un terme.

Aux approches de l'hiver, les arbres perdent leurs feuilles une à une. Vous les leur rendez, Seigneur, mais ce sera pour quelques mois à peine. C'est pour toujours que vous me réunirez, je l'espère, à ceux que j'aurais aimés en vous, quand nous aurons tous subis l'épreuve de la vie qui nous divise sans cesse. L'arbre recouvrera ses feuilles aujourd'hui dispersées ; rien ne nous séparera plus jamais, et nous aurons l'Eternité tout entière pour chanter ensemble devant vous, dans les transports d'une joie désormais sans crainte, le cantique de l'union et de l'amour : «Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ! »

Amen ! Amen !

Sit nomen domini benedictum !

H. Abeille

Livre de raison

Tome II. Commencé le 31 décembre 1885.

Clôturé le [31 décembre 1896].

A. M. D. G.

1885

Laudate, pueri, Dominum.

Notre famille s'est augmentée cette année, comme en 1881, de quatre petits-enfants, que nous ont donnés mess filles [et belles-filles] Gabrielle, Marguerite, Marie Thérèse et ma belle-sœur Marie.

Libération de Pierre

Pierre a été libéré du service militaire en février, après avoir passé sept mois à Alger et vingt à Perpignan. Mon cher enfant me revient bon : les malheureux contacts de la caserne n'ont pu gâter son cœur ; et je le retrouve à mes côtés à la Sainte Table, comme à notre prière du soir.

Du 28 février au 27 mars, tournée à S^{te} Marie, Hyères et Toulon.

Charles

Le 14 mars, Charles, qui avait donné sa démission de directeur de la Banque des Alpes Maritimes, a pris le parti d'acheter le notariat de La Valette, qui lui permettra d'instrumenter à Toulon. Comme il avait fait à Marseille son droit et son stage de notaire, la chose était possible. Le notaire actuel doit passer une année avec lui pour lui transmettre sa clientèle. Charles y joindra celle de ses nombreuses relations.

9 avril 1885 - Naissance de ma petite fille Marie Thérèse Gabrielle Abeille (Toulon - S^t Louis)

Ma belle-fille Gabrielle est accouchée, dans la nuit du 9 au 10 avril, de son sixième enfant, baptisée le 11. Parrain, mon fils Pierre ; marraine, ma belle-fille Marie-Thérèse représentée par sa petite sœur Jeanne Simon.

23 mai 1885 - Naissance de ma petite fille Marie Madeleine Poucel (S^{te} Trinité)

Le 23 mai à 2 ½ heures, ma fille aînée Marguerite est également devenue mère pour la sixième fois. L'enfant ondoyé le 25 mai, a été baptisé le 26 novembre. Parrain, mon fils Emmanuel ; marraine, ma nièce et filleule Madeleine de Combaud.

En ce moment, ma descendance, par un hasard singulier, offre un aspect parfaitement symétrique. Mais trois premiers ménages m'ont donné seize petits-enfants, huit garçons et huit filles, distribués en nombre égal dans chacun d'eux :

Marguerite	a 3 garçons	et 3 filles
Thérèse	a 2 garçons	et 2 filles
Charles	a 3 garçons	et 3 filles
	<hr/>	<hr/>
	8 garçons	8 filles

23 juin 1885 - Naissance de mon petit-fils Paul-Marie-Henri Abeille (Toulon - S^t Louis)

Un mois après, jour pour jour, et heure pour heure, ma belle-fille Marie-Thérèse rompaît l'équilibre, en mettant au monde un gros garçon. Je l'ai tenu sur les fonts avec

M^{me} Attenoux-Brise, grand-mère de ma belle-fille. Sur sa demande, le nom de Jean-Baptiste a été ajouté aux autres noms de l'enfant, au baptême.

29 juillet 1885 - Naissance de mon neveu Marie Auguste Abeille (Hyères)

Enfin le 29 juillet est né, à Hyères, mon neveu Auguste, dont le parrain a été mon fils Henri, et la marraine ma cousine Adine de la Mure, représentée par M^{me} Allemand, née Chaix-Bryan. L'enfant n'avait que huit mois. Il a reçu au baptême, outre les noms de Marie Auguste, ceux d'Anne Joseph Henri.

Peu après sa couche, la pauvre Marie a été prise d'un transport au cerveau des plus violents, et, un mois ne s'était pas écoulé, qu'elle était atteinte de dépôts au sein d'une nature dangereuse, qui ont nécessité, ou, au moins motivé, une série d'opérations aussi longues que cruelles. Cette situation terrible s'est prolongée jusqu'au milieu de septembre, et nous a fait trembler plusieurs fois pour la vie de ma belle-sœur. Dans l'état d'épuisement où est mon pauvre cher Elzéar, il était à craindre qu'il ne survécût pas à la perte de sa compagne, et alors, que deviendraient leurs cinq enfants ? Et qui en aurait fait les siens, sinon l'oncle qui les aime, mais qui veuf, usé de force de santé, âgé de près de 60 ans, s'effrayait de recommencer avec eux, sa vie de père de famille !

Dieu a eu pitié de nous et guéri Marie, mais sa fille a été reprise de la maladie qu'elle avait eu l'année dernière, et que nous avons crue à jamais disparue.

20 septembre 1885 - Mort de mon cousin le V^{te} Edmond de la Mure (Port-Vieux, Drôme)

Le 20 septembre est mort dans son château de Port-Vieux (Drôme) le vicomte Edmond de la Mure, mari de ma cousine germaine Adine Abeille. C'était un bon chrétien, un bon père de famille, un excellent mari. Les dangers qu'Adine avait courus au moment de la naissance de son petit Guy, et la longue maladie qui s'en était suivie, avaient ébranlé la santé d'Edmond, exposée depuis à des accidents mortels. Une attaque, qui s'annonçait déjà depuis plusieurs mois, l'a emporté en quelques heures, dans les bras de sa malheureuse femme. Il laisse trois enfants de 8, 13 et 18 ans.

Je suis retourné, cette année, pour la troisième fois à Plombières, où Charles et moi sommes restés du 7 juillet au 20 août.

Le choléra en 1885

Pendant mon absence, le choléra a éclaté à Marseille. Je suis venu retrouver mes enfants à la Candolle, en m'arrêtant à Apt, où ma tante Perrin s'était réfugiée avec deux des enfants d'Elzéar. De là, voyage très court à la Martinette et à Hyères. Le choléra a fait une apparition de quinze jours à la Penne, à la profonde terreur de ses habitants.

Marguerite et tous ses enfants ont passé, avec Gabriel, un mois à Gréoux, entre juillet et août. Gabriel est allé de là, pour un mois, aux Voirons.

La santé de Thérèse, toujours plus fatiguée, l'a obligée à prendre les eaux de Bagnères-de-Bigorre, avec son mari. Ils y ont conduit tous leurs enfants.

Le 19 octobre, ma bonne tante Perrin est entrée dans sa 93^e année. Dans un âge aussi avancé, elle a conservé l'usage de ses facultés et un fond de santé robuste.

Le 28 octobre, retour de la Candolle à Marseille.

Établissement d'Emmanuel à Marseille

La Providence me rend, les uns après les autres, ceux de mes enfants qu'elle avait éloignés de Marseille. Après la rentrée de Pierre, voici celle d'Emmanuel, dont le beau-père, M^r Henri Simon, vient se fixer dans notre ville, à quelques pas de nous. J'ai continué à réunir, une fois par semaine, et aux grandes fêtes, mes enfants et petits-enfants chez moi, dans la vieille maison paternelle.

Le 25 novembre, visite d'Angèle et de ses trois enfants, Marie, Madeleine et Jean, à l'occasion des cérémonies baptismales de ma petite fille [Madeleine] Poucel, dont Madeleine est la marraine.

Notre Père qui êtes dans les cieux, je vous remercie des grâces sans nombre que vous avez accordées à vos enfants, et, sans crainte pour leur avenir, je les confie au soin de votre miséricordieuse tendresse.

Père infiniment bon, restez au milieu de nous, ne vous éloignez pas ! Depuis deux mois déjà, j'ai commencé ma soixantième année ; le soir vient et le jour décline : mane nobiscum quoniam advesperascit et inclinata est jam dies. Restez avec nous pour nous consoler, nous fortifier, nous éclairer et nous conduire ; préparez aux luttes de la vie ceux que vous destinez à vivre, et donnez à ceux qui achèvent leur carrière la grâce de la bien finir et de mourir dans votre amour. Restez, Père, restez au milieu de nous, et ne permettez pas que nous quittions votre main pendant le temps de notre exil, afin que nous soyons tous, un jour, réunis au pied de votre trône.

Amen !

1886

In te domine speravi non confundar in aeternum.

L'année 1886 a mal débuté pour nous : des maladies graves et un deuil douloureux.

Dès les premiers jours de janvier, la dernière enfant de Marguerite (Madeleine) âgée de huit ans a été prise d'une petite vérole violente ; après elle, Pierre en a été légèrement atteint, et enfin, ma femme de chambre, Clara, l'a eu très forte. Pendant deux ou trois mois, nous avons vu souffrir des nôtres, et j'ai dû mettre ma maison en quarantaine pour mes autres enfants, nos parents et nos amis.

Triste maladie ! Elle a fait, cet hiver, à Marseille, plus de victimes que le dernier choléra.

22 janvier 1886 - Mort de mon oncle le conte François Auguste Abeille (Paris)

Le 22 janvier est mort à Paris mon bon oncle Auguste. Il avait été élevé avec mon père, chez leur oncle des Glajeux, frère de ma grand'mère, ainsi que je l'ai dit déjà (T.1

p.62). Rentré dans sa famille, mon oncle se mit au travail avec M^f Justin André Vernède qui resta son associé pendant toute la durée de leur carrière commerciale. Les deux amis créèrent à Marseille la première compagnie qui ait attaché à notre port des navires à vapeur.

Membre du conseil municipal pendant plus de vingt ans, mon oncle, bien que considéré comme un des chefs de l'opinion royaliste, fut nommé, après le coup d'état, adjoint au maire de Marseille, et rendit, pendant cette époque troublée, d'éminents services à sa ville natale. La croix de la Légion d'Honneur récompensa ce long dévouement à la chose publique. Enfin, le S^t Père, qui l'avait déjà décoré de l'ordre de S^t Grégoire, le fit comte romain.

Mon oncle avait un cœur excellent, un caractère facile et doux. Gai, affectueux, prompt à obliger, il se montrait reconnaissant du moindre service reçu et ne l'oubliait jamais. Il aimait la littérature et sa mémoire contenait un très grand nombre de vers, dont il citait, à l'occasion, des tirades entières. Charitable et bon pendant toute sa vie, Dieu lui accorda de la finir entouré des secours d'une religion qui avait toujours eu ses respects et dont il emporta les consolations et les espérances.

Après un petit voyage à Cannes avec Angèle et un court séjour à Grasse auprès de ma cousine Marie Aguillon, je suis arrivé le 13 mars à La Valette chez Charles.

14 mars 1886 - Naissance de mon petit-fils Pierre Marie Charles Abeille (La Valette - Var)

Le lendemain, Gabrielle mettait au monde un beau garçon. Il a été baptisé le 18. Parrain M^f Paul Poirson, cousin de ma belle-fille ; marraine M^{me} Avril, amie du jeune ménage.

15 juin 1886 - Mariage entre Marie Thérèse Joséphine de Combaud et Jacques Adolphe Pons François de Paule vicomte de Casteras Villemartin (S^t Augustin - Paris)

J'ai fait en juin le voyage de Paris, pour assister au mariage de ma nièce Marie. Tout annonce que cette union sera heureuse. Jacques, mon nouveau neveu, est un jeune homme de 27 ans, lieutenant de dragons, d'un physique agréable, cœur franc et sensible, intelligence ouverte, raison droite, caractère solide et charmant, et, ce que voulait absolument Marie, chrétien de principes et de pratiques, il réunit toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur de ma chère nièce. Sa famille est une des plus anciennes et des plus considérables des Pyrénées. J'ai été témoin de Marie avec mon ami Albert Tollon. Ceux de Jacques ont été le marquis de Jonquières et M^f de Cagarriga.

Le mariage s'est fait en grande pompe à l'église de S^t Augustin, paroisse d'Angèle, à 11 heures du matin. Quelques jours auparavant, on était allé sans apparat à la mairie.

En revenant, arrêt de quinze jours à Plombières. Rentrée à la Candolle par un été tempéré. Séjour d'une semaine à Apt avec ma tante.

1^{er} Baccalauréat d'Henri

Mon Henri a passé bachelier à Lyon (1^{ère} partie) avec la mention assez bien. Il était et est resté à la tête de sa classe et il ne lui reste plus à passer que le baccalauréat scientifique.

En novembre, voyage de quatre semaines à la Martinette, de huit jours à La Valette, et de huit autres jours à Hyères. Gabrielle m'a accompagné jusqu'à La Valette.

20 sept^{bre} 1886 - Naissance de ma petite fille Berthe Marie Henriette Abeille (S^t Charles)

Marie-Thérèse nous a donné, le 20 septembre, ma petite fille Henriette, après quelques douleurs de peu de durée. Elle s'est bien remise, et nourrit. L'enfant a été baptisé le 23. Parrain, M^l Henri Simon, marraine, ma belle-sœur Marie, représentée par M^{elle} Marie Rambert, cousine de Marie-Thérèse.

Le 21, trombe à la Candolle. J'y ai vu tomber, mêlés à d'énormes grêlons, des fragments de glace qui avaient plus de 10 centimètres en long et en large. Inondation à Aubagne. La grande rue passe comme un fleuve et un enfant manque de s'y noyer, en se sauvant de l'école où la foudre vient d'éclater.

7 nov^{bre} 1886 - Naissance de ma nièce Marie Sidonie Abeille (Hyères - Var)

Ma belle-sœur Marie est accouchée à Hyères d'une fille baptisée sous les noms de Marie Eugénie Mathilde¹ Sidonie. Parrain, D^l Eugène Poucel, frère de mon gendre et cousin germain de Marie ; marraine, M^{me} Périclès Reggio, amie de la famille Philibert.

Mon Dieu, je vous remercie d'avoir, cette année encore, conservé et accru ma famille. Mes enfants ont persévéré par votre grâce ; daignez continuer à la répandre sur eux, et m'accorder à moi-même celle d'une sincère conversion, afin qu'au jour où il vous plaira de m'appeler à vous, j'obtienne de votre miséricorde les grâces qui me seront nécessaires pour faire une bonne et sainte mort. Amen !

¹ Les deux noms soulignés ont été ajoutés au baptême.

1887

Dieu m'a fait, cette année, une des plus grandes grâces qu'il put m'accorder : la vocation d'un de mes fils à l'état religieux.

Tremblement de terre

Le 23 février, tremblement de terre dans notre midi. Marseille n'en a pas souffert bien que rudement secouée. Nice a été ébranlée. Un peu plus loin sur le même littoral, le phénomène a causé de véritables catastrophes : il a détruit en entier plusieurs petites villes italiennes et l'une d'elles y a perdu la moitié de ses habitants. Les populations surprises au milieu des joies du carnaval, sont en proie à une indescriptible terreur.

Le 3 mai est né à Paris Bernard de Casteras, fils de ma nièce Marie de Casteras, née de Combaud.

Le 5 juillet, après un séjour de deux semaines à N. D. du Laus, je pars pour Morgins (Valais) où le ménage Emmanuel était installé depuis deux jours ; celui de Thérèse est venu m'y rejoindre, ainsi qu'Angèle, qui amenait avec elle sa fille Madeleine et son neveu Adrien Fauchier. Morgins est une belle et fraîche vallée suisse, située à 1,400 mètres d'altitude, sur les confins de la Savoie. Nous y avons évité l'un des étés les plus chauds qu'il ait fait à Marseille.

28 juin [1887] - Naissance de ma petite-fille Marie Joséphine Mireille Abeille (La Valette - Var)

Le 28 juin est née à La Valette la huitième enfant de Charles. Elle a eu pour parrain M^f Ortigues, et pour marraine M^{me} Arnie. La pauvre petite a couru les plus grands dangers à sa naissance. Dieu l'a sauvée.

Ma descendance reproduit en ce moment, la même disposition symétrique qu'en 1885. J'ai aujourd'hui 20 petits-enfants distribués dans mes quatre ménages, ainsi qu'il suit :

	garçons	filles	
Emmanuel	1	1	
Thérèse	2	2	
Marguerite	3	3	
Charles	4	4	
	<hr/>		
	10 garçons	10 filles	= 20

Dieu me les a tous conservés.

2^e Baccalauréat d'Henri

Le 20 juillet, Henri passe à Lyon son 2^d baccalauréat avec la mention assez bien. Il vient me rejoindre à Morgins m'apportant les six plus beaux prix du collègue.

Mon bon Emmanuel ne se trouvant pas bien de l'air de Morgins, est parti avec Henri pour le Lautaret, qui ne lui a pas été plus favorable. Il est ensuite rentré à Marseille, pendant qu'Henri revenait à Morgins. Sa santé est, pour nous tous, un sujet de peines et d'inquiétudes.

Je ne pouvais faire un séjour en Valais, sans être tenté d'y aller revoir les amis que la Providence nous avait donnés à Sierre, en 1870. Ce n'est pas sans une vive émotion que j'en ai retrouvés plusieurs, et, entr'autres, M^{me} de Courten de Rivaz avec qui je n'avais cessé de correspondre depuis 17 ans.

Le 23 août, je reviens à la Candolle.

Retraite et vocation d'Henri

Le 4 7^{bre}, Henri qui était resté à Morgins, va faire, avec mon autorisation, une retraite à Paray-le-Monial. Sa dernière année de collège avait été troublée par de si grandes hésitations de conscience, que le résultat de cette retraite était facile à prévoir. En effet, au bout de quelques jours, il m'écrivait pour m'annoncer sa résolution d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il me demandait en outre à ne pas revenir à Marseille et à partir directement pour le noviciat d'Hastings.

À cette nouvelle, toute prévue qu'elle fut, j'éprouvais, je l'avoue, le même serrement de cœur, le même mélange de douleur et de joie que m'avait causé la vocation d'Auguste ; mais cette fois, l'immensité de la grâce faite à mon enfant m'apparaissait d'une manière si nette que mon sacrifice me sembla moins dur. Pour Henri, plus visiblement encore que pour son frère, la vocation c'était le salut. Et que désirais-je, sinon celui de mes enfants ?

Départ d'Henri pour le Noviciat – Mercredi 14 7^{bre}

Je partis immédiatement avec Pierre pour Paray-le-Monial, où j'eus au moins la consolation d'embrasser, de bénir et de mettre en wagon mon heureux novice, pour qui la route d'Hastings est vraiment celle du Paradis. J'irai le voir tous les ans en septembre, et plus tard, sans doute, il reviendra soit à Mongré, soit à Marseille.

Départ de Pierre - 6 novembre 1887

Pierre, ennuyé des obstacles qui se dressaient devant lui à l'entrée de toutes les carrières, a pris une grande résolution, celle d'aller chercher fortune dans l'Amérique du Sud, pays neuf, où un jeune homme laborieux, économe et d'une probité irréprochable, a les plus grandes chances de réussite. Nos relations nous assuraient d'excellentes lettres de recommandations pour les meilleures maisons de Buenos Ayres. Pierre s'est embarqué sur le Béarn, des Transatlantiques, avec un cousin de Marie-Thérèse, jeune homme de son âge, charmant compagnon, qui connaît déjà le pays et va y rejoindre deux de ses oncles. Le même navire transporte 1,700 émigrants italiens. C'est la 24^e caravane depuis septembre. La traversée sera d'un mois, avec relâche à Barcelone, Gibraltar, Dakar (Sénégal), Rio Janeiro, Santos et Montevideo.

La première partie de ce voyage a été très heureuse et tout nous fait espérer qu'il en sera de même de la seconde¹.

Départ de Gabriel - 29 novembre 1887

Gabriel a acquis un terrain en Algérie du côté de Miliana. Il va y planter de la vigne dans de bonnes conditions. Je le reverrai tous les ans, au moins ; mais Pierre ?...

Mes trois derniers enfants non mariés s'étant éloignés, je demeure seul, dans ma maison vide. Il ne me reste qu'une chose à faire, la louer, congédier mes domestiques, et entrer dans le ménage de ma fille Marguerite, qui cherchera pour s'y établir, un grand étage où j'aurai ma chambre ; mais qu'il m'en coûte de quitter cette maison à laquelle se rattachent tous les souvenirs de ma vie !

Charles et Gabrielle, me voyant plus libre, m'ont demandé d'aller passer tous les ans quelques mois d'hiver avec eux à La Valette. Ils m'y ont préparé une chambre que j'ai meublée et me voici, depuis le 15 décembre, auprès de ces enfants chéris.

Trois de mes petits-enfants Poucel ont été mis en toute pension : Victor, au collège de Mongré, Henri, à Ollioules chez M^r l'abbé Durand, Alix, au Sacré-Cœur de S^t Joseph.

Mon Dieu, vous le voyez, ma tâche est accomplie. Chacun de mes enfants a pris sa direction. Les uns sont en voie de se faire un état, les autres sont casés, mariés, pères de famille. Il me semble que je puis vous dire : « nunc dimittis...

Merci pour les consolations dont vous avez semé ma vie ; merci pour les épreuves que vous y avez mêlées, parce que vous les jugiez nécessaires. Soutenu par votre grâce, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez confiés². Il ne me reste qu'à les remettre entre vos mains et à me recueillir pour attendre votre appel. Amen !

¹ Pierre est arrivé à bon port le 8 X^{bre}.

² Deux Religieux, trois petits anges, quatre pères et mères élevant leurs 20 enfants avec une tendresse et une fermeté vraiment chrétienne, deux jeunes gens donnant au milieu d'un monde corrompu, l'exemple du zèle et de la fidélité. Voilà ce que la Providence a fait du talent dont elle m'avait donné la garde. Ô miséricordieuse bonté !

J.M.J.

1888

1^{er} février 1888 - Naissance de mon petit-fils Pierre Marie Emmanuel Abeille (S^t Charles)

Le 1^{er} février est né mon petit-fils Pierre. Marie-Thérèse est accouchée en une heure et s'est promptement remise. L'enfant a été ondoyé le 2 fév^r et baptisé le 12 avril (jeudi). Parrain, mon fils Pierre que j'ai représenté ; marraine, M^{elle} Cécile Rousselier, cousine germaine de Marie-Thérèse.

Ma belle-sœur Marie Abeille a été moins heureuse. À la suite d'une affreuse grossesse de sept mois, elle a mis au monde, le 17 mars, un enfant qui n'a traversé la vie que pour laisser dans l'eau sainte la tâche originelle et passer de là aux joies de l'éternité bienheureuse. Nous l'avons nommé Henri. Il a vécu un jour.

Marie était au plus mal. Elle paraissait n'avoir plus une goutte de sang dans les veines. Il lui a fallu de longs mois pour se remettre.

Le 23 mars, je suis rentré à Marseille, après un séjour de plus de trois mois à La Valette, au milieu du ménage de Charles, qui n'a cessé de m'entourer de la plus tendre affection.

Le 15 juin, je suis parti pour la Candolle, après une maladie de plus d'un mois.

Retour d'Henri

Le 19 août Henri m'est revenu d'Hastings à son grand regret et à celui de ses maîtres. Sa nature nerveuse, impressionnable n'a pu résister à la tension morale du noviciat. Sa santé commençait à s'altérer. Malgré nos espérances, Dieu le veut dans le monde, mais il l'a prémuni contre ses dangers, en lui faisant faire d'abord une bonne et longue retraite de dix mois.

1^{er} septembre [1888] - Naissance de ma petite-fille Amédée Marie Marthe Abeille (La Valette)

Le 1^{er} septembre est née ma petite fille Marthe. Henri arrivait à La Valette dans l'après-midi du samedi, quand Gabrielle a été prise de douleur. Elle est accouchée très heureusement à 11 heures du soir et Henri est reparti le dimanche matin pour nous l'annoncer à la Candolle. Ondoyée et baptisée ; parrain Amédé et marraine Madeleine, la fille aînée de Charles.

Tant que ce cher enfant était resté au noviciat, je n'avais pas eu à m'occuper de son service militaire ; la loi l'en dispensait, et d'ailleurs je ne pouvais pas songer à lui faire contracter l'engagement volontaire d'un an. À son retour, il était trop tard.

Un ami me conseilla de m'adresser directement au ministre de la guerre. Appuyée par un collègue de ce haut dignitaire, ma pétition réussit : Henri fut autorisé à faire son volontariat. Il est allé en conséquence se faire inscrire à Aix. Le médecin militaire l'a ajourné à un an.

Ma tante, Elzéar et Marie ont passé une dizaine de jours à la Candolle avec moi, au commencement d'octobre. Le temps ayant été humide et frais cet été, j'y ai passé toute ma saison et ne suis revenu à Marseille que le 30 octobre. Dans l'intervalle, j'avais reçu des nouvelles de Pierre qui m'annonçait son départ de Buenos Ayres, vers le 20 7^{bre}, et son installation à Libres, prov^{ce} de Corrientes, où il va se livrer à l'élevage du bétail avec son ami M^t Georges, beau-frère et cousin de ma belle-fille Marie-Thérèse. Pierre ayant quitté la France avec le désir et l'espoir de faire fortune en Amérique, ne pouvait rester toujours employé dans une maison de commerce de Buenos Ayres. J'espère que la Providence viendra en aide à sa bonne volonté.

Notre rentrée en ville devait être marquée par un vrai sacrifice.

Notre sortie de la maison r. de Grignan n° 7

Marguerite, fatiguée, ne pouvait plus qu'avec peine monter les étages de notre maison. Elle trouvait à louer dans des conditions économiques un premier étage au boulevard de Rome. Pouvais-je rester seul avec Henri rue Grignan n° 7 ? Je me connaissais trop bien pour le croire.

D'ailleurs je n'étais plus chez moi, dans ma pauvre vieille maison ; pleine de locataires étrangers, livrée au va-et-vient de la rue, ce n'était plus le sanctuaire de famille où toute ma vie s'était écoulée. La grande porte restait ouverte tout le jour ; l'escalier retentissait de voix bruyantes et de rires qui n'étaient plus les nôtres. Cette profanation quotidienne, de toutes les heures, s'ajoutait trop cruellement aux tristesses de ma solitude.

À ce moment, un appartement vint à vaquer dans la maison qu'habitait Emmanuel. Je me hâtais de le prendre et je m'y établis le 27 novembre, quittant ainsi, pour toujours sans doute, le nid bien-aimé qui garde tous les souvenirs de mon enfance, de ma jeunesse, de mon âge mur, et où j'espérais abriter ma vieillesse !

« Nous n'avons pas ici-bas de demeures permanentes » dit l'imitation. Pourquoi donc notre pauvre cœur s'attache-t-il si fort aux objets que nous devons quitter ?

29 décembre [1888] - Mort de ma bonne tante Perrin

Je ne devais pas tarder beaucoup à subir une bien plus grave épreuve.

Notre bonne tante Perrin avait atteint, le 17 octobre, sa quatre-vingt-quinzième année. Elle nous le rappelait parfois avec une sorte d'étonnement joyeux « Qui l'eut pensé ? disait-elle, j'étais la plus délicate de tous, et voilà que j'ai dépassé de beaucoup les âges de tous les miens ! » Et nous de l'en féliciter et de lui prédire qu'elle irait à cent ans.

Cependant nous ne pouvions nous dissimuler l'affaiblissement progressif et malheureusement assez rapide de ses forces. Depuis le commencement de l'hiver, elle ne sortait presque pas. Le moment vint où ses sommeils se prolongèrent de plus en plus dans la matinée. De temps à autre, ma tante passait des nuits violemment agitées, pendant lesquelles se manifestait un commencement de délire ; puis revenaient le calme et la prostration. Enfin elle ne quitta plus son lit.

Elzéar et Marie qui étaient venus la voir plusieurs fois, arrivèrent ; ma tante les revit avec joie. Elle parlait souvent de sa fin prochaine sans appréhension comme sans tristesse. « Au revoir dans l'éternité », dit-elle à mon frère Louis, qui était venu faire une apparition à Marseille. Le souvenir de son mari, qu'elle avait tendrement aimé, revenait souvent à sa pensée. Elle regardait son portrait. « C'était un saint homme ; j'espère que je vais aller le rejoindre. » L'affection maternelle qu'elle nous avait toujours portée paraissait plus vive que jamais. « Jusqu'au dernier soupir je vous aimerai. » disait-elle à Elzéar. Il en fut ainsi. La réception des sacrements lui donna une véritable journée de bonheur, pendant laquelle ses lèvres ne cessèrent de sourire.

Le samedi 29 décembre, après lui avoir fait une longue visite dans la matinée, je la quittai en me promettant de revenir le soir, ce que malheureusement je ne pus faire. Le dénouement ne me paraissait pas imminent. Vers sept heures, elle entra tout à coup en agonie. Elzéar et Emmanuel étaient auprès d'elle. Elzéar tenait sa main ; chaque fois qu'il la portait à ses lèvres, elle répondait à son baiser par une douce pression. La sœur qui la soignait lui suggéra quelques invocations qu'elle murmura à demi voix. Enfin un accès de suffocation la saisit, et elle rendit le dernier soupir. Il était 7 h. ½.

Née le 17 octobre 1793 à Toulon, pendant les horreurs du siège, ma tante était la dernière de cette génération au cœur d'or qui m'a vu naître. Le trait dominant de son caractère était la bonté. Elle était bonne pour tous, mais surtout pour les enfants de son frère aîné qu'elle avait, pour ainsi dire, élevés, et qu'elle regardait comme ses enfants. Mariée dans sa jeunesse à un homme excellent, beaucoup plus âgé qu'elle, elle avait passé avec lui, dans la plus parfaite union, les plus belles années de sa vie, sans que les plaisirs et les distractions du monde, recherchés par tant de jeunes ménages, eussent pour elle aucun attrait. Elle aimait le calme, et c'est à ces habitudes paisibles, conformes à ses goûts et faciles à garder dans sa position, qu'elle attribuait en dernier lieu sa santé si bien équilibrée et son étonnante longévité.

Ainsi ai-je vu se briser le dernier anneau de cette chaîne qui me rattachait à mon passé le plus éloigné. Quand le souvenir de ceux qui m'ont aimé les premiers, me revient au cœur, ce n'est plus auprès de moi que je les cherche. Mon tour est venu maintenant de suivre ces amis si chers, au grand rendez-vous des familles. Mon Dieu, daignez me préparer à les y rejoindre au jour que votre Providence m'aura fixé !

1889

Le 24 janvier, mort de mon cousin Pierre de la Mure.

Pierre, fils aîné de ma cousine Adine, déjà cruellement éprouvée quinze mois auparavant par la mort d'un mari tendrement aimé, était un charmant jeune homme de 21 ans, bon, aimant, plein de soins pour sa mère. Engagé volontaire dans un régiment de dragons, il s'était fait aimé de ses chefs et de ses camarades, qui témoignèrent à sa mort, une douleur vraiment touchante. Le pauvre enfant a été enlevé en quelques jours par une fièvre typhoïde. Sa vie était pure, sa mort a été sainte, pleine d'espoir, pleine d'élan d'amour, illuminée par la présence de la Sainte Vierge qu'il a vu apparaître à son chevet. Trop heureux serions-nous de mourir ainsi ! Mais sa pauvre mère !...

Le 12 mars, mes cousines, mon frère et moi avons opéré le partage d'immeubles qui, depuis plusieurs générations, étaient restés indivis entre nous. L'administration de ces biens, gérés pour le compte commun, par mon père d'abord, puis par moi et par mon oncle quand il était à Marseille, n'avait jamais donné lieu à la moindre contestation ; mais nos familles se multipliaient dans des proportions telles, que de graves difficultés pouvaient en résulter un jour pour nos enfants. Le partage s'est fait facilement et simplement. Les évaluations que j'ai proposées d'après la demande qui m'en était faite, ont été acceptées tout d'abord. Mon lot dans le partage est représenté par les 10/12 des maisons r. Jeune Anacharsis et Haxo. Les 2/12 restants appartiennent à mon frère Elzéar. Nous avons abandonné à nos cousines nos parts du Portail-Vert, et nous leur avons compté une soulte en argent.

Mon frère Elzéar

Ici, je ne puis passer sous silence la belle conduite d'Elzéar, et je tiens à en transmettre le souvenir à ceux qui viendront après moi, pour qu'ils se rappellent toujours la preuve de désintéressement et de tendre amitié qu'il m'a donnée.

Ma bonne tante Perrin, qui m'avait beaucoup aidé à l'époque où mes enfants étaient jeunes, laissait par son testament, presque toute sa fortune à mon frère Elzéar ; mon frère n'a pas voulu en profiter. Il a presque égalisé les parts, ne se réservant qu'un avantage peu considérable, qui est loin d'équivaloir assurément à ce que ma tante avait fait pour moi. Cher et bon ami ! Comment pourrais-je lui témoigner assez mon admiration et ma tendre reconnaissance !

J'ai passé deux quinzaines à La Valette, l'une en mars, l'autre en mai.

23 mai 1889 - Naissance de ma petite fille Berthe Marie Zénobie Abeille (S^t Charles)

Ma petite Berthe est venue au monde le jeudi 25 mai. Marie-Thérèse allait partir pour assister à la première communion de sa petite sœur Jeanne, quand elle a été prise de douleurs. La délivrance a été prompte et facile. L'enfant a été baptisé le 26 à S^t Charles. Parrain, mon fils Henri, marraine, ma cousine Zénobie Fouque, née Reynoard de Combaud. Marie-Thérèse nourrit son dernier enfant, comme elle l'a fait pour les trois premiers.

Le 25 mai (samedi), j'ai demandé pour Henri, mon plus jeune fils, la main de M^{elle} Pierrine Herzog, qui cinq mois plus tard, est devenue ma [belle] fille.

M^l Herzog, son père, originaire du canton de Thurgovie (Suisse), vint s'établir à Marseille où il s'allia à une des vieilles familles de notre ville. Il y fonda une maison de commerce qui devint promptement prospère. De ses trois filles, l'aînée avait épousé M^l Edouard Poulain originaire d'Angers ; la troisième s'était mariée très jeune avec M^l André Gros, à peine majeur lui-même. M^l Herzog fut enlevé à sa famille il y a deux ans ; mais sa veuve et ses gendres continuèrent à gérer la maison qui se maintint sans défaillance. Ame droite et loyale, il lui suffit de reconnaître la vérité pour l'embrasser aussitôt : né protestant, il mourut fervent catholique. Toute cette famille est profondément chrétienne de principes et de pratiques. Henri est accepté comme associé dans la maison de commerce, dont le tiers constitue le patrimoine de Pierrine.

11 août 1889 - Naissance de mon neveu Elzéar Anne Marie Marcel Abeille (Apt - Vaucluse)

La naissance du petit Marcel s'est effectuée avec un bonheur presque miraculeux. J'ai raconté en 1888 la crise affreuse qu'a subie ma belle-sœur Marie et l'accouchement prématuré qui en a été la conséquence, après une grossesse semée d'accidents fâcheux. Cette fois, la grossesse a été on ne peut meilleure et l'accouchement facile, grâce à la protection de S^{te} Anne, patronne de la ville d'Apt, qui possède son corps. Mon frère et ma belle-sœur avaient depuis longtemps une dévotion particulière à S^{te} Anne. Marie s'est promptement remise à l'air pur de la Cotoïnde. L'enfant est superbe. Il a été baptisé le jeudi 13 août, ayant pour parrain son frère Elzéar, et pour marraine sa sœur Marie-Louise. Il ne porte sur les registres de l'état civil que les prénoms de Marie Marcel.

Notre séjour à la Candolle, de mi-juin aux premiers jours de novembre, y a réuni presque toute ma descendance. Gabrielle m'y a amené ses six aînés ; Pierre est revenu d'Amérique, en sorte que les trois derniers enfants de Charles nous manquaient seuls. Mon Gabriel a pris en France trois mois de vacances dont il a passé une partie avec nous.

28 octobre 1889 - Mariage entre Marie François Henri Abeille et Pierrine Marie Henriette Herzog (église de la S^{te} Trinité)



Le mariage d'Henri devait se faire beaucoup plus tôt. Une longue maladie qui le prit au printemps, le voyage d'un mois que nous avons fait ensemble à Morgins (Valais) pour hâter son rétablissement, puis enfin la permission à obtenir de l'autorité militaire pour qu'il put se marier et faire son volontariat, dont l'époque était passée, nous ont menés jusqu'au 28 octobre.

Le mariage a été célébré à 11 heures du matin dans l'église de la Palud par M^r le Curé de la paroisse. Il a été suivi du repas de famille, et du départ des jeunes époux, qui ont été à Lourdes mettre leur ménage sous la protection de la Ste Vierge¹. (Ecriture de Pierrine.)

Je les garde avec moi.

Volontariat d'Henri

Le 15 novembre, Henri a commencé son volontariat d'un an, à Aix. On nous fait espérer que son régiment viendra à Marseille.

Le 7 décembre je suis parti pour La Valette, où je compte passer trois mois environ avec mes enfants Charles.

Mon Dieu, me voici encore au dernier jour d'une année qui finit ; Comment en ai-je profité ? Vous seul pouvez le savoir. Il ne m'en reste que le souvenir de mes innombrables faiblesses et des grâces précieuses dont vous m'avez comblé. Faites, mon Dieu, que ce sentiment ne reste pas stérile en moi, et que je mette enfin mes actes d'accord avec les désirs de mon cœur qui, sans cela, ne me rendraient que plus

¹ Pierrine a été, par erreur, inscrite à l'Etat Civil sous le nom de Périne.

coupable : ces désirs, je les tiens de vous, et je dois vous les rendre en œuvres méritoires.

Seigneur, augmentez ma foi, augmentez mon amour, donnez-moi une volonté plus efficace de vous servir, afin que les dernières années de ma vie réparent au moins tant d'années perdues pour la Vie Eternelle.

Ainsi soit-il.

1990

L'influenza

Une épidémie nouvelle, que l'on a nommée, je ne sais pourquoi l'influenza, s'est abattue tout à coup sur le monde entier. L'ancien et le nouveau continent en ont été frappés en même temps des tropiques aux pôles, et des voyageurs qui traversaient les steppes glacées de la Sibérie, en ont subi l'atteinte. Elle a régné du mois de décembre au mois de mai à Marseille où nous avons eu jusqu'à 160 morts dans une seule journée. Débutant comme une simple grippe, la maladie tourne souvent en quelques jours à la fluxion de poitrine et enlève le malade.

Comme beaucoup d'autres, j'ai payé mon tribut au fléau. Pendant trois mois, j'ai gardé la chambre avec une bronchite aiguë qui a disparu au printemps et des crampes d'estomac quotidiennes qui ont cédé en août aux eaux de Lamalou.

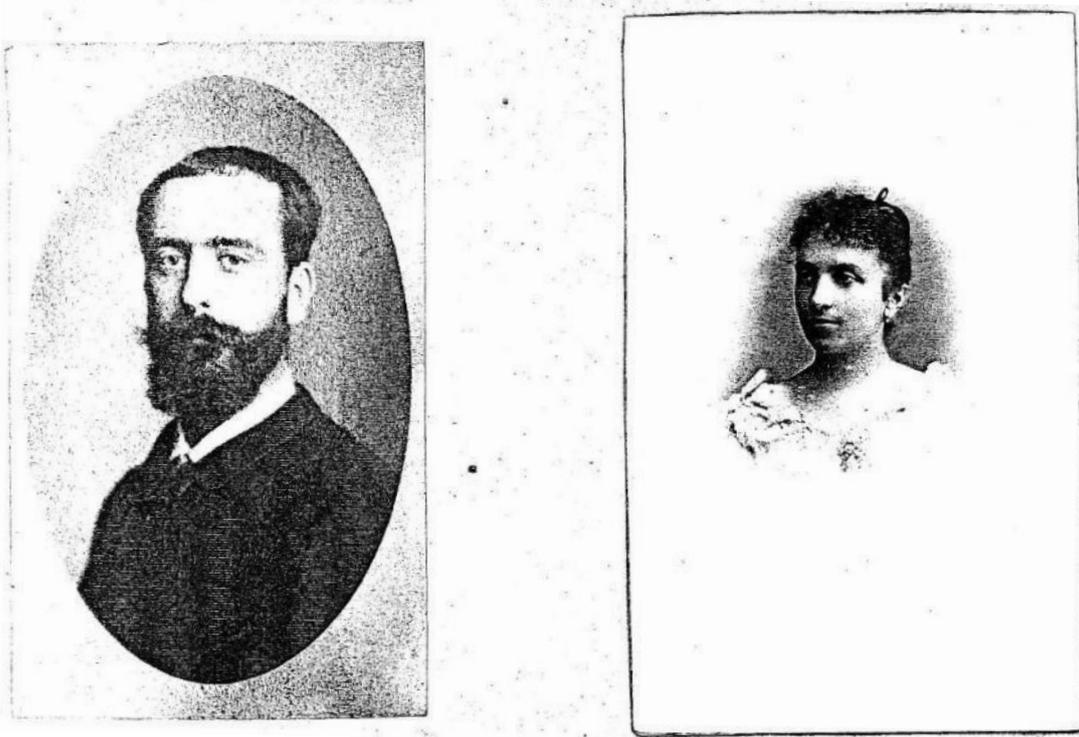
4 mai 1890 - Naissance de Charlotte Marie Maxime Abeille (La Valette - Var)

Le 10^e enfant de Charles est né à 7½ h. du soir, le 4 mai, et a été baptisé le 7. Parrain M^r Luilhier, oncle maternel de Gabrielle, représenté par son frère Max^{me} Fauchier ; marraine M^{me} Maxime Fauchier. La couche a été bonne et notre chère petite est forte. C'est le 24^{ème} de mes petits-enfants.

Le 28 juin, installation à la Candolle avec mon ménage Emmanuel. Nous y sommes restés ensemble jusqu'au 11 novembre et j'y ai de nouveau réuni tous mes enfants et petits-enfants, y compris Charles¹, Gab^{lle} et leurs 8 aînés.

¹ Charles venait le dimanche.

9 septembre 1890 - Mariage entre Emmanuel Marie Gabriel Abeille et Blanche Jeanne Marie Valérie Camena d'Almeida (Genève)



Après trois semaines passées à Lamalou-le-Haut (du 10 août au 5 7^{bre}), j'ai fait le voyage de Genève pour assister au mariage de Gabriel et de Blanche. Ma nouvelle [belle] fille est charmante. Très instruite, peintre agréable, excellente musicienne, parlant facilement plusieurs langues étrangères, elle est, avec tous ces avantages, d'une simplicité et d'une douceur de caractère qui la font aimer de tous. Inutile de dire que c'est une chrétienne éprouvée. Sa famille, originaire du Portugal, mais française depuis longtemps, est une branche de ces d'Almeida du XVI^e siècle qui ont donné des vice-rois aux colonies portugaises de l'Inde. M^{me} d'Almeida est née en Lorraine.

Nos deux jeunes gens s'aimaient depuis plusieurs années. Gabriel a eu le courage d'attendre que le succès de sa plantation de vignes à Margueritte Zouar ait assuré sa position. Sa persévérance est aujourd'hui largement récompensée.

Vocation et départ de Victor

L'aîné de mes petits-fils, Victor Poucel, après avoir brillamment passé en juillet son second baccalauréat, est parti le 11 octobre pour le noviciat des R. Pères Jésuites, à Gazhir près Beyrouth (Syrie). La vocation de ce cher enfant remontait à deux ans ; mais ses supérieurs et ses parents ont voulu attendre l'issue de ses examens. Depuis son départ, nous avons reçu de lui des lettres où son cœur déborde de joie. Que Dieu lui donne les grâces nécessaires dans son état ! Ce sera l'ange gardien de la famille.

22 octobre [1890] - Naissance de Anne Marie Henriette Alix Abeille (Hyères - Var)

Pendant la grossesse de Marie, j'avais demandé à mon bon Elzéar d'être parrain de l'enfant attendu, si c'était une fille et qu'il voulut l'appeler Alix. Dieu m'a fait cette

grâce. J'ai tenu la nouvelle née sur les fonts avec sa petite sœur Sidonie. Mère et enfant se portent aussi bien que possible.

29 octobre 1890 - Mariage entre Madeleine Marie Marguerite de Chieusses de Combaud et Pierre Louis Marie Jacques comte de la Serraz (Paris)

Ma nièce et filleule Madeleine s'est mariée à Paris le 29 octobre. J'ai eu le regret de ne pouvoir assister à cette union qui a été contractée sous les plus heureux auspices. La famille de la Serraz est une des plus haut placées de Savoie, où son château, bâti sur les bords du lac du Bourget, fait l'admiration des voyageurs. Mon jeune neveu que mes enfants ont connu à Mongré, est doué de toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une femme.

Pierre

Pierre passe du Crédit Lyonnais à la Banque Populaire, où on l'accepte comme caissier avec des appointements deux fois plus considérables, et la promesse d'un avenir beaucoup meilleur encore. Ce changement de position me rend d'autant plus heureux qu'il facilitera, peut-être dans un avenir prochain, le mariage de Pierre.

Retour d'Henri

Henri a terminé en novembre son volontariat et est enfin rentré dans son ménage.

Que de grâces, ô mon Dieu, dans une seule année ! et comme vous allez chercher pour nous les faire vibrer de joie les fibres les plus secrètes de mon cœur. Daignez y mettre le comble en m'en donnant une reconnaissance profonde, et en remplissant ce cœur de votre divin amour !

Amen ! Amen !

1891

Laudate, pueri, Dominum.

L'année a débuté par une épidémie d'influenza qui a pris la forme de l'angine. Elle a régné tout l'hiver à Marseille et le chiffre de nos décès a doublé.

Le 3 janvier, je suis parti pour La Valette. Une grande grâce ne devait pas tarder à m'y être faite, et, le 13, mon fils Pierre était fiancé avec M^{elle} Émilie Vincent, de Toulon. La famille Vincent occupe une des positions les plus honorables de la ville. Ses relations, ses alliances, sa situation matérielle et morale, et surtout son caractère patriarcal, devaient créer entre nous une prompte sympathie. Dès la première entrevue, la grâce charmante d'Émilie décida le cœur de Pierre. Il demanda sa main, et, en quelques jours, le mariage était arrêté et fixé au 1^{er} avril.

24 janvier 1891 - Naissance de Marie Henriette Abeille (S^t Charles)

Ma [belle] fille Pierrine a été délivrée de son premier enfant le samedi 24 janvier. La couche a été bonne et la petite est née bien portante. Néanmoins, la température étant

assez froide, nous avons prié M^r le Curé de S^t Charles de faire le baptême chez nous, ce qu'il a bien voulu nous accorder. J'ai tenu Marie sur les fonts le 26, avec M^{me} Herzog, mère de Pierrine. Celle-ci a nourri avec succès et ma petite fille est promptement devenue très belle.

4 mars - Vente des maisons r. Grignan n° 7 et 9 (notaire M^e Alf[red] Raynaud)

Les charges que j'avais été obligé de m'imposer à l'occasion de notre partage de famille, m'ont forcé de vendre les deux maisons r. Grignan n° 7 et 9. Cette dernière, qui m'avait été léguée par ma bonne tante du Pithon, était depuis de longues années, une annexe du n° 7. Je ne les habitais plus et cependant, qu'il m'en a coûté pour accomplir cet acte de sagesse et pour me séparer à jamais des lieux où tout ce que j'aimais depuis ma naissance, avait vécu autour de moi. Déjà j'avais dû céder ma part du Portail-Vert, cette campagne qui me rappelait tant de souvenirs de joie et de douleurs. Hélas ! On ne saurait trop se le répéter, nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, et le terme de notre voyage ne peut être qu'au Ciel, où rien ne change plus !

Mort de Bernard de Casteras

Le 11 mars, ma nièce Marie a perdu son petit aîné, âgé de près de 4 ans, du croup succédant à la rougeole. C'était un enfant charmant, très intelligent pour son âge. Il fût devenu sans doute un homme éminent plus tard ; dès le début de sa vie si courte, Dieu en a fait un ange, en lui épargnant les luttes et les amertumes de la vie.

1^{er} avril 1891 - Mariage entre Paul Marie Pierre Abeille et Marie Joséphine Émilie Vincent (Toulon - S^t Louis)



Le mercredi de Pâques, le mariage de Pierre a été célébré en grande pompe en l'église S^t Louis (Toulon) à 11 heures du matin. Les actes civils avaient été signés le lundi (contrat) et le mardi (mairie). Un dîner avait suivi le contrat ; au retour de la

messe, un lunch superbe a réuni quatre-vingt personnes ; après quoi, les jeunes époux sont partis pour Monte-Carlo, d'où ils sont revenus le 8 à Marseille. Ils y ont leur appartement tout près de moi.

Les enfants de Charles et ceux d'Emmanuel ont tous eu la rougeole. Chez ceux d'Emmanuel, la maladie a été suivie de bronchites plus ou moins sérieuses. L'une d'elles a failli emporter la petite Berthe. Cette pauvre enfant a été couverte de vésicatoires qui l'ont momentanément sauvée, mais en altérant profondément sa santé. Aussi a-t-elle rechuté rudement vers le milieu de septembre, et ce n'est qu'après un mois de craintes les plus vives que nous avons entrevu la fin de sa maladie. Le régime qu'on lui a fait suivre depuis paraît avoir raison de ce qui lui en était resté.

Nous avons habité la Candolle du 6 juin au 15 novembre. Gabriel et Blanche n'ont pas tardé à nous y rejoindre.

24 juin 1891 - Naissance de Marie Henriette Marguerite Abeille (La Penne)

Le mercredi 24, Blanche y mettait au monde sa petite Marguerite à 5 h. du matin, après 24 h. de souffrances. Ondoyée le jeudi soir, l'enfant a été baptisé le dimanche par M^r le Curé de la Penne. Elle a aujourd'hui une bonne nourrice et se refait parfaitement des premiers essais d'allaitement qui n'avaient pas réussi. (Ecriture de Blanche.)

J'ai été le parrain de Marguerite avec M^{me} d'Almeida, sa grand-mère.

J'ai passé six semaines à Lamalou avec Emmanuel, du 24 juillet au 1^{er} septembre.

Ma belle-sœur Marie, après quelques mois d'une grossesse très pénible, a fait une grave maladie à Hyères. Son état nous a donné pendant plusieurs mois, de cruelles inquiétudes. Enfin la triste délivrance s'est opérée, l'enfant ne vivant plus. Marie s'est parfaitement remise et se porte aussi bien que jamais.

7 septembre 1891 - Naissance de [Gustave] Elzéar Marie Joseph de Crozet (La Penne)

À la suite d'une très mauvaise grossesse qui finissait à peine son 7^{ème} mois Thérèse a mis au monde son petit Joseph. L'enfant est très petit, mais bien formé. Ondoyé à la Penne le 9 septembre, il a été baptisé à Marseille (N. D. du Mont) le [].

Parrain, mon bon frère Elzéar, marraine, notre cousine Zénobie Fouque.

Retour d'Elzéar

Elzéar que sa santé obligeait depuis plusieurs années à habiter Hyères avec son ménage a pu enfin le ramener à Marseille. C'est une grande joie pour nous tous qui regrettons si vivement l'absence de ce frère chéri. Dorénavant, je l'espère, nous ne nous quitterons plus.

Le 20 octobre retour de la Candolle, d'où je vais passer quelques jours auprès d'Angèle à la Martinette.



Mariette Emmanuel, Ulrice. Charles. Pierine, Benjamin.
Emilie. Amélie. Marguerite. Bonpapa. Gabrielle. Blanche.
Pierre. Gabriel. Henri.

15 novembre 1891 - Naissance de Roger Marie Joseph Abeille (S^t Charles)

Notre petit Roger est né à Marseille le dimanche 15 à 2 h. du matin. Il était énorme. Ma bonne Marie-Thérèse s'est promptement remise et le nourrit. Baptisé le 19 à S^t Charles, il a eu pour parrain son cousin Roger de la Mure, que j'ai représenté, et pour marraine, Marie-Thérèse de Crozet.

24 décembre 1891 - Naissance de Marie Élisabeth Germaine Abeille (Toulon - S^t Louis)

Enfin le lundi, fête des Saints Innocents, Dieu m'a donné ma petite fille Germaine.

Pierre avait conduit sa femme à Toulon, chez sa mère, Mme Vincent ; Émilie qui ne devait être que vers la fin de janvier au terme de sa grossesse, y a été surprise trois semaines plus tôt. La couche a été bonne, et la jeune mère se remet bien. Elle commence à nourrir. La petite est mignonne, mais bien portante. (Ecriture d'Émilie.)

Jeudi 31, départ pour La Valette.

Ainsi la Providence m'envoie cette année une chère [belle] fille de plus et cinq nouveaux petits-enfants. Pierrine ne saurait tarder à me donner mon trentième. Mon Dieu, je vous en rends grâce de tout mon cœur, et je vous confie toutes ces jeunes âmes qu'il vous a plu de mettre sous ma garde. Faites que je m'en rende digne en vous aimant toujours davantage et en leur apprenant à vous aimer.

Amen !

1892

Cette année, la Providence m'a envoyé quatre petits-enfants. L'un d'eux, hélas ! ne devait pas nous être conservé !

Ma petite Germaine, née le 28 X^{bre} dernier, a été baptisée à Toulon le 3 janv^r. J'ai été son parrain, sa marraine et grand-mère, Mme Vincent, a réuni, ce jour-là, dans un grand goûter, les membres présents de la famille et un certain nombre d'amis.

6 janvier 92 – Naissance de ma petite fille Suzanne Marie Marguerite Abeille (S^t Charles)

Le mercredi 6, fête des Rois, à 6 heures du matin Pierrine a mis au monde sa seconde fille Suzanne. L'aîné n'avait pas un an. Couche heureuse et facile. L'enfant est née bien portante, avec une forêt de cheveux bruns. Elle est jolie et belle. Sa mère la nourrit avec succès. Parrain M^r Édouard Poulin, beau-frère de Pierrine ; marraine, ma fille aînée Marguerite.

Le 21 février, je suis revenu de la Valette après un séjour de sept semaines chez mes enfants Charles.

Gabrielle s'est installée sur la terre de Nacef Khodja près Baba Hassen (Alger) dont on lui a confié l'administration. Il ne l'a gardée que jusqu'à la fin de l'année.

À Paris ont eu lieu des explosions de dynamite. Je n'en parle pas, n'ayant à relater ici que nos événements de famille, ou les faits d'une certaine gravité qui se sont passées dans notre ville. À ce titre, je puis mentionner le déploiement de forces vraiment extraordinaire que l'autorité a fait paraître dans nos rues le 1^{er} mai. Cette date avait été fixée par les sociétés ouvrières pour une manifestation qui devait se produire en même temps dans tous les pays du monde. Grâce aux précautions prises, la tranquillité publique n'a été troublée nulle part en France. Mais jamais nous n'avions vu tant de soldats sur pied.

Le 5 mai signature de mon bail pour le 3^e étage de la maison de Village n° 37, appartenant à M^{me} Guys. Trois ans, que j'ai la faculté de renouveler. Prix 1300 f. entrée en jouissance, S^t Michel.

Notre été a été attristé et notre réunion de famille à la Candolle troublée par la coqueluche qui s'est abattue sur les ménages d'Emmanuel et d'Henri.

Le 2 juin, je m'installe à la Candolle avec mes Pierre. Quelques jours après Pierrine partaient avec Henri et ses deux petites pour Briançon dont l'air pur a guéri les deux enfants, au bout de quinze jours. Le 26, mon petit ménage est venu me rejoindre à la Candolle. Celui de Pierre y est demeuré avec nous jusqu'aux premiers jours de juillet et est allé s'établir ensuite pour le restant de la saison dans une petite campagne louée à S^t Giniez. La Penne était trop loin pour mon pauvre Pierre, obligé d'aller à sa banque de grand matin et d'y travailler le soir jusqu'à des heures indues.

Il est remplacé par les Emmanuel dont l'installation r. J^h Autran 6 est achevée. Des cinq enfants, trois ont été exempts de la terrible maladie. Elle a été très longue chez Paul, et surtout chez le petit Roger que nous avons failli perdre.

Séjour de Marguerite à la campagne de S^t Christophe près Pertuis, chez son beau-frère Eugène, avec ses enfants.

5 août 92 – Naissance à Nacef Khodja de ma petite fille Marie Juliette abeille (Baba Hassen)

Le jour de la fête de Notre Dame des Neiges Blanche est accouché d'une seconde fille à Nacef Khodja. Tout s'est heureusement passé bien qu'avant l'arrivée du médecin. Le baptême a eu lieu le 6. Parrain mon frère Elzéar ; marraine M^{me} Juliette Desgranges ; tous deux représentés. Après avoir essayé de nourrir, Blanche a été forcée de donner un lait étranger à l'enfant qui est aujourd'hui forte et belle, comme sa sœur aînée.

Marie-Thérèse, après un séjour de deux semaines à Valensolles, chez notre bonne cousine Zénobie Fouque, avec Paul, Berthe et Roger, a passé une vingtaine de jours à Alais chez ses cousines Rousselier, pour achever de guérir quelques restants de coqueluches. Elle est revenue ensuite nous rejoindre à la Candolle où mes enfants de Crozet s'étaient installés. Néanmoins, et par surcroît de précaution nous n'avons pas laissé les enfants communiquer entr'eux.

27 sept 92 – Mort de ma petite fille Marie Élisabeth Germaine Abeille

Depuis que le bon Dieu m'a donné mon premier petit-fils (il y a 20 ans), tous mes petits-enfants m'étaient restés, et nous considérons cette faveur comme un vrai mi-

racle. Nous ne méritions pas qu'il durât toujours. Pierre et Émilie ont perdu leur petite Germaine du choléra infantile ! Puisse l'ange que la providence leur a envoyé en décembre adoucir la douleur de ses pauvres parents !¹

9 décembre 92 – Naissance de ma petite fille Cécile Marie Angèle Abeille (S^t Joseph)

Ma chère Émilie a eu le vendredi 9 décembre, à 10 heures du soir, sa petite Angèle, dans des conditions favorables. Elle compte essayer de nourrir. Que Dieu nous conserve l'enfant pour la consolation de la mère ! La nouvelle née a été ondoyée le lendemain 10, en l'absence des parrain et marraine qui sont : M^r de Valence, beau-frère d'Émilie et ma belle sœur Angèle de Combaud.

Gabriel quitte Nacef Khodja. Il me promet sa visite pour le mois de janvier ; Blanche seule l'accompagnera, les petites restant à Alger sous la garde de leur grand mère, M^{me} d'Alméida. Mes chers enfants n'ont pas été heureux cette année dans leur exploitation agricole, tous les fléaux s'étant abattus sur l'Algérie, sauterelles, simoun, maladie de la vigne ; mais ils confient leur avenir à la providence qui ne les abandonnera pas.

20 décembre 92 – Naissance de mon petit-fils Joseph Marie Michel Abeille (La Valette)

Le mardi 20 décembre à 10 h. ½ du soir, est né à la Valette le onzième enfant de Charles. Ça été la meilleure des couches de Gabrielle. L'enfant est beau et fort, et pourvu d'une excellente nourrice. Il a été baptisé le 24. Son parrain et M^r Joseph Chastenay de Préfort, sa marraine M^{elle} Julie Deydier de Pierrefeu (cousin et cousine de Gabrielle).

Nous avons de bonnes nouvelles de Victor qui persévère joyeusement dans sa vocation. Il a fini son noviciat et commencer son jувénat.

Cœur de Jésus, daignez veiller plus que jamais sur la nombreuse famille que vous m'avez donnée. Demain commence pour la France une année qui sera la centième depuis cette horrible époque que l'on nomme la Terreur. Jésus, Marie, Joseph, protégez-nous !

1893

Les quatre premiers jours de janvier, un froid intense s'est abattu sur la ville ; le thermomètre est descendu à 6° au-dessous de zéro, avec un mistral furieux. La température c'est un peu relevée jusqu'au 21, et, à partir de ce moment, le temps s'est fait beau, calme et doux.

¹ Samedi 1er octobre – Orage épouvantable à 9 h. du matin, obscurité totale, chute de glaçon gros comme des noix, qui blanchissent complètement le sol et le bassin. La tourmente a duré plus de 6 h. L'Huveaune débordé remplit, d'un bord à l'autre, sa vallée, qui devient, dans toute sa largeur, un immense fleuve à courants rapides.

M^{me} Poucel, belle-mère de Marguerite, est morte le 10 janvier. C'était une bonne et digne femme avec laquelle nous n'avons eu que d'excellents rapports.

Gabriel et Blanche sont venus nous voir du 28 janvier au 16 mars. Gabriel est revenu le 27. L'influenza l'a saisi presque aussitôt. Il a pu repartir le 15 avril, à peu près guéri. Le changement d'air a achevé la cure.

Quant à moi, pris le 22 mars, j'en ai eu pour tout avril, et ne suis allé que le 17 mai à la Valette assister aux 1^{ères} communions d'Emmanuel et de Léon. Je suis rentré à Marseille le 23 complètement guéris.

Le 6 juin, départ pour la Candolle avec mes Henri et mes Gabriel qui quittent l'Afrique. Les ménages de Pierre et de Thérèse viennent nous y rejoindre. Marguerite n'est arrivée que le 28 juillet. Quelques jours après, les vacances de nos écoliers complétaient l'effectif de mes six ménages marseillais qui se sont ainsi trouvés réunis pour la 1^{ère} fois.

24 juin 1893 – Naissance de mon petit-fils Marie Jean-Baptiste Abeille (La Penne)

Notre petit Jean-Baptiste est né à la Candolle le samedi 24 juin (fête de S^t Jean-Baptiste) à 10 h. du matin. La couche de Pierrine a été bonne ; l'enfant est fort ; il pèse 4 kg. Le baptême a eu lieu le lendemain dimanche. Parrain M^r Mazuyer, que j'ai représenté, marraine ma fille Thérèse. On lui donne une nourrice.

22 août 1893 – Naissance de mon petit-fils Marie George Abeille (La Penne)

Notre petit George est aussi venu à la Candolle (mardi 22 août) à 6 heures du matin. La couche de Blanche s'est opérée dans des conditions normales. L'enfant est de moyenne taille. Parrain M^r Pierre d'Almeida, représentée par Henri Poucel ; marraine Alix Poucel. Le baptême a eu lieu le 23.

Mes deux accouchées se sont promptement remises.

Pendant ce temps, mes pauvre Charles passaient par les épreuves les plus troublantes. Le choléra, éclatant avec violence à La Valette, forçait Gabrielle à emmener précipitamment ses onze enfants à la campagne, sous le fort de Coudon, dans une maison louée à la hâte, où rien n'était préparé pour les recevoir. Peu après, l'incendie dévorait les bois voisins donnant des craintes pour la maison, et même pour le fort. Enfin des angines d'une certaine gravité et saisissaient quelques-uns des plus jeunes. La Providence a protégé mon cher ménage qui a pu regagner La Valette sain et sauf, après un mois d'absence.

La fin d'août, nous avons eu à la Candolle une épidémie d'angines couenneuses. Elles ont commencé par le petit Joseph de Crozet qui en a peu souffert ; petit Pierre a été pris ensuite, puis Berthe, puis Paul. Chez ces deux derniers la maladie a été très grave, les membranes se reformant dès qu'on les enlevait, nos enfants ont dû leur salut au soin minutieux et incessants de leurs parents, et, après Dieu qui est le maître de la vie et de la mort, à l'application autour du cou d'emplâtre d'oignons blancs bouillis, écrasés et saupoudrés d'alcali ! Nous avons parfaitement constaté l'effet étonnant de ce remède qu'il faudrait propager.

En 7^{bre} mon petit-fils et filleul Henri Poucel est entré à l'école d'agriculture de Li-moux (Aude). Cet établissement, dirigé par des religieux, donne à ses élèves une instruction générale, et, en outre des notions d'agriculture théoriques et pratiques aussi complètes que possible. Les règlements de la maison y sont faits de façon à donner aux enfants les habitudes frugales et simples de la campagne. Nous espérons que la santé de notre fils y gagnera, et lui permettra de traverser heureusement la crise de développement qu'il subit depuis plusieurs années.

Escadre de russe

Les journaux sont pleins de détails sur la réception enthousiaste faite à Paris et à Toulon à l'amiral et aux marins de l'escadre russe. C'est un événement considérable pour la France, qui peut compter aujourd'hui sur un allié puissant. Des fêtes magnifiques devaient avoir lieu à Marseille en l'honneur des officiers et matelots du cuirassé que l'on a envoyé de Toulon dans notre port. Malheureusement, le temps exceptionnellement beau jusques là, s'est mis à l'orage : des trombes d'eau ont noyé la ville et rendu inutiles, en partie du moins, nos préparatifs de réjouissances.

Le 30 octobre, rentrée en ville.

8 novembre, commencement de mon influenza, qui ne paraît pas près de finir.

22 novembre 93 - Naissance de ma petite fille Geneviève Henriette Élisabeth Abeille (N. Dame du Mont)

Le 22 novembre à 1 ½ h. du matin, notre bonne Émilie est heureusement accouchée de ma petite Geneviève. J'ai été son parrain avec M^{me} Vincent, sa grand-mère. Au baptême le nom de Germaine a été ajouté aux siens. J'ai dû me faire représenter par Amédée à la cérémonie, qui a eu lieu le 26.

Une année de plus vient de s'ajouter à celles que nous avons déjà vécues. A-t-elle été vraiment utile à notre salut ? Mon Dieu ! Vous seul le savez. Je vous rends d'humbles actions de grâces pour les dangers spirituels et temporels que vous nous avez fait éviter, les consolations dont vous nous avez comblés, et aussi pour nos épreuves qui en sont le nécessaire et bienfaisant contrepoids. Faites que mon cœur se remplisse pour vous de confiance, de reconnaissance et d'amour. L'horizon se charge de sombres nuages, la foudre est près d'éclater sur notre malheureuse société, prise à la fois d'effarements et de vertiges. Ô mon Dieu ! Qu'il fait bon s'abriter sous vos ailes et vous entendre dire, par la voix du psalmiste inspiré : « Cadent a latere tuo mille et decem milia a dextris tuis ad te autem non adpropinquabit. »

Amen ! Amen !

1894

Épreuves de santé

7 janvier 1894 – Mort de ma cousine Marie Aguillon

Le 7 janvier est morte ma cousine Marie Aguillon après une longue cruelle maladie dont elle a supporté les extrêmes douleurs avec une héroïque résignation.

Pendant les 4 ans de séjour que Marguerite et Thérèse ont fait successivement au couvent du Sacré-Cœur de Paris, Marie n'a cessé d'avoir pour mes filles les soins d'une sœur aînée. Prions pour elle !...

10 mars – Crise grave

Vers le 10 mars après une série d'indispositions dues à l'influenza j'ai été saisi à l'improviste par une violente crampe d'estomac et une fièvre ardente qui a pris promptement un caractère dangereux. C'était, m'a-t-on dit, une attaque rhumatismale de tout l'organisme. Voyant ma fin prochaine, j'ai demandé et reçu les derniers sacrements. Mes enfants entouraient mon lit, après la S^{te} Communion, je les ai bénis et leur est adressé quelque recommandations. Dans ma pensée, c'étaient des adieux.

Cependant, Dieu ne me voulait pas encore. À dater de cette grande journée, le mal cesse de progresser puis diminue lentement. Mais enfants ont noté que le 30 avril j'avais pu prendre un œuf !

Malgré une rechute inquiétante, l'amélioration reprend et continue.

Le 30 juin je vais m'installer à la Candolle ou les Pierre m'ont précédé.

Mes Henri y sont venus le 3 et mes Emmanuel le 4 juillet.

27 juin 1894 - Mort de mon petit-fils Joseph Marie Michel Abeille (La Valette - Var)

Le mercredi 27 juin est mort en 24 h. le petit Michel, le plus beau et le plus avancé des enfants si nombreux et si beaux qu'aient eu Charles et Gabrielle. Pauvres parents chéris ! Michel avait 18 mois.

23 juillet 1894 - Naissance de mon petit-fils Marie Vincent André Abeille (chât. De la Candolle)

Le lundi 23 à 3 h. du matin, naissance d'André. Bonne couche, état satisfaisant de Pierrine. L'enfant a été baptisé à l'église de la Penne le 29 : parrain, M^r Vincent Voisin, négociant à Marseille, marraine M^{me} Andrée Gros, sœur de Pierrine.

21 octobre 1894 - Naissance de mon petit-fils de Fernand George Maurice Abeille (N. D. du Mont)

Dimanche 21 octobre est né à Marseille le 4^{ème} enfant de Pierre. Mère et enfant vont bien. Émilie nourrit.

Baptême à N. Dame du Mont. Le parrain a été mon cousin Fernand de Vallavielle représentée par mon fils Henri, la marraine, Mme Dor, sœur d'Émilie.

30 octobre 1894

Rentrée en ville. Ma santé s'est insensiblement améliorée ; je puis me considérer en convalescence ; mais que tout cela est encore fragile !

Mon Dieu, ce sera quand vous le voudrez, comme vous le voudrez. Je me tiens prêt à entendre votre appel et comme l'an passé je répète avec amour : « Ô mon Jésus ! que votre sainte, votre chère, votre adorable volonté soit faite ! Vous avez été le Dieu de mon enfance, de ma jeunesse, le Dieu de mon âge mûr et de mes derniers jours ; j'espère de votre tendre miséricorde que vous serez le Dieu de mon éternité bien-heureuse. » Ainsi soit-il !

Mardi 11 décembre départ pour la Valette.

1895

Nous avons eu cette année l'hiver le plus rigoureux et le plus long qui est sévi dans notre ville de mémoire d'homme. J'étais à la Valette, une ophtalmie a saisi mon œil gauche, et j'ai dû, pendant plus de deux mois subir un traitement rigoureux composé surtout de médications continues des plus douloureuses. Mon œil gauche s'est recouvert d'une paupière contractée, il est irrévocablement perdu. Cela suffisait pour altérer ma santé qui en a été fortement ébranlée. Charles et Gabrielle m'ont soigné avec la plus tendre sollicitude. Je suis rentré en avril à Marseille.

5 mai 1895 - Naissance de Michel Marie Louis Eugène Abeille (La Valette)

Le 5 mai à 3 heures de l'après-midi est né mon petit-fils Eugène. La couche a été longue et pénible mais Gabrielle s'est promptement remise. L'enfant a été baptisé le 11 : parents parrain D^r E. Poucel ; marraine M^{elle} Marie Louise Gonthier.

10 mai, 20^e anniversaire de la mort de ma chère Alix.

Pendant la longue et grave maladie que j'ai faite il y a deux ans, j'avais promis un pèlerinage à N. D. De lourdes. Il s'est accompli cette année, du 19 au 26 mai, sans incident notable ; j'étais accompagné de mon bon Emmanuel.

Ma petite fille Madeleine Poucel a fait sa première communion au Sacré-Cœur.

Départ pour la Candolle le 30 juin. Notre séjour à la Candolle a été très heureux et très gai cette année ; nous sommes revenus en ville le 29 octobre.

Mort du beau-père d'Emmanuel

Le 31 octobre (jeudi) est mort M^r Henri Simon. Le digne et excellent homme nous a laissés les plus vifs regrets, et, dans les œuvres de notre ville, un vide qui ne sera pas comblé.

30 novembre - Naissance de Germaine Marie Amélie Abeille (N. D. Du Mont)

Ma petite fille Germaine est née le 30 novembre à 9 h. Du soir ; très bonne couche. Le baptême a eu lieu le dimanche suivant ; parrain M^r J. Marieu, ami de Pierre ; marraine M^{me} Amélie Gérard, tante d'Émilie.

Gratias agimus tibi Domine, pro universis beneficiis tuis qui vivis et regnas in saecula saeculorum.

Amen.

1896

Il a fait en 1896 une température exceptionnelle. Jusqu'au 20 avril, le temps n'a pas cessé d'être superbe, quoi qu'il y ait eu de froid dans la nuit. Mais ce qu'il y a eu de particulier à cette année, c'est une sécheresse désolante, qui a commencé l'hiver pour durer le printemps et l'été suivant. Les montagnes du Dauphiné, privées de neige, n'alimentaient plus les cours d'eau. La Durance a baissé si sensiblement, que ses riverains en arrivaient à des actes de violence pour s'emparer des eaux du canal de Marseille. Notre ville faillit être privée d'eau, c'est qui eut été un véritable désastre pour une cité de 400 mille âmes, exposée à tous les étés au choléra.

21 avril 1896 - Mort d'Amédée Laurent de Crozet

Le 21 avril à midi, nous avons perdu mon cher beau-fils Amédée de Crozet, à la suite d'une longue maladie remontant à l'été dernier. Il s'est éteint doucement, sans agonie, après avoir reçu les sacrements en pleine liberté d'esprit. Amédée était âgé de 49 ans, étant né le 7 novembre 1847. Il a été profondément regretté de toute la famille. Affectueux et obligeant, il joignait à un caractère doux et réservé, l'intelligence et la gaieté. C'est lui qui mettait nos jeunes gens en train, en leur faisant jouer de petites pièces, comédies, opérettes, parades etc. qu'il savait arranger pour eux avec une grande habileté. Sa femme et lui formaient un couple parfait de tendresse, et l'on n'entendait jamais de dispute dans le ménage. Après cette rude épreuve, la santé de Thérèse, d'abord abîmée par ses excès de fatigue, son extrême douleur et de nombreux soucis, c'est enfin un peu raffermie, grâce à son séjour à la Candolle.

21 avril 1895

Bail avec M^r Gautier (Joseph) pour 3 étages de la maison G^{de} rue Marengo 68 (basses-offices, rez-de-chaussée et 1^{er}). Prix 1900 francs. Durée du bail, 3 ans, à dater du 29 septembre suivant.

30 avril

Henri s'était retiré de son affaire de transit avec son beau-frère André Gros, et il était sans position. Enfin il en a trouvé une dans la maison de transit Teissier fils, qu'il représente à Marseille. La situation est égale à celle qu'il avait et il n'y court plus aucun risque.

Mai

Mon petit-fils Paul a fait aujourd'hui sa 1^{ère} communion à S^t Ignace.

10 juillet

Etablissement à la Candolle avec des Henri, les ménages Pierre et Gabriel y était déjà. Emmanuel et Marie-Thérèse sont restés encore 15 jours en ville, pour faire leur déménagement de la r. Lully à la r. Marengo. Ils sont venus me rejoindre ensuite à la campagne.

15 juillet

Réunion de famille pour ma fête. La réunion a été complète, Gabrielle et Charles étant venus de Toulon pour cette circonstance. Pendant le repas auquel a pris part M^f le curé de la Penne, sur ma proposition, mes enfants votent par acclamation le don fait aux sœurs franciscaines d'un lot de terrain détaché de la Candolle est destiné à l'érection d'un monastère et d'une école.

À la fin de ce mois Joseph Poucel a passé son second baccalauréat et Jean de Crozet son premier.

Août

Victor épuisé de travail et réduit à la plus extrême faiblesse a été renvoyé à sa famille par ses supérieurs. On l'a conduit d'abord à S^t Christophe sur les bords de la Durance. Il y est resté jusqu'en octobre, époque à laquelle il est venu à Marseille pour son conseil de révision qui l'a exempté. Ensuite, voyant qu'il ne pouvait pas se rétablir, il est allé faire avec sa mère un pèlerinage à Paray-le-Monial.

Depuis son retour, son état a commencé à s'améliorer. En décembre il est allé à Améli- les-Bains, dont le climat paraît lui être favorable.

Octobre

Mon déménagement de la r. de Village à la rue Marengo 68, chez M^f Gautier, a été fait en mon absence par Emmanuel, et le 20, tout étant fini et suffisamment prêt pour me recevoir, je suis revenu de la Candolle et me suis installé avec le ménage Emmanuel, auquel Henri cède sa place à côté de moi. Jusqu'ici, je n'avais pu avoir ce cher ménage, qui tenait compagnie au regretté M^f Simon.

31 octobre

M^e de Gasquet, notaire et ami de la famille, nous a fait signer aujourd'hui chez moi, l'acte par lequel nous vendons fictivement à M^f J^{ph} Estienne, curé de la Penne, une étendue de 4135 mètres de terrain, détachée de notre terre de la Candolle entre la g^d route de Toulon, notre montée des voitures et le chemin des chèvres.

M^f le curé fait apport du susdit terrain destiné aux sœurs, à une société civile qui doit réunir divers terrains et constructions consacrés au service de l'église. Charles est venu à cette occasion pour nous donner sa signature.

Octobre

Le Tsar Nicolas II, accompagné de sa femme de sa fille en nourrice, est venu à Paris, pour bien marquer l'alliance existante entre la France et la Russie.

Jean Victor Henri Abeille

Ce souverain et sa famille, ont été l'objet d'une réception enthousiaste et de fêtes splendides.

Blanche a été saisie, le soir de Noël, et continue à souffrir d'une fièvre ardente dont les médecins ne peuvent déterminer la nature.

Mon dieu, protégez mes chers enfants, conservez-moi ce que vous m'avez laissés, afin que jusqu'à la fin de ma vie, j'ai la joie de les voir continuer à élever leurs petites familles dans votre sainte crainte et dans votre saint amour.

Amen.

La famille par tableaux

Noms et dates

Numéros des tableaux

Abeille

Jean Joseph André Abeille	N° 1
Paul Emmanuel	N° 2
Jean Victor Henri	N° 3 à 10
Emmanuel Auguste Elzéar	N° 11
François Auguste	N° 12 à 14

Bérard

Jean-François Bérard	N° 16 à 27
----------------------	------------

de Chieusses de Combaud

Arbre généalogique	N° 28
Descendants de L. André de Combaud (branches cadettes)	N° 29
Parenté avec divers par les Magnan	N° 30
Parenté avec divers par les Thenet	N° 31
Supplément au N° 28 (extrait de d'Hozier)	N° 32

Branche Abeille

N° 1 - **Jean Joseph André Abeille** né à La Ciotat le 23 août 1756, décédé à Marseille le 17 février 1842, marié à Paris le 18 septembre 1790 à **Victoire Élisabeth Bérard**, née à St Domingue le 27 septembre 1765, décédée à Marseille le 11 janvier 1848.

7 enfants :

1^{er} 2^e 3^e **François, Lazare, Jeanne**¹, morts en bas âge.

4^e Catherine Victoire **Clémentine** née à Marseille le 23 août 1792, mariée le 21 novembre 1827 à Marseille à **J L Bérard du Pithon** décédé en cette ville le 31 décembre 1850, elle décédée le 20 décembre 1880.

5^e Louise **Félicité** née à Toulon le 19 octobre 1793, mariée à Marseille le 7 juillet 1816 à **Elzéar Joseph Perrin**, né le 3 mai 1770 à Apt (Vaucluse) et décédé à Marseille le 7 mars 1852. Elle décédée à Marseille le 29 décembre 1888.

6^e Paul **Emmanuel**. (Voir n° 2).

7^e François **Auguste** (voir n° 12).

N° 2 - Paul **Emmanuel Abeille** né à Florence le 21 janvier 1797, décédé à Marseille le 25 décembre 1868, marié à Paris le 12 janvier 1826 à **Sidonie Gabrielle Bérard du Pithon** née à Paris le 10 juin 1805, décédée à Marseille le 26 juillet 1853.

Trois enfants :

1^e Jean Victor **Henri** (Voir n° 3).

2^e Joseph Auguste **Louis** né à Marseille le 21 novembre 1829.

3^e Emmanuel Auguste **Elzéar** (Voir n° 11).

N° 3 - Jean Victor **Henri Abeille** né à Marseille le 3 novembre 1826, marié le 5 octobre 1847 à Gabrielle **Alix de Chieusses de Combaud** née à Lorgues le 8 janvier 1828, décédée à Marseille le 10 mai 1875.

Onze enfants :

1^{er} Victoire **Marguerite** (Voir n° 4).

2^e Victor Marie **Charles** né à Marseille le 6 avril 1850 et décédé le 8 octobre 1852.

3^e Emmanuel Marie **Gabriel** né à Marseille le 31 décembre 1851 (Voir n° 9).

4^e Louise Marie **Thérèse** (Voir n° 5).

5^e Louis Marie **Charles** (voir n° 6).

¹ François était l'aîné des 7. Lazare et Jeanne naquirent entre Louise et Emmanuel.

La famille par tableaux

6^e Victor Marie **Auguste** né au château de la Candolle, commune de la Penne (C^{ne} d'Aubagne) le 30 octobre 1855, décédé à Marseille, novice de la Compagnie de Jésus, le 4 septembre 1875.

7^e **Emmanuel** Marie Joseph né à Marseille le 24 décembre 1857 (Voir n° 7).

8^e Louis Marie **Joseph** né au Portail-Vert (paroisse de Notre Dame du Rouet, banlieue de Marseille) le 31 août 1858, décédé en cette ville le 7 mai 1859

9^e Paul Marie **Pierre** né à Marseille le 8 mai 1861 (Voir n° 10).

10^e Jean Marie **Victor** né à Marseille le 2 mars 1865, décédé en cette ville de 30 mai 1867.

11^e Marie François **Henri**, né au Portail-Vert le 8 septembre 1867 (Voir n° 8).

N° 4 - Victoire **Marguerite Abeille** née à Marseille le 4 septembre 1848, mariée en cette ville le 23 janvier 1872 à Fortuné Marie **Benjamin Poucel** né à Buenos-Ayres le 31 octobre 1841.

Enfants :

1^{er} Louis Marie Fortuné **Victor** né à Marseille le 25 novembre 1872.

2^e Marie Joseph **Henri** - id - le 8 juillet 1874.

3^e Marie Thérèse Eugénie **Alix** - id - le 9 décembre 1875.

4^e Gabriel Marie **Joseph** - id - le 16 juin 1878, [marié à Émilie Bouillon].

5^e **Marie-Louise** Josèphe - id - le 8 décembre 1881.

6^e Marie **Madeleine** - id - le 23 mai 1885.

N° 5 - Louise Marie **Thérèse Abeille**, née à Marseille le 4 février 1853, mariée en cette ville le 25 janvier 1876 à Marie Joseph Laurent **Amédé de Crozet** né à Marseille le 7 novembre 1847, décédé le 21 avril 1896, [décédée à Marseille le 5 juin 1905].

Enfants :

1^{er} Laurent Marie Joseph **Jean** né à Marseille le 28 avril 1877.

2^e Jeanne Laurence **Marie-Thérèse** - id - le 29 novembre 1878.

3^e Gabriel Marie Joseph Amédée dit **Laurent** - id - le 10 janvier 1881.

4^e Marguerite Marie Joséphine Augusta **Paula**, 1^{er} février 1883.

5^e Elzéar Gustave Marie **Joseph** né à la Candolle le 7 septembre 1891.

N° 6 - Louis Marie **Charles Abeille** né à Marseille le 6 avril 1854, marié à Toulon le 12 novembre 1878 avec Marie Immaculée Cécile **Gabrielle Fauchier**, née à Paris le 14 décembre 1854.

Enfants :

La famille par tableaux

1^e Sophie Henriette Claire Marie **Madeleine** née à Marseille le 27 août 1879. [Madeleine avait épousé le 14 février 1901 **Léon Boris**, naissance de **Michel Boris** le 17 novembre 1901, décès de Léon Boris le 3 février 1902. Mariage de Madeleine le 1^{er} juin 1909 avec **Émile P Greffier** né le 31 juillet 1869.]

2^e Sophie Marie **Marguerite** née au Chalet de Ste Claire près Solliès Toucas (Var) le 22 août 1880.

3^e Victor Marie **Emmanuel** né au Chalet Ste Claire près Solliès-Toucas (Var) le 24 août 1881.

4^e Louis Marie **Léon** né au Chalet Ste Claire près Solliès-Pont (Var) le 19 août 1882.

5^e Elzéar Marie **Victor**, 4 septembre 1883 (Chalet).

6^e Marie Thérèse **Gabrielle**, 9 avril 1885 (Toulon), [décédée à La Valette du Var le 19 septembre 1804].

7^e Pierre Marie **Charles**, 14 mars 1886 (La Valette - Var).

8^e Marie Joséphine **Mireille**, 28 juin 1887 (La Valette - Var).

9^e Amédée Marie **Marthe**, 1^{er} septembre 1888 (La Valette - Var), [mariée le 29 janvier 1910 à Luc Veyret].

10^e Charlotte Marie **Maxime**, 4 mai 1890 (La Valette - Var).

11^e Joseph Marie **Michel**, 21 décembre 1892 La Valette (Var), décédé le 27 juin 1894.

12^o Michel Marie Louis **Eugène**, 5 mai 1895.

N° 7 - **Emmanuel** Marie Joseph [**Abeille**], né à Marseille le 24 décembre 1857, marié à la Penne (Canton d'Aubagne) le 17 juillet 1884 à Françoise Cécile **Marie-Thérèse¹ Simon** (Marie-Thérèse) née à Avignon le 16 novembre 1861.

Enfants :

1^{er} Paul Marie Henri Abeille, 23 juin 1885 (Toulon).

2^e Berthe Marie Henriette Abeille, 20 septembre 1886 (Marseille).

3^e Pierre Marie Emmanuel Abeille, 1^{er} février 1888 (Marseille), *mort pour la France*.

4^e Berthe Marie Zénobie Abeille, le 23 mai 1889 (Marseille).

5^e Roger Marie Joseph né à Marseille le 15 novembre 1891.

[6^e **Henri**.]

N° 8 - Marie François **Henri** [**Abeille**] né à Marseille (Portail-Vert - Rouet) le 8 septembre 1867, marié à Marseille le 28 octobre 1889 à **Périne (Pierrine)** Marie Henriette **Herzog**, née à Marseille le 26 janvier 1868.

Enfants :

¹ L'acte de baptême porte par erreur : Thérèse-Marie au lieu de Marie-Thérèse.

La famille par tableaux

1^{er} Marie Henriette née à Marseille le 24 janvier 1891, *décédée à Dole le 24 juin 1909.*

2^e Suzanne Marguerite Marie née à Marseille le 6 janvier 1892.

3^e Marie Jean Baptiste, né au château de la Candolle (commune de la Penne) le 24 juin 1893.

4^e Marie Vincent André né à la Candolle le 23 juillet 1894.

[5^e Michel.]

N° 9 - Emmanuel Marie **Gabriel [Abeille]** né à Marseille le 31 décembre 1851, marié à Genève le 9 septembre 1890 à **Blanche** Jeanne Marie Valérie **Camena d'Almeida** née à Nancy le 29 août 1860, [décédée à Marseille le 19 janvier 1897].

Enfants :

1^{er} Marie Henriette Marguerite née à la Candolle le 24 juin 1891.

2^e Marie Juliette née à Nacef Khodja le 5 août 1892.

3^e Marie Georges né au château de la Candolle le 22 août 1893, [mort pour la France].

N°10 - Paul Marie **Pierre [Abeille]**, né à Marseille le 8 mai 1861, marié à Toulon le 1^{er} avril 1891 à Marie Joséphine **Émilie Vincent** née à Toulon le 22 juillet 1869, [décédée le 1^{er} avril 1903].

Enfants :

1^{er} Marie Élisabeth Germaine, née à Toulon le 28 décembre 1891, décédée le 27 septembre 1892.

2^e Cécile Marie Angèle née à Marseille le 9 décembre 1892.

3^e Geneviève Henriette Élisabeth née à Marseille le 22 novembre 1893.

4^e Fernand Georges Maurice né à Marseille le 21 octobre 1894.

5^e Germaine Marie Amélie née à Marseille le 30 novembre 1895.

[6^e **Joseph** Emmanuel Pierre Marie né à Marseille le 26 janvier 1897, décédé à Marseille le 24 février 1897.]

[7^e **Marcelle** née à Marseille le 22 avril 1898.]

[8^e **Marie** née à Toulon le 14 février 1900.]

[9^e **Louis** Marie Jules né à Toulon le 9 novembre 1901.]

N°11 - Emmanuel Auguste **Elzéar Abeille** né à Marseille le 3 janvier 1843, marié en cette ville le 11 juin 1878 à **Marie** Eugénie Madeleine **Philibert**, née à Jaffa (Syrie) le 22 juillet 1854.

Enfants :

1^{er} Jean Marie Joseph **Elzéar** né à Marseille le 19 mars 1879.

La famille par tableaux

2^e **Marie-Louise** Eugénie née à Marseille le 6 janvier 1881.

3^e Louis Gabriel Marie **Jean** né à Hyères (Var) le 15 février 1882, *décédé le 27 décembre 1908.*

4^e **Marie Françoise Delphine Sidonie** née à Hyères le 5 juin 1883, décédée le 20 juin.

5^e Anne Marie **François** né à Apt (Vaucluse) le 1^{er} juillet 1884.

6^e Marie **Auguste** né à Hyères (Var) le 29 juillet 1885.

7^e Marie **Sidonie** née à Hyères le 7 novembre 1886.

8^e **Henri** né à Hyères le 17 mars 1888 et décédé le 18.

9^e Marie **Marcel** né à Apt (Vaucluse) le 11 août 1889.

10^e [Anne] Marie [Henriette] **Alix** née à Hyères le 22 octobre 1890.

Branche Abeille (du Rivoire)

N° 12 - François **Auguste Abeille**, comte romain, né à Pise le 22 juillet 1799, marié à Marseille le 9 mars 1837 à Marie **Gabrielle Randon St Amand**, née à Voiron (Isère) le [] 1807, décédée à Marseille le 10 mai 1865, décédé le 22 janvier 1886.

Deux enfants :

1^{er} Thérèse Victoire **Marie**. Voir n°13.

2^e Adélaïde Victoire Joséphine (**Adine**). Voir n°14.

N°13 - Thérèse Victoire **Marie Abeille** née à Marseille le 18 juillet 1842, mariée en cette ville le 18 novembre 1862 à **Victor Aguillon** né à Toulon le [] décédée à l'Eygoutier (Toulon) le 8 janvier 1893.

Enfants :

1^{er} **Camille** né à Toulon le 22 septembre 1863.

2^e **Auguste** né à Marseille le 27 juin 1865 (Rouet).

3^e **Gabrielle** née à Toulon (Eygoutier Maisons neuves) le 3 novembre 1872.

N°14 - Adélaïde Victoire Joséphine (**Adine**) née à Marseille le 25 septembre 1844, mariée en cette ville le 27 septembre 1866 au vicomte **Edmond de la Mure** (Pierre Henri Jean-Baptiste) né à Montélimar le 27 septembre 1829. Décédé le 20 septembre 1885 à Châteauneuf du Rhône (Drôme).

Enfants :

La famille par tableaux

1^e **Pierre** né à Marseille le 31 juillet 1867, décédé à Port Vieux près Châteauneuf du Rhône le 23 janvier 1889.

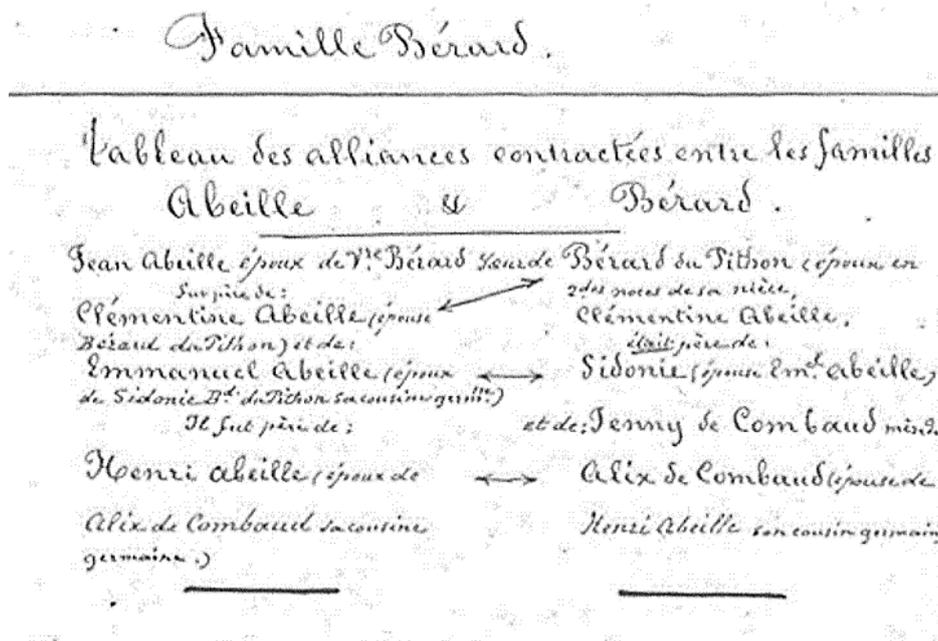
2^e **Henri** né à Marseille (Rouet) et décédé à un mois en 1871.

3^e **Roger** né à Marseille le 5 septembre 1873.

4^e **Guy** né à Paris le 16 juin 1879.

Famille Bérard

N°15 – Tableau des Alliances contractées entre les familles Abeille et Bérard.



N°16 - **Jean François Bérard** époux de **Marguerite Victoire Magnan de la Mahotièrre** mariés à St Domingue.

[17 enfants dont] Neuf enfants [vivants] :

1^{er} **Jean Jacques Bérard**, postérité éteinte.

2^e **Bérard de la Mahotièrre**, postérité éteinte.

3^e **Victoire Élisabeth** épouse **Abeille** (Voir n° 1 et 15).

4^e **Marie Louise Félicité** épouse de **Laffitte** (Voir n° 17).

5^e **Gabriel François Bérard des Glajeux** Voir n° 18).

6^e **Jean-Louis Bérard du Pitton** (Voir n° 21).

7^e **Bonne Eulalie**, épouse de **Berty** (Voir n° 24).

8^e **Paul Bérard de Lester**, marié à **Marie-Françoise Jendy**. Postérité éteinte.

9^e **Aurore Marie Élisabeth Etiennette**, morte célibataire.

N°17 - **Marie Louise Félicité Bérard**, épouse **Jacques de Laffitte la Jouannenque**, mère de :

Pierre Louis Hippolyte de Laffitte la Jouannenque, né au château de la Jouannenque près Astaffort (Lot-et-Garonne) marié à M^{elle} **Sévin**, lesquels ont eu 2 enfants : **Gustave** et **Prosper**, tous deux nés au château susdit.

N° 18 - **Gabriel François Bérard des Glajoux**, né en 1772, époux de **Antoinette Marie Françoise Ducros de Belbéder** (décédés).

2 enfants :

1^e **Camille**, né en 1794, mort en 1809.

2^e Étienne Paul **Hippolyte**, né à Paris le 8 juin 1797, et marié à **Célestine Lefebvre d'Ormesson**, née à Ormesson le 29 janvier 1810, décédés. Ceux-ci ont laissé 3 enfants : 1^e **Amédée** (n° 19). 2^e **Anatole**, marié à M^{elle} **du Haut Plessis (Henri Marie François de Paule)** né à Ormesson le 17 juillet 1833. 3^e **Marie** (n° 20).

N° 19 - **Amédée des Glajoux**, mariée au **comte de Lacellé**, décédé en juillet 1884 en a [eu] un enfant : **Alice** mariée au comte de **Beaurepaire de Louvagny (Amélie Marie Françoise de Paule** née à Paris le 11 février 1832, mariée le 22 janvier 1852 à **Georges comte de La Celle**. Un enfant. **Marie Aline** née à Lalande le 13 octobre 1853).

N° 20 - **Marie Thais Jenny Françoise de Paul des Glajoux**, née à Ormesson le 5 juillet 1835, mariée le 6 mai 1856 au contre-amiral **Marquis de Fayolle**.

2 enfants :

1^e **Mathilde** (Marie Mathilde Françoise **de Paul** née à Paris le 18 janvier 1859), mariée le 12 juin 1882 avec le vicomte de Gabriac (**Georges**). Enfant : **Odette** le 1^{er} janvier 1885 à Langeais (Indre-et-Loire).

2^e **Yvonne**, [a épousé **Roger de la Mure**,] décédée.

N° 21 - **Jean-Louis Bérard du Pithon**, né à St Domingue en 1773, décédé à Marseille le 31 décembre 1850, marié en premières noces à Thiais, près Choisy-le-Roi, à Marie Joséphine (**Jenny**) **Thenet**, décédée à Paris en 181[] et en secondes noces à **Victoire Clémentine Abeille**, sa nièce germaine, le 21 novembre 1827 (Marseille).

Du premier mariage sont issus :

1^{er} Marguerite Louise Laurence (**Mélina**) née à Thiais en septembre 1797, mariée en septembre 1820 à **Henri Pierre Foullon** décédé à Paris le 27 mai 1861 à l'âge de 77 ans. De ce mariage, un seul enfant, **Henri**, mort en bas âge. Mélina Foullon est décédée à Marseille le 24 juin 1870.

La famille par tableaux

2^e Victoire Joséphine (**Jenny**). Voir n° 28 VII, branche de Combaud.

3^e Gabrielle **Sidonie** (Voir n° 2).

N° 22 - **Bonne Eulalie Bérard**, née à St Domingue en 1775, (décédée à Paris), mariée à **Ange Maximilien Nigon de Berty**, (également décédé).

Cinq enfants :

1^{er} **Louis Maximilien** né le 10 juin 1797, décédé à 2 ans.

2^e **Anne Françoise Eulalie** (Voir n° 23).

3^e **Louis Simon**, né à Thiais (Seine) le 12 juin 1800, marié à M^{elle} **Cabeuil** décédée sans enfant. Louis décédé en 1883.

4^e Marie Louise (**Lise**) (Voir n° 24).

5^e **Augustine Gabrielle Françoise** (Voir n° 27).

N° 23 - **Anne Françoise Eulalie Nigon de Berty**, née à Thiais (Seine) le 2 mars 1799, mariée à **Anselme Drouet de Santerre** (décédés).

Plusieurs enfants morts en bas âge, **Henri** décédé célibataire et **Marie** mariée en 1^{ères} noces à **Gabriel de Guerny** et en 2^{èmes} noces à **Dumont du Moutier**, dont elle a eu deux enfants **Geneviève** (18 mai 1863) et **Xavier** (17 août 1861). (Marie est décédée.)

N° 24 - Marie Louise (**Lise**) **Nigon de Berty**, née à Thiais (Seine) le 25 mars 1802, mariée à **Étienne Mercier de Lacombe** (décédés).

3 enfants :

1^{er} **Alfred** né à Paris le 28 avril 1828, mort sans enfant.

2^e **Hilaire** (25).

3^e **Charles** (26).

N° 25 - **Hilaire Mercier de Lacombe** marié à **Noémie de Montmarin** (née à Paris le 31 janvier 1831).

1^e **Bernard** né le [] janvier 1875.

N° 26 - **Charles Mercier de Lacombe** né à Paris le 24 septembre 1832 marié à **Louise Denier** le 20 février 1862.

Enfants :

1^e **Jeanne** née le 20 décembre 1863.

2^e **Noémie** née le 28 septembre 1870.

3^e **Julien** né le 28 février 1873.

La famille par tableaux

Jeanne mariée le 12 août 1884 au C^{te} **Robert de Brinon**. Enfant : **Fernand**, 16 août 1885.

N° 27 - **Augustine Gabrielle Françoise Nigon de Berty**, née à Paris le 16 novembre 1805, mariée à **Claude Clergier** (Michel Élisabeth) décédé le 27 juillet 1883 à 95 ans. Elle décédée le 5 juin 1887.

2 enfants :

1^{er} **Angélique Caroline**, mariée à **Verdier de Latour**, trois garçons décédés en bas âge plus 1°. **Marie** mariée en 1883 à **Charles Le Griel**, 2^e. **Olga**, 3^e. **Julie**, 4^e. **Isabelle**, 5^e. Madeleine (**Caroline**) née à Paris le 10 août 1831.

2^e **Albéric** né à Paris le 10 mai 1835 [~~voir la suite au tome II n° 27~~].

Famille de Combaud.

N° 28 - Extrait de l'Armorial de Provence à l'article : Chieusses de Combaud¹.

Famille originaire de la petite ville de Lorgues où **Jean Chieusses**² jouissait de tous les privilèges des nobles, vers le milieu du XVII^e siècle. Il fut père de **François**, qui suit, et de **Joseph**, seigneur de S^t Martin³ lequel, après avoir servi dans les mousquetaires, pendant quelques années, passa dans le régiment de dragons d'Hautefort. Il se distingua par sa valeur au siège de Borin et lorsque le prince Eugène vint assiéger Toulon en 1707, il obtint dans cette dernière occasion le grade de lieutenant-colonel, et mourut sans postérité.

II. **François de Chieusses**, juge royal de la ville et viguerie de Lorgues, épouse en 1647 **Claire Barry**, fille de **Joseph** et de dame **Claire de Cabre** de la ville de Cuers, de laquelle il eut :

III. **André de Chieusses** qui fit alliance en 1680 avec demoiselle **Honorade de Raymondis de Combaud**, fille de noble **Balthazar**, écuyer, et de dame **Catherine de Demandols** de Trigame⁴.

¹ Cet article était écrit qu'on m'a procuré l'Armorial de France de d'Hozier, juge d'armes, dont la notice, beaucoup plus complète, remonte à 4 degrés plus haut que celle-ci Je donne ci-après, page 284, l'abrégé de ce début et vais mettre en note les particularités les plus remarquables omises par le Nobiliaire de Provence.

² Epoux de Eléonore d'André.

³ Chevalier de S^t Louis, gouverneur de la ville de Lorgues.

⁴ Il fut employé en qualité de gentilhomme par le comte de Grignan commandant en Provence (1692), qui donne des éloges à sa bravoure. Il rendit hommage pour sa terre de Combaud à la cour des Comptes.

Ses fils furent 1^o **François** qui suit. 2^e **Barthélémy**, tué à la tête d'un détachement du régiment de Hautefort qu'il commandait en qualité de capitaine¹.

IV. **François** fut marié en 1705 à **Françoise de Bartolles de Carles**². Il était gouverneur de Lorgues en 1720, et garantit par ses soins sa patrie de la contagion. Il fut confirmé dans sa noblesse par ordonnance de M. le Bret, intendant de Provence datée du 19 mars 1708, et laissa trois fils de son mariage : 1^o **Marc Antoine**, capitaine dans le régiment de Bourbon Infanterie, tué à la bataille de Guastalla. 2^e **Jean François**, ecclésiastique et 3^e **Louis André** qui suit.

V. **Louis André de Chieusses Combaud**, seigneur de Roquebrune³ fut marié en 1748 à **Marie Anne d'Escalis** de la ville de Marseille.

Afin de n'être pas attaqué sur les titres que nous venons de rapporter, Louis André de Chieusses les présenta au Conseil du Roi pour être examinés, et, par arrêt de ce même conseil du 10 août 1755, il fut maintenu dans sa noblesse et dans la possession des dits titres. Le roi lui accorda le 25 septembre suivant des lettres patentes qui lui donnèrent le même privilège.

(Voir les armes de cette famille dans la 2^{ème} feuille de l'Armorial). Ici s'arrête l'article dudit ouvrage. Depuis le n^o V ci-dessus :

VI. **Louis François de Chieusses Combaud** fut marié à Lorgues le 4 août 1783 à **Marie-Thérèse Gabon**, de laquelle il eut :

VII. **André Marie Honoré de Chieusses Combaud** né le 23 juin 1784, marié à Paris le 1^{er} mai 1822 à **Victoire Joséphine Bérard du Pithon** née le 13 octobre 1801, décédée le 23 juillet 1880 (décédé le 6 mai 1857). De laquelle il eut : 1^o **Eugène** Louis François et **Gabrielle Alix** (voir n^o 3) épouse **Henri Abeille**, et, avant eux, **Camille** et **Clémence**, mortes en bas âge.

VIII. **Eugène** Louis François, né à Lorgues le 20 septembre 1826, décédé le 6 novembre 1869, marié à Toulon le 1^{er} octobre 1860 à **Angèle Marie Joséphine Fauchier**, née à Toulon le 3 mai 1839 de **Adrien Fauchier** de Toulon (décédé) et **Marie Magnan** de Marseille^(id).

Trois enfants :

¹ D'abord capitaine régiment d'Hautefort, puis lieutenant-colonel à Sommery-dragons, tué à Cray en Dauphiné.

² Ce dernier était major de la ville et citadelle de schlestat en Alsace.

François fut nommé gouverneur de Lorgues en considération de ses anciens services et conservera 40 ce gouvernement. En 1707, il garantit la ville de Lorgues du pillage. En 1720, il la préserva de la peste. Député de la noblesse à l'assemblée générale de Provence comme possédant fief.

³ dont il fit hommage à la chambre des comptes en 1751. Nommé par les Etats de Provence, comme gentilhomme possédant fief, pour assister à l'audition du compte du pays. 1^{er} consul puis maire de Lorgues nommé par Messieurs de la Noblesse. Pris pour otage la ville par les troupes allemandes et conduit à Nice, ses titres ayant été brûlés par les ennemis, il demanda des lettres de confirmation de noblesse.

La famille par tableaux

1^{er} **Marie** Thérèse Joséphine née à Toulon le 11 avril 1862.

2^e **Jean** Louis André Marie Joseph Adrien né le 6 décembre 1863.

3^e **Madeleine** Marie Marguerite née le 4 septembre 1865. [~~Voir la suite Tome II~~].

N° 29 - **Marie Anne d'Escalis**, fille de noble **Pierre d'Escalis**, épouse de **Louis André de Combaud** (n° 28 V) avait une sœur, **Victoire d'Escalis** qui épousa en juin 1737 **Jean-Baptiste de Sinéty** né en 1703. Cette famille compte encore plusieurs représentants.

Louis André et Marie Anne d'Escalis eurent huit¹ enfants : Louis **François** (n° 28 VI) ; Marie **Adélaïde** épouse de **Vallavieille** ; **Gabriel** et **Victor**, officiers de marine, le premier chevalier de Saint-Louis² ; François **Maxime**, aumônier de marine ; **Alexandre** ; **Fortuné**, officier d'infanterie, chevalier de St Louis ; **Désirée**, épouse de **de Berlier de Vauplane**.

M^{me} de **Vallavieille** a eu 4 filles décédées sans enfant, et deux fils, **Gabriel**, notaire à Toulon et père de M^{me} **Mistral**, et **Sylvestre**. Ce dernier est père d'**Achille de Vallavieille**, ancien préfet, et de M^{mes} **Enout**, **Segond** et **du Perron**.

Alexandre a eu trois fils dont le seul survivant est **Eugène**, époux de M^{elle} **de Paul** et père de : **Anatole** Louis, l'abbé **Joseph**, M^{mes} **Demargne** et **Rostan**.

Fortuné eut six filles : Les seuls membres survivants de cette famille sont : 1° M^{me} **Raynoard** et ses enfants ; **Ferdinand** ; M^{mes} **Fouque** et **Hortense**, 2° M^{me} **Provensal** et sa fille, 3° Un fils de M^{me} **Dabos**.

M^{me} **Berlier de Vauplane** a eu trois enfants, M^{me} **Perrache**, M^{me} **d'Angel** (une fille) et **Adolphe**, père de : 1° Marie **Polyeucte Emmanuel** et de 2° Marie **Henri Melchior**.

N° 30 - M. **Magnan**, père de M^{me} **Bérard**, (n° 16) avait un frère, **Gabriel**, qui a laissé plusieurs enfants. Lui-même en eut un certain nombre de son second mariage. Les seuls membres survivants de cette famille dont je connaisse les noms, sont :

M^{me} **Marie Magnan** V^{ve} **Trinkas**, à Nantes,

M^{me} la Marquise de **Pitraye** (fille de M^f de **la Vincendière**, petit-fils de **Gabriel de Magnan** et de sa seconde femme M^{elle} **Sterling**). En premières noces Gabriel avait épousé M^{lle} **Louise de Grué**. Leur fille Marguerite Victoire avait épousé **Jean François Bérard** mon bisaïeul maternel.

M^{me} la baronne de **Vincent** et sa fille mariée à M^f de **Beulny**.

M^{me} de **Gournay** (3 filles).

M^{me} **Lamothe de Carrier** dont les enfants et petits-enfants sont :

¹ Seize enfants ainsi que je l'ai vérifié sur le livre de raison de Louis André. M^{me} de Berlier était la seizième.

² Fusillé à Toulon en 1793 et non disparu comme on le disait (vérifié à Lorgues).

La famille par tableaux

M^{me} de **Revez**, (M^{me} de **Stephens**, M^{me} la comtesse de **Gestas**, M^{me} **Ribeaulx**, **Richard de Stephens**, **Louis Lamothe de Carrier**).

M^{me} la Marquise de **Séгур**.

Branche de Thenet.

N° 31 - M^{me} **Thenet**, mère de M^{me} **Jean-Louis Bérard du Pithon** (voir n° 21) a eu pour frère M^l **Estur** lequel a laissé une fille, M^{me} **Armaignac**.

M^{me} Armaignac a laissé 3 enfants :

1^{er} **Julia Grandmaison**.

2^e **Léo**.

3^e **Brice**.

Léo décédé à la Guadeloupe a laissé un fils, **Léo Armaignac**, époux de M^{elle} **Bonassieux** et père de : **Jean** et **Georges**.

À cette branche de la famille appartiennent encore : M^{me} V^{ve} **Delanoux** et ses deux filles, qui sont : 1° M^{me} **Coudray**, 2° M^{me} **Triand** (laquelle a une fille), M^{me} **Jourdan** née **Estur** et ses enfants, M^{me} **Salleze Jourdan**.

N° 32 - Supplément au n° 23 (extrait de l'armorial de d'Hozier)

Après avoir figuré et décrit les armes comme ci-dessus d'Hozier ajoute : cette famille établie depuis près de trois siècles dans la ville de Lorgues en Provence, diocèse de Fréjus, a justifié ses filiations nobles depuis :

1° degré. Noble **Jacques Chieusses**, seigneur de Taulane (contrat de mariage de son fils) époux de **Marguerite de Chabert**, dont :

2° degré. Noble **Antoine de Chieusses**, Escuyer, époux de **Madeleine de Boyer** (1536) père de :

3° degré. Noble **Antoine de Chieusses**, Escuyer, époux de noble **Madeleine de Vintimille** (1582) fille de noble **Balthazar de Vintimille**, baron de Revest et de demoiselle **Jeanne de Villeneuve**. Il fut père de Béranger qui suit, et de Huguet ou Hugues, prieur de l'abbaye de Thoronet.

4° degré. **Béranger de Chieusses**, Escuyer, époux de demoiselle **Jeanne d'Arbaud**, fille de N. **Marcelin d'Arbaud**, seigneur de S^t Jean de Brest et de dame **Blanche de Barras** (1610) père de **Jean**, et de **Honoré**, Abbé commendataire de l'abbaye royale de Thoronet en Provence.

(Suivent les noms cités dans le Nobiliaire de Provence à partir de Jean de Chieusses.)

Annexe 1

[Chapitres ajoutés au Livre de raison]

1950

Plus de cinquante ans ont passés depuis que notre arrière-grand-père écrivait ses dernières pensées si émouvantes et si exquises. Cinquante ans qui ont apporté plus de bouleversements dans le monde que les quatre siècles qui séparaient Henri Abeille de son ancêtre Louis-Barthélémy qui vivait sous François I, et, sans doute aussi que les siècles vécurent ses ancêtres et les ancêtres de ses ancêtres, qu'ils vinssent d'Espagne ou d'Italie. Non que l'intelligence humaine semble avoir progressé de Platon à Descartes, d'Archimède à Einstein, mais en l'appliquant aux sciences exactes, l'homme a accumulé plus d'acquisitions matérielles en cinquante ans quand soixante siècles. Ces acquisitions, ces progrès pour prendre le mot courant, sont malheureusement restés cantonnés presque exclusivement dans le domaine matériel, du confort à la guerre, du frigidaire à la bombe atomique. En cinquante ans l'homme a, pour ainsi dire, était dépassé par ces découvertes comme l'apprenti sorcier de la légende. Il n'en a pas perdu le contrôle, pas encore, mais il a perdu par contre, entre ses qualités morales et intellectuelles, cet équilibre qui caractérisait l'humanisme européen. Je souligne dessin cet adjectif parce que l'européen de notre temps, quelque soit sa nationalité, produit de la civilisation chrétienne – comment l'appeler autrement – se sent pris entre deux puissances gigantesques, les États-Unis d'Amérique et la Russie des soviets, supports de deux idéologies où il ne reconnaît aucune de ses traditions. Dans son subconscient, parfois dans sa raison, mon contemporain d'Europe sent comme moi l'inquiétude, l'angoisse, la peur, le doute l'assaillir tour à tour.

Eh quoi ! La personne humaine, ce concept que notre civilisation a conçu créé et développé en France notamment depuis vingt siècles, est-il maintenant périmé ? Va-t-il disparaître derrière les idéologies collectivistes qui sous des aspects différents se développent aussi bien aux USA qu'en URSS. La France elle-même qui se cherche dans un monde dont elle a perdu la mesure a-t-elle achevé sa mission comme l'Espagne à l'aube du 15^e de quand sa tradition formelle l'étouffa et que ces chevaliers se transformèrent en bourreaux ?

L'homme enfin, au sens générique, l'homme qui depuis des millénaires se dégage et s'éloigne de l'animal semblant ainsi obéir à un mystérieux et divin finalisme ; l'homme va-t-il régresser ou au contraire repartir après d'inéluctables et terribles épreuves ? Et quel est le pourquoi et le comment de tout cela ?

Autant de questions qui nous étouffent. Autant de problèmes que les disciplines de notre philosophie, économiques, éthiques, métaphysiques que sais-je encore, sont impuissantes à résoudre. Peut-être sembleront-elles à nos petits-enfants aussi puérils et ridicules que les frayeurs de l'an mil. Et pourtant, alors que la guerre couve en ex-

trême Asie qu'elle peut et devrait en toute logique se propager au monde entier, anéantir des peuples et des civilisations, la terre elle-même, peut-être, nous les « demi-siècle » l'angoisse nous tord. Oui une angoisse viscérale, une angoisse d'espèce, celle des nomades paléolithiques à la recrudescence du froid, à l'envahissement des glaces, quand ils s'enfoncèrent dans les montagnes et pour se consoler inventèrent les premiers mythes.

Mais j'ai bien tort, mon petit Charlie, à toi qui as tout l'avenir et qui verras après le tournant de donner cette note de pessimisme ; le livre à lui seul est une raison d'espérer.

Depuis Louis Barthélémy, quatorze ancêtres directs t'ont précédé ; plus de deux milles ascendants non moins directs t'ont façonné qui, à peu de choses près, ont pensé, agi, vécu de la même façon. Que de tradition l'hérédité n'a-t-elle pas accumulé en toi, quelle « constante » ce brassage nous a-t-il pas à tous apportée ? Nos temps sont difficiles et difficile est d'y suivre une règle de vie. Je te propose celle-ci toute modeste qu'elle soit : faire de ton mieux. Elle est vieille comme ta race.

Ton père qui était mon ami avait le plus cher désir de mettre à jour ce livre de raison. Il est parti trop tôt pour le réaliser. Je crois qu'il t'aurait dit ces choses, en substance, avec en plus cette sensibilité et cette bonté qu'il avait en propre ; avec plus de confiance aussi, sans doute, mais sûrement il aurait repris pour finir, cette oraison, cet appel, ce cri de confiance et d'abandon que « Bon Papa » lançait vers Dieu un soir de décembre 1894 : « Vous avez été le Dieu de mon enfance, de ma jeunesse, le Dieu de mon âge mûr et de mes dernier jours. J'espère de votre tendre miséricorde que vous serez le Dieu de mon éternité bienheureuse » Déc. 1894.

Nuit de Noël 1950

Michel Bouïs

Pentecôte 1972. 22 ans passés depuis cette signature. ¼ de siècle. Ma vie s'y est inscrite, ma vie d'homme fort, j'entends, de 40 à 70 ans. Échec au succès, des voyages, la guerre, la mort d'une fille chérie (et le souci de voir grandir ses enfants sans sa ferme et douce sollicitude). Et maintenant, où j'ai le loisir et le temps de faire oraison dans une maison ordonnée selon mes goûts, dans un pays frais et calme, aux côtés d'une épouse qui a marché du même pas que moi depuis plus de 40 ans, en une époque que les futures convulsions humaines ont encore à peu près épargnée. Oui, maintenant, faut-il ajouter à ce livre de la famille quelque chose qui puisse un jour aider les générations à venir. Mon expérience humaine ? Certainement pas, chacun en son temps doit faire sa propre expérience, mener son combat personnel. Bon Papa a témoigné de sa foi en Dieu le Père, au Christ. C'était, à la fin de sa vie, l'objet de ces dernières pensées. Ce sont aussi les miennes. Pour le vieil homme que je suis devenu, l'essentiel est de trouver, d'éclairer et de composer sa foi. L'ai-je trouvé ? Le sais-je moi-même ? Certainement pas la même que Bon Papa, une Foi de tradition. Mon siècle est à la contestation générale. Ma propre quête fut souvent traversée

d'objections, de signes, marquée de silences, d'incertitudes, mais je continue à chercher humblement, laborieusement. Et celle-ci m'amènera en quelque sorte à la conclusion que je propose à mes petits neveux, ils l'accommoderont à leur caractère et à leur temps !

D'abord cette phrase tirée de « Ce que je crois » de P. H. Simon.

« Tel est bien mon problème, me maintenir sur la ligne où je sens le meilleur équilibre de ma pensée et le bonheur de ma nature, celle où se recoupe le plan de l'humanisme et celui du christianisme. La fidélité finalement volontaire au-delà des obscurités de l'intelligence et des résistances de l'être charnel, voilà ce pourquoi, sans faste et sans hypocrisie, je témoigne ; et j'espère qu'elle a un poids sur la balance de Dieu »

Et enfin cette prière du père Teilhard de Chardin :

« Lorsque sur mon corps (et bien plus sur mon esprit) commencera à marquer l'usure de l'âge ; quand fondra sur moi du dehors, ou naîtra en moi du dedans, le mal qui amoindrit ou emporte ; à la minute douloureuse où je prendrai tout à coup conscience que je suis malade ou que je deviens vieux ; à ce moment dernier, surtout où je sentirai que je échappa moi-même, absolument passif aux mains des grandes forces inconnues qui m'ont formé ; à toutes ces heures sombres, donnez-moi, mon Dieu, de comprendre que c'est Vous (pourvu que ma foi soit assez grande) qui écartez douloureusement les fibres de mon être pour pénétrer jusqu'aux moelles de ma substance, pour m'emporter en Vous. »

Saint-Joseph sous les bois

Bluffy - Haute-Savoie.

Bouïs

Mois, André Liné, petit fils et filleul de Gabrielle Fauchier Abeille, j'ai eu l'honneur de garder ce livre après la mort de Miche Bouïs.

Je le transmets maintenant à ma sœur Bernadette.

Elle a connu et aimé la Ruche et La Valette.

Elle saura le mettre à l'abri de tout ce qui pourrait ternir sa merveilleuse fraîcheur.

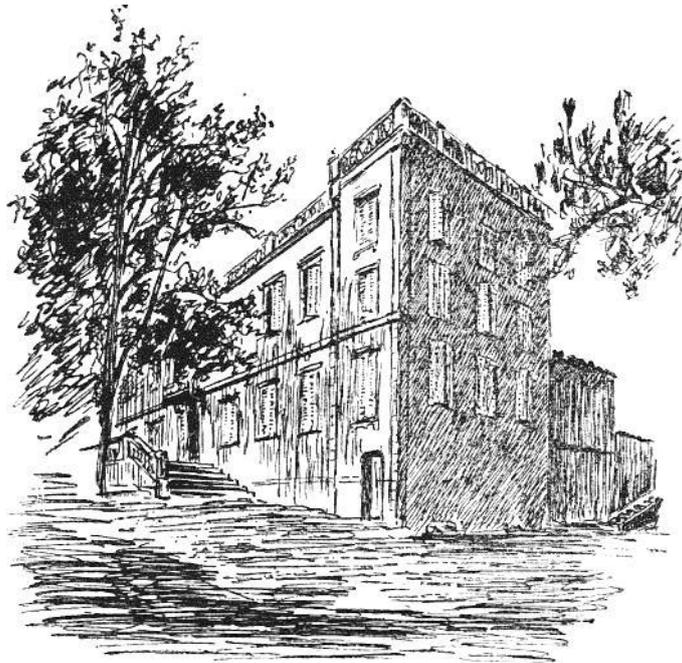
Janvier 1984

André Liné

Annexe 2

Le patriarche

[Extrait des Fioretti de Provence - Brindille - Edition Xavier Mappus - 1946]



J'aurais pu intituler ces pages « L'Erudit », « Le Parfait Gentilhomme », « Le Saint » car il était tout cela; mais le titre de « Patriarche » convient si admirablement à cette figure vénérable auréolée de cinquante-deux petits-enfants !

Si vaste que fut son vieux manoir la place manquait tout de même. Il avait alors, à mesure que s'accroissait la famille fait aménager les dépendances : l'ancien logis du berger, les entrepôts pour le bois et les récoltes, reconstruits ailleurs. Quelques cloisons, un lait de chaux passé et allez ! Ces chambrettes à lucarnes, simples alvéoles d'une ruche, mais elles pouvaient contenir un lit : il suffisait. Le salon nous réunissait le soir à l'heure exquise ; dans le jour, la campagne aux horizons infinis, la Candolle avec ses prés et ses bosquets s'étalait toute grande pour nos ébats. Cousins et cousines vivaient là, l'été, comme frères et sœurs ; la sélection des groupes s'opérait d'elle-même : les grands, les moyens, les petits... et les pucerons.

Beaucoup d'entre nous sont maintenant aussi grands-pères et grands-mères ; mais deux images ravivent les couleurs de notre passé, deux mots suffisent à faire jaillir avec une fraîcheur de source les impressions de ces années bénies : la Candolle et Bon Papa.

Lorsqu'il apparaissait les jeux étaient abandonnés ; de chaque buisson fusaient des cris de joie ; comme une envolée de moineaux tous s'abattaient sur lui. Il fallait l'aider à marcher, là était le prétexte et les plus agiles saisissaient ses mains ; les

autres s'embronchaient dans ses jambes, manière de l'assister peu commode pour lui. Mais y pensait-il même ! Ces frais visages étaient une fête pour ses yeux, ces jolis rires, le chant de son âme.

La colère est une manifestation de l'amour, et je le vis en colère le jour où une religieuse qui le soignait lui avait reproché de ne pas mettre tous les hommes sur le même plan dans ses prières. C'était déjà, sous couleur d'un plus grand zèle, l'erreur trop répandue qui supprime l'Ordre de la Charité. L'Ordre harmonieux n'est-ce pas cependant, sur sa Création, le sceau de Dieu ? « Tu comprends, mais tu comprends, me dit-il très ému, cette sœur qui veut m'empêcher de prier d'abord pour mes petits-enfants ? »

Il s'intéressait à leurs études, les aidait à l'occasion dans leurs difficultés d'écoliers, recevait leurs confidences, stimulait leurs jeux. Quel souvenir, le spectacle offert par lui de cette poupée nageuse, petite femme mécanique qui fendait l'eau du bassin avec une telle grâce ! On se pressait sur les bords, cloué d'admiration. Et les palpitantes séances de tours d'escamotage ! Et les belles histoires ! Elles étaient débitées à voix sourde ; dans le silence les mots tombaient un à un avec une résonance impressionnante, faisant miroiter en nos esprits les « Aventures d'Ali Baba et des Quarante Voleurs », celles merveilleuses, de « la Reine des Neiges », ou encore les hauts faits du « Mendiant Mort » :

« Mendiant mort, accours, accours

Car je suis ici sans secours ! »

De quoi s'agissait-il ? Il ne m'en souvient plus, mais, vivrais-je cent ans, je n'oublierais pas cette phrase mystérieuse.

Cette grande bonté n'impliquait nulle faiblesse ; le doux Patriarche savait être aussi le Justicier. C'est à lui qu'était amené le capricieux ou le désobéissant qui avait besoin du fouet. Assis dans son fauteuil comme Salomon sur son trône il faisait agenouiller le coupable, et sans dire un mot, lui administrait la correction d'un geste mesuré, un rythme. On pleurait d'humiliation plus que de douleur, mais sans amertume puisque c'était mérité. Certains craignent de s'aliéner le cœur des enfants en les châtiant. Pense-t-on qu'ils n'ont pas le sentiment de la justice ?

Son « Livre de Raison » (histoire de notre famille) débute par des pages intitulées : « Conseils à mes enfants ». Abordant là le sujet de l'éducation il nous dit comment la raison – lumière venue de Dieu - doit présider à cette belle œuvre, et qu'il convient que les enfants soient punis en proportion de leur culpabilité, non de l'ennui que nous causent leurs fautes ; plus sévèrement donc pour un mensonge ou une désobéissance voulue, que pour avoir, par étourderie, brisé un vase de prix.

Ce grand sens s'appliquait à tout ; l'usage ne comptait à ses yeux que dans la mesure où il était réglé par lui. Ainsi, bien que le « Vous » entre mari et femme fut de bon ton, il avait choisi le tutoiement, signe de la plus entière intimité. Il tutoyait aussi ses beaux-fils et ses belles-filles ; adoptés, ils devaient l'être sans nuances, mais n'aurait jamais souffert le « Tu » dans la bouche des enfants, même les plus petits, lorsqu'ils s'adressaient à leurs parents. Leur devoir de respect leur était inculqué dès le bas-âge.

La même claire lumière projetée sur ses convictions quelle que fût leur nature, aucune d'elles n'était fruit de l'entraînement ou simple effet de l'habitude. Il façonnait nos esprits d'après cette règle admirable : L'adaptation au fait réel et la conformité à la raison. La Vérité dans tous ses domaines se trouvait par lui maintenue haut devant nous, comme un flambeau.

« Mon Dieu, mon Roi, ma Dame ! » Ce refrain d'une jolie chanson de l'ancienne France s'élevait en nous à la vue de ce gentilhomme. « Ma Dame ! »... Le souvenir de la Vierge Marie était à l'origine du culte de nos aïeux pour la femme. Pensée sainte, sentiment noble inclinant la force devant la faiblesse, voici que « l'esprit du jour » vous dessèche de son souffle ! Et je pleure parfois notre belle galanterie française, encore une fleur de France flétrie. Elle revivra.

Mon grand-père l'avait conservée avec tout son parfum ; si humble que fut l'aspect de l'interlocutrice sa courtoisie respectueuse demeurait. J'en fis une particulière expérience le jour où je me divertis à me présenter à lui déguisée en religieuse. Il se trouvait cloué par l'âge et la maladie dans son fauteuil. On annonça : « Une sœur quêteuse ».

Il tint à se lever et ne le put qu'avec une extrême lenteur, au prix d'un épuisant effort. Enfin debout, il me fit un vrai salut de grand seigneur, et m'invita à m'asseoir.

Si grande était la révérence exprimée par ces gestes que je fus piquée au cœur du remord de l'avoir trompé un instant ; je ris, et fis sauter ma coiffe.

La conversation de mon grand-père, comment en définir le charme ! Les mots étaient simples mais les pensées hautes, son érudition, ses fines citations littéraires se faisaient jour à travers les plus humbles sujets, son élévation de cœur transfigurait toute chose. Parti de la plaine on se retrouvait avec lui sur les sommets.

Les plus menus faits recevaient de lui un cachet de grandeur. C'est ainsi que dans ses achats, son choix écartant le vulgaire, allait à la beauté sobre. Ceci lui était spécial, et nous reconnaîtrions maintenant entre tous un vase à fleurs ayant appartenu à notre aïeul.

Il a composé des romances, écrit de gracieuses poésies, mais de ces vers, de cette musique se dégage un parfum de roses d'antan. Habités par notre époque à la crudité des mots et des couleurs nous trouvons à ces choses le charme exquis et désuet d'une révérence de menuet, ou sur une robe de bergère, d'une guirlande aux nœuds pleins de grâce, d'un bleu de myosotis passé...

La qualité qui le caractérise me paraît être entre toutes, celle, si spécialement française, de « la mesure ». Elle était exprimée par son physique même, par les lignes harmonieuses de sa belle stature et la noblesse paisible de ses traits. Grâce à elle, appréciant à leur valeur les moindres nuances, il arrivait sans effort à garder constamment, dans sa conduite, ce juste milieu où réside la vertu¹. On le voyait ainsi tou-

¹ « Juste milieu », ici, ne signifie pas un défaut de plénitude dans l'élan vers le bien et la réaction contre le mal, mais seulement que l'acte vertueux, pour mériter ce qualificatif, doit être réglé par la prudence, et situé dans les conditions hors desquelles il changerait de nature et ne serait plus, par exemple, que lâcheté sous le nom de douceur, servilité sous celui d'obéissance, etc.

jours égal à lui-même, aussi simple au salon que clans sa chambre, et dans l'intimité de sa chambre parmi ses familiers, conserver la même dignité d'attitude qu'en la société brillante des salons.

Le Vrai trouvé en tout et vécu avec une entière aisance, c'est-à-dire la perfection autant qu'y peut atteindre notre humaine nature, voilà le spectacle salubre qu'offrait ce doux vieillard dont l'un de ses amis me disait plus tard : « Il était *le Sage* ».

La beauté du fruit décèle la vitalité de l'arbre, et c'était tout une race qui s'épanouissait en lui. Non, nous ne sommes pas des isolés comme l'enseignent les faux docteurs ; nous recevons un héritage moral avec la ressemblance physique de nos pères ; oui, les pères ont la gloire de revivre en leurs fils et la joie, en se grandissant eux-mêmes, de travailler pour eux ; oui, le sang charrie.

Le père de notre grand-père, ce bisaïeul au beau nom d'Emmanuel, était né dans la pauvreté de l'exil, à Turin, pendant la Révolution, et avait eu comme berceau... une boîte à perruque. Sa jeunesse en cette époque tourmentée avait connu l'éclipse de la foi ; revenu plus tard à Dieu il le servit alors avec une ferveur de néophyte. Sa dernière parole avait été : « Que la Religion est belle ! » »

Les années dures l'avaient imprégné de virilité et il avait voulu ce cachet sur ses fils. Leur génération a passé à la nôtre - simple exemple - sa recette pour se chauffer tout l'hiver avec la même bûche : on la prend à la cave, on la monte au grenier ; après quoi on la redescend à la cave pour la remonter encore, et ainsi jusqu'au moment où perle la sueur.

De lui aussi cet enseignement : le Bon Dieu nous a donné des membres pour nous en servir, des jambes pour marcher ; les voitures sont pour les malades. En conséquence l'habitude était d'aller à pied même pour de longs trajets, et ma mère me racontait son étonnement d'enfant devant les omnibus chargés de voyageurs. « Mon Dieu ! pensait-elle, que de malades à Marseille ! »

Il établit un usage fidèlement conservé depuis, celui des repas pris en commun les jours de fête. Son principe était que les deuils les plus douloureux eux-mêmes ne devaient pas empêcher ces agapes, signe d'union des cœurs. L'union des cœurs, trésor familial !

Comme Saint Jean dans sa vieillesse ne savait répéter aux premiers chrétiens qu'un mot : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres », à son tour notre saint patriarche nous redisait par sa vie même, et telle qu'il l'avait apprise de son père, l'évangélique leçon. Il avait été compris, et rien n'était touchant comme la simplicité et la cordialité des rapports entre tous dans cette petite cité à laquelle la ferme et les maisonnettes agglomérées autour de la bâtisse principale donnaient par certains côtés l'aspect d'un hameau. Quelles scènes pittoresques illustraient le repas-du soir ! Les divers groupes familiaux ne pouvant tous entourer la table de l'aïeul, il y avait aussi la table des enfants, et, sous les chênes du parc, d'autres encore éclairées de flambeaux. De l'une à l'autre on s'interpellait parfois en riant pour s'offrir quelque bon plat, quelque met inédit.

Il arrivait qu'un groupe invitât tous les autres à prendre le thé. Mais comment avoir de l'argenterie pour tant de monde ? Une condition était alors posée : chacun apporterait sa petite cuillère. Et chaque convive d'accourir empressé, avec sa cuillère dans sa poche.

Ainsi la douce charité rendait-elle entre caractères très divers la vie commune facile et heureuse. Qu'une ombre vint à voiler ce soleil, mon grand-père la dissipait d'un mot, d'un geste. Ayant eu connaissance d'une petite querelle il déclara qu'il allait nous quitter pour entrer à Saint-Jean-de-Dieu. La menace d'un tel châtiment ramena la paix.

Et encore : une jeune femme de la famille lui offrait la photographie de son bébé : « J'en ai en réserve pour chacune de mes belles-sœurs, dit-elle, mais j'excepte Marie-Thérèse qui m'a oubliée en distribuant les photographies du sien ». Le gracieux présent était aussitôt rendu : « Je ne l'accepterai que lorsque tu en auras donné une à Marie-Thérèse ».

Elargie par son grand cœur la famille s'étendait pour lui aux bonnes gens du village : « Ce sont mes enfants, déclarait-il, je veux qu'ils jouissent de la campagne. » Et ainsi en était-il. Le bois mort (aïe ! parfois les branches coupées aux arbres...), les champignons, les violettes, chaque saison présentait son offrande aux promeneurs emplissant leurs paniers ou leurs sacs. Aussi tout le pays fût-il là le jour où sonna le tocsin. Le feu était au bois !!!... C'était le bois de tous.

On y allait à la bonne franquette. Dans les champs un « cassaïre »¹ est aperçu sous un figuier, palpant les figues : « Eh bien, elles sont bonnes ? » lui demanda-en riant l'oncle Henri. – « Noun soun encaro ben maduro I revendrai mai deman. »²

Et, « le coin des blanchisseuses », quel joli souvenir ! Un accord tacite était passé entre nous et les femmes du pays qui avaient adopté pour y étendre leur linge un endroit abrité de notre pinède. Aucun enfant de la famille n'aurait osé s'approcher de ce lieu sacré et risqué en jouant de maculer de poussière les beaux draps étendus. Là dardait le soleil ; sur les buissons la lessive était bientôt sèche, et les corbeilles lourdes de linge retournaient au village chargées comme d'une neige qui fleurait le smilax et le genêt.

Les biens spirituels n'étaient pas oubliés ; pierres et terrain furent donnés pour la construction d'une école paroissiale. Le temps a passé emportant auprès de Dieu la belle âme du fondateur, mais les petits enfants sont restés, source toujours vive de rénovation chrétienne pour le pays.

Ce bon pays ! Ce cher village ! Nous nous y retrouvions le Dimanche matin alors que, les cloches sonnantes à toutes volées, nous descendions par petits groupes la pinède qui le domine et sur laquelle était bâtie notre demeure. C'était l'heure fraîche où le soleil colore par une caresse la buée matinale et boit goutte à goutte la rosée tremblant encore au bord des feuilles ; la nature à peine éveillée fêtait la joie dominicale. Les petites filles avaient mis leur robe blanche.

¹ Chasseur

² « Elles ne sont pas encore bien mûres. J'y reviendrai demain ».

Dans l'église la famille paroissiale attendait déjà au pied de l'autel. La messe commençait ; à cette heure sainte revivait le « Cor unum » des premiers chrétiens par l'offrande de chacun avec Jésus-Christ et l'union de tous dans le même sacrifice.

Nous écoutions les Enfants de Marie chanter leurs plus beaux cantiques ; dans le chœur dominaient les voix éraillées des vieilles congréganistes que nous appelions « les Cigales » ; j'entends encore leurs crécelles ferventes. Puis, c'étaient le prône et les avis du bon curé dont la sainteté admirable s'enveloppait de naïveté : « Mes frères, je vais quêter pour donner une balançoire au patronage ; car, mes frères, quel plaisir plus grand ?... que celui de la balançoire !!! - Mes frères, l'Eglise nous fait demander la santé de l'âme et du corps. J'ai le plaisir de constater que vous avez la seconde, puisque vous êtes là, ce qui prouve que vous vous portez bien. - Qu'est-ce que l'obéissance ? C'est faire tout ce qu'on vous commande. - Mais le moyen ? me direz-vous. - Le moyen ? savoir tout faire. »

Nous nous groupions à la Sainte Table autour de notre grand-père, et remontions ensuite avec lui le chemin boisé ; auprès de lui s'achevait notre action de grâces. Il lui arrivait alors de nous parler de l'avenir, et de nous dire que, malgré les exemples contraires, nous aurions à rester fidèles à notre foi et à la réception du Corps du Christ. Souriant, il nous encourageait par cette citation de Victor Hugo :

« Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là. »

L'empreinte ainsi gravée en chacun de nous fut si profonde que les orages de la vie purent passer sur elle sans l'effacer. L'un des nôtres me confiait plus tard que sa force devant la tentation avait été cette pensée : « Je suis un A. et les A. sont chrétiens. »

Ses enfants avaient reçu, et chacun de nous à l'âge de quinze ans recevait encore de ses mains, en édition spéciale, les feuillets de ses « Conseils ». La première page, à travers une sensibilité exquise manifeste qu'il comprend sa paternité comme un sacerdoce. Elles font revivre l'esprit même de la primitive Eglise, alors que le père de famille soutenait la foi des siens, et dans le domaine religieux aussi bien que dans les autres était « le Chef » :

« C'est pour vous, mes enfants, que je commence ce livre de famille, et après Dieu c'est à vous que je veux l'offrir, à vous, la chère préoccupation de toute ma vie. A peine conçus, je vous aimais et priais Dieu avec ferveur de vous réserver ses meilleures bénédictions. J'allais avoir charge d'âmes ; ce sentiment grave et tendre entraînait dans mon cœur pour n'en plus sortir. Vous ne saviez pas parler encore, et déjà vous baisiez la croix, et à la demande qui vous était adressée votre petit doigt se levait pour affirmer l'Existence et l'Unité de Dieu. Plus tard, c'est sur mes genoux que vous avez bégayé pour la première fois les doux noms de Jésus et de Marie, pendant que je joignais vos petites mains dans les miennes. Mais j'ai tort de parler de moi seul nous étions deux alors, deux il est vrai qui ne faisaient qu'un pour vous aimer avec le même cœur. »

« Nous étions deux alors. » Ils avaient été deux toujours ; sur les genoux de leur mère déjà ils s'étaient tendus l'un à l'autre leurs petits bras. Cette Alix, cette cousine rieuse et mutine avait partagé ses jeux, couru après lui dans les prés, à l'heure du goûter mordu dans sa tartine. Puis, à longueur de jour, le soleil provençal qui bronze les olives et gonfle les fruits avait revêtu de virile beauté les deux adolescents. Leurs

cœurs s'étaient transformés aussi ; un sentiment nouveau, d'une pureté et d'une tendresse infinies s'était éveillé en eux ; leur amitié d'enfant s'achevait en amour.

L'épouse avait été fauchée dans la splendeur de son âge mûr, alors que, ses enfants établis, elle commençait à recueillir le fruit de ses peines et à sourire aux berceaux d'une seconde génération. Elle avait été la femme forte que loue l'Écriture. Les Saints Livres dépeignent le bonheur de la maison qu'elle habite ; ils ne nous disent pas ce que devient cette pauvre demeure lorsqu'elle n'est plus là.

Ce qu'il en est alors ?... Toujours la pensée de cette belle grand'mère projeta son ombre sur nos joies. Nous ne l'avions pas connue mais tout nous parlait d'elle ; nos cœurs la réclamaient. Les affections familiales sont si douces qu'à les trop goûter peut-être oublierions-nous le Ciel. C'est pour cela qu'à nos foyers Dieu fait des places vides.

Et le chef de famille ? L'âme en haut il avait attendu l'appel. Le délai, pensait-il, devait être si court ! Doux et calme il avait dit à tous : « Je vais aller la rejoindre. »

Les années avaient passé ; sous les neiges d'hiver lentement venues il était là encore, épanchant sur tous ses trésors de bonté et de sainteté. Mais cette paix sereine voilait une douleur inconsolée, semblable à la source qu'il dépeint en l'une de ses poésies, la source sanglotant sous le roc, tandis que le coteau qui la couvre est tout « parfum, vie et lumière ». Ces vers nous ont livré le secret de son cœur.

La souffrance physique était aussi venue ; le corps devait être crucifié comme l'esprit, et durant de longues années une cruelle maladie s'attacha à l'un de ses yeux ; elle le tortura jusqu'à la mort. Un cortège de privations s'y était joint : celle de ses chères lectures fut peut-être, de toutes, la plus grande. Ses beaux livres aux fines reliures ou enrobés de parchemin, tous d'une telle valeur d'intérêt passaient en d'autres mains que les siennes. Et lui si expert en l'art de lire à haute voix qu'il avait toujours tenu ses auditeurs sous un vrai charme devait maintenant dans la dépendance des horaires convenant à d'autres, écouter parfois les balbutiements de tout jeunes lecteurs. Jamais il ne témoigna que de la reconnaissance.

On s'attarde à ces souvenirs si puissants qu'ils font rejaillir la vie. Et voici celui du geste patriarcal de bénédiction sur la table de famille, celui aussi de la prière qui réunissait à la nuit tombante les hôtes de la maison. Cette prière vespérale comporte une oraison pour « mes parents, mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis ». Son cœur de père avait ajouté : « Mes serviteurs »

Le lendemain venu vous le trouviez encore, enfants, égrenant doucement des « Ave » sous l'ombrage d'un vieux pin. Tandis qu'à vos yeux émerveillés se déroulait entre ses doigts, sur sa fine chaîne d'argent, la couronne de jolis grains rouges, couronne vivante vous-mêmes vous l'entouriez et, lui prêtant pour quelques instants vos voix d'anges, vous aidiez Bon Papa à dire son Rosaire.

Simple pratiques routinières ? Non, effets de l'amour divin établi dans les profondeurs et que ses moindres actes parfois trahissaient - telle un peu d'herbe révèle la source.

Ma mère aperçut un jour chez lui une statuette de « l'Amour mendiant » qu'il venait d'acheter. En bronze, d'un art parfait. Coût : quatre-vingt francs, assez cher pour

l'époque ; comme elle s'étonnait de cette dépense au sujet d'une fantaisie il sourit et jeta sur la statue un indéfinissable regard : « Elle me représente, dit-il, l'Amour de Notre-Seigneur. »

A cet Amour que si peu comprennent il avait donné sa réponse : lui-même. Sa nature violente était domptée ; la suavité d'un Saint François de Sales émanait de tout son être ; elle était le fruit d'une union à la Volonté divine que rien ne troublait plus. Nous ne l'avions pas suivi jusqu'à ces hauteurs, et quelle émotion de notre part le jour où nous le trouvâmes malade et alité dans sa maison de ville, toutes portes ouvertes, ses deux domestiques ayant pris leur envol ! De la rue nous avons pénétré sans obstacle. « Mais Père, lui dit l'une de ses filles, vous pouviez être assassiné ! »

Il était prêt à ce genre de mort comme à toute autre épreuve : « Eh bien ! si le Bon Dieu voulait que je sois assassiné... » répondit-il avec douceur.

Pour cette âme par avance domiciliée au Ciel tout bien terrestre devenait l'occasion d'un détachement tel que nous n'osions plus admirer un objet lui appartenant : il nous le donnait. Avant de mourir il regarda autour de lui ; que possédait-il qu'il put affectionner encore ? Sa montre, ses livres... Et montre et livres furent distribués.

Je l'ai toujours vu cacher ce qui l'aurait honoré. Un mot cependant dit à l'un de ses fils nous a révélé à la fin de sa vie que cette existence avait l'éclat du lis et qu'il avait conservé dans la plénitude de sa sainteté la grâce baptismale.

« Votre cher grand-papa ! Je suis sûre que lorsque vous étiez enfant vous sautiez sur ses genoux et tiriez sa barbe ! »

Cette parole d'une amie bien intentionnée me fit intérieurement bondir ; l'image qu'elle me présentait était celle d'une profanation. Oh ! non, nous n'aurions pas eu un geste familier avec notre grand-père, de même que nous n'aurions pas osé nous tenir mal à l'église.

C'était un être d'essence supérieure incliné vers eux par charité que voyaient en lui ses petits-enfants, et notre vénération allait à lui un peu comme aux belles statues de saints de nos cathédrales.

Nos yeux sont encore emplis de cette splendide figure. Le souvenir des jours où elle était parmi nous reste le lien indestructible qui nous unit, et de même que nous désignerions le siècle de saint Louis ou celui de Louis XIV, nous appelons ce temps « le temps de Bon Papa ».

AU DERNIER REGARD

Je recueille sous la plume délicate d'un de ses petits-fils une évocation encore de notre bel âge d'or. Il est devenu lointain ; la campagne a été vendue ; une tristesse se dégage de ce rappel du passé, accrue encore par le revoir douloureux des choses qui, pour nous, n'ont plus d'âme. Pourquoi subsistent-elles, alors ?

Mais notre réconfort est la paisible confiance de retrouver immatérialisées, parmi les joies d'En-Haut, celles évadées de notre nid d'enfance, autrefois pépianant de nos cris de bonheur.

« C'est bien ici le jardin d'autrefois,
« La bordure d'iris ployant leur farandole,

« Et le perron d'où le regard s'envole
« Vers la profondeur des bois.
« Voici la même allée où riait notre enfance ;
« Voici le pré, notre tapis de tous les jours ;
« Dans l'eau du bassin se balance
« Le reflet des deux mêmes tours ;
« Le même banc, non loin de l'aire
« Semble attendre; on dirait, dans le calme du soir ;
« Le beau vieillard qui, là, venait s'asseoir
« Pour égrener saintement son Rosaire ;
« Et pour dire mieux le passé défunt,
« Voici préluder le même parfum
« Comme jadis, du chœur des roses.
« Mais que les persiennes sont closes !...
« Ah ! qu'on ne puisse les rouvrir !
« Pourquoi les choses d'un autre âge
« N'ont-elles aussi pu mourir ?
« Il fait froid ! J'ai peur de voir à mon passage,
« Ternissant mes chers souvenirs,
« Aux fenêtres, d'autres visages... »¹

¹ J. P. « Au hasard des sentiers ».

Annexe 3

Memento d'Henri Abeille

*L'auteur
de ce
livre de prières*



Priez pour l'âme de

Jean-Victor-Henri ABEILLE

DÉCÉDÉ LE 24 NOVEMBRE 1899
DANS SA 74^e ANNÉE

La couronne des vieillards, ce sont les fils de leurs
fils ; et la gloire des fils, ce sont leurs pères.
(PROV.)

Mes enfants, aimez-vous les uns les autres.
(ST JEAN)

Je meurs, mais ma tendresse ne meurt pas, je vous
aimerai au ciel comme je vous ai aimés sur la terre.
(B. BERCHMANS)

La parole douce multiplie les amis et apaise les enne-
mis.

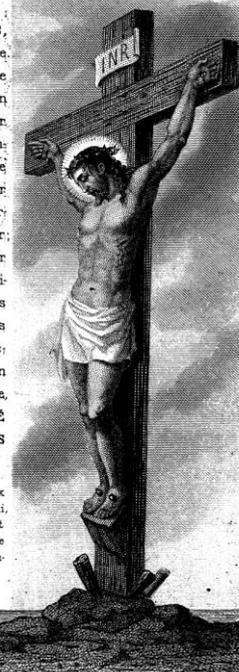
J'ai été pauvre et vous m'avez visité.

In memoria aeterna erit justus.

Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel.
(Indul. 7 ans 7 quarantaines)

ME VOICI,

O BON ET TRÈS DOUX JÉSUS,
prosterné en votre présence.
Je vous prie et vous conjure
avec toute l'ardeur de mon
âme de daigner imprimer
dans mon cœur de vifs sen-
timents de foi, d'espérance
et de charité, un vrai repentir
de mes fautes et une très fer-
me volonté de m'en corriger ;
tandis qu'avec un grand amour
et une grande douleur je consi-
dère et contemple en esprit vos
cinq plaies, ayant devant les
yeux ces paroles que le prophète
David vous appliquait déjà en
les mettant dans votre bouche,
ô bon Jésus : **ILS ONT PERCÉ
MES MAINS ET MES PIEDS, ILS
ONT COMPTÉ TOUS MES OS.**



Indulgence plénière applicable aux
âmes du purgatoire pour ceux qui,
confessés et ayant communie, récitent
cette prière avec dévotion devant une
image de Jésus crucifié et prient aux in-
tentions du Souverain Pontife.

FIG IX, 31 Juillet 1858.

Bouasse-Lebel, Imp. Edn. 2150 20, rue S^t Sulpice, Paris

MON JÉSUS MISÉRICORDE!

(100 jours d'indulg.)

Annexe 4

Notice sur Elzéar Abeille

Le 9 Octobre 1910 est décédé notre
oncle Eljear Abide -

Son souvenir est mêlé à tous ceux
de notre jeunesse; habitant avec
nous, et jusqu'à son mariage nous
considérant comme des enfants,
notre oncle partagea nos joies, et
nos tristesses dans cette chère mai-
son de la rue Grignan où nous
étions ^{presque} tous nés, au nos grands
parents, étaient morts ainsi que ma
pauvre mère.

Lors des émeutes qui ensanglantèrent
Marseille en 1871 mon oncle fit
bravement son devoir comme
gard. national et un balai qui
traversa ses habits faillit lui

Le 9 octobre 1910 est décédé notre oncle Elzéar Abeille.

Son souvenir est mêlé à tous ceux de notre jeunesse ; habitant avec nous et jusqu'à son mariage nous considérant comme ses enfants, notre oncle partagea nos joies et nos tristesses dans cette chère maison de la rue Grignan où nous étions presque tous nés, où nos grands-parents étaient morts ainsi que ma pauvre mère.

Lors des émeutes qui ensanglantèrent Marseille en 1871 mon oncle fit bravement son devoir comme garde national et une balle qui traversa ses habits faillit lui occasionner de graves blessures.

Lorsque l'ordre fut rétabli il vint nous rejoindre en Suisse pour aller s'engager avec mon frère Gabriel aux zouaves de Charette, l'armistice les arrêta dans leur voyage.

Entomologiste très distingué mon oncle avait commencé à l'âge de 15 ans, il avait fait de très belles découvertes, appréciées par le monde savant et donné son nom à plusieurs familles d'insectes.

Les nombreux et fatigants voyages en France et en Syrie avaient contribué à l'altération de sa santé.

Membre de plusieurs sociétés scientifiques et de l'académie de Marseille sa modestie seule l'empêchait de présider ces réunions où il était si goûté.

Car en dehors de sa grande science, mon oncle était le fin causeur, le narrateur spirituel qui tenait ses auditeurs sous le charme de ses récits. C'était aussi le parent affectueux, dévoué, toujours prêt à rendre service et dont le cœur avait des délicatesses infinies.

Malgré l'état de sa santé qui s'était aggravée ces derniers temps, nous espérions le garder de longs jours encore, une attaque de paralysie suivie d'un épanchement cérébral nous l'a enlevé après une longue et douloureuse agonie supportée en chrétien vaillant et généreux. Le bon Dieu l'a rappelé à lui et son frère qu'il aimait tant est venu à sa rencontre pour le conduire là où on ne souffre plus.

Mon bon oncle priez pour nous.

Table des matières

A. M. D. G.....	1
A mes enfants.....	5
Devoir envers Dieu et envers soi-même	7
Devoirs généraux envers le prochain.....	9
La famille.....	10
Le mariage	11
Les enfants	11
Devoirs envers les domestiques	13
Devoirs envers la patrie	13
Origines de la Famille	17
Jean - Joseph - André Abeille.....	23
Paul - Emmanuel Abeille de Perrin.....	31
Jean Victor Henri Abeille	37
Ma naissance.....	37
5 octobre 1847 - Mariage entre Jean-Victor-Henri Abeille, né le 3 novembre 1826, et Gabrielle-Alix de Chieusses de Combaud, née le 8 janvier 1828 (Église de N.-Dame du Rouet, banlieue de Mars ^{le}).....	38
Mes frères	38
11 janvier 1848 - Mort de ma grand-mère Victoire-Élisabeth Bérard, veuve Abeille	39
4 septembre 1848 - Naissance de ma fille Victoire-Marguerite (Sainte Trinité)	39
6 avril 1850 - Naissance de mon fils Victor-Marie-Charles.....	40
31 décembre 1850 - Mort de mon grand-père Jean-Louis Bérard du Pithon	40
M. Bérard du Pithon et la famille Bérard	43
1851.....	47
31 décembre 1851 - Naissance de mon fils Emmanuel-Marie-Gabriel	47
7 mars 1852 - Mort de mon oncle Elzéar-Joseph Perrin	47
28 octobre 1852 - Mort de mon fils Victor-Marie-Charles.....	48
4 février 1853 - Naissance de ma fille Louise-Marie-Thérèse	48
26 juillet 1853 - Mort de ma mère Sidonie-Gabrielle Bérard du Pithon	48
6 avril 1854 - Naissance de mon fils Louis-Marie-Charles (Sainte Trinité).....	49
30 octobre 1855 - Naissance de mon fils Victor-Marie-Auguste (La Penne).....	49
6 mai 1857 - Mort de mon beau-père André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud	50
André-Marie-Honoré de Chieusses de Combaud.....	53

1857.....	57
24 décembre 1857 - Naissance de mon fils Emmanuel-Marie-Joseph (Sainte Trinité)	57
31 août 1859 - Naissance de mon fils Louis-Marie-Joseph (Rouet).....	57
7 mai 1860 - Mort de mon fils Joseph	57
1 ^{er} octobre 1860 - Mariage de mon beau-frère Eugène-Louis-François de Chieusses de Combaud avec Mademoiselle Angèle-Marie-Joséphine Fauchier (née le 3 mai 1839) Église St Louis, Toulon	57
1861.....	58
8 mai 1861 - Naissance de mon fils Paul-Marie-Pierre (sainte-Trinité)	58
1862.....	58
1863.....	59
1864.....	59
1865.....	60
2 mars 1865 - Naissance de mon fils Jean-Marie-Victor.....	60
10 mai 1865 - Mort de Marie-Gabrielle Randon Saint-Amand épouse de François-Auguste Abeille	60
1866.....	60
1867.....	61
30 mai 1867 - Mort de mon fils Jean-Marie-Victor	61
8 septembre 1867 - Naissance de mon fils Marie-François-Henri (Notre-Dame-du-Rouet)	61
1868.....	62
25 décembre 1868 - Mort de mon père Paul-Emmanuel Abeille.....	62
1869.....	62
6 novembre 1869 - Mort de mon beau-frère François-Louis-Eugène de Combaud	62
1870.....	62
24 juin 1870 - Mort de ma tante Marguerite-Louise-Laurence (Mélina) Bérard du Pithon veuve Foullon.....	63
1871.....	63
1872.....	64
23 janvier 1872 - Mariage de ma fille Victoire-Marguerite avec Fortuné-Marie-Benjamin Poucel (Sainte-Trinité).....	64
25 novembre 1872 - Naissance de mon petit-fils Louis-Marie-Fortuné Victor Poucel (Sainte-Trinité)	65
1873.....	67

1874.....	68
8 juillet 1874 - Naissance de mon petit-fils Marie-Joseph-Henri Poucel (Sainte-Trinité)	68
1875.....	69
10 mai 1875 - Mort de ma chère Alix	69
4 septembre 1875 - Mort de mon fils Victor-Marie-Auguste, novice de la C ^{ie} de Jésus	69
9 décembre 1875 - Naissance de ma petite fille Marie-Thérèse-Eugénie-Alix Poucel (N.-D.-du-Mont).....	69
Alix Abeille de Combaud.....	70
Victor-Marie-Auguste Abeille	74
1876.....	83
25 janvier 1876 - Mariage de ma fille Louise-Marie-Thérèse avec Marie-Joseph-Laurent-Amédée de Crozet (N.-D.-du-Rouet.)	83
1877.....	83
27 avril 1877 - Naissance de mon petit-fils Laurent-Marie-Joseph-Jean de Crozet (Sainte-Trinité.)	83
1878.....	85
11 juin 1878 - Mariage de mon frère Emmanuel-Auguste-Elzéar avec Mademoiselle Marie-Eugénie-Madeleine Philibert (Célébré dans l'église Notre-Dame-du-Rouet, Banlieue.).....	85
16 juin 1878 - Naissance de mon petit-fils Gabriel-Marie-Joseph Poucel (Notre-Dame-du-Mont.).....	85
12 novembre 1878 - Mariage de mon fils Louis-Marie-Charles avec Mademoiselle Marie-Immaculée-Cécile-Gabrielle Fauchier (Toulon S ^t Louis)	86
29 novembre 1878 - Naissance de ma petite fille Jeanne-Laurence-Marie-Thérèse de Crozet (S ^t Vincent-de-Paul).....	86
1879.....	86
19 mars - Naissance de mon neveu Jean-Marie-Joseph-Elzéar Abeille (Eglise N. D. du Mont).....	86
1 ^{ère} communion d'Henri.....	86
Exemption d'Emmanuel	87
27 août 1879 - Naissance de ma petite fille Sophie Henriette Claire Marie Madeleine [Abeille] (S ^{te} Trinité).....	87
Le froid de 1879	88
1880.....	88
30 juin 1880 - Expulsion des R. Pères Jésuites de Marseille.....	89

23 juillet 1880 - Mort de ma belle-mère Victoire Joséphine Bérard du Pithon, veuve de André Marie Honoré de Chieusses de Combaud (Marseille)	89
22 août 1880 - Naissance de ma petite fille Sophie Marie Marguerite Abeille (église de Solliès Toucas – Var.)	90
29 octobre 1880 - Expulsion des Ordres religieux à Marseille	91
20 X ^{bre} 1880 - Mort de ma tante Catherine Victoire Clémentine Abeille veuve de J ⁿ -L ^s Bérard du Pithon (Marseille)	91
Extrait de la Gazette du Midi, n° 23 X ^{bre} 1880	94
1881.....	95
6 janvier 1881 - Naissance de ma nièce Marie-Louise Eugénie Abeille (N. Dame du Mont).....	95
10 janvier 1881 - Naissance de mon petit-fils Gabriel Marie Joseph Amédée de Crozet (S ^t Vincent de Paul)	95
Troubles à Marseille.....	95
24 août 1881 - Naissance de mon petit-fils Victor Marie Emmanuel Abeille (Solliès Toucas)	96
8 décembre 1881 - Naissance de ma petite fille Marie-Louise Josèphe Poucel (S ^{te} Trinité).....	97
1882.....	97
Le krach	97
15 février 1882 - Naissance de mon neveu Louis Gabriel Jean Abeille (Hyères) .	98
La Panthère d'Emmanuel.....	98
19 août 1882 - Naissance de mon petit-fils Louis Marie Léon Abeille (Solliès Toucas)	99
11 novembre - Départ de Pierre pour le service militaire	99
1883.....	100
1 ^{er} février 1883 - Naissance de ma petite fille Marie Marguerite Joséphine Augusta Paula de Crozet (S ^t Vincent de Paul)	101
5 - 20 juin 1883 - Naissance et décès de Marie Françoise Delphine Sidonie Abeille (Hyères)	101
24 août 1883 - Mort du Roi	102
4 septembre 1883 - Naissance de mon petit-fils Elzéar Marie Victor Abeille. Ondoyé à Solliès-Toucas, baptisé à Toulon, S ^t Louis.....	103
1884.....	104
Le choléra de 1884	105
1 ^{er} juillet 1884 - Naissance de mon neveu Anne Marie François Abeille, ondoyé le 4 à Apt et baptisé à Hyères le 9 X ^{bre} 1884	105

17 juillet 1884 - Mariage entre Emmanuel Marie Joseph Abeille et Françoise Cécile Marie-Thérèse Simon (Église de la Penne)	106
A. M. D. G.....	111
1885.....	113
Libération de Pierre.....	113
Charles.....	113
9 avril 1885 - Naissance de ma petite fille Marie Thérèse Gabrielle Abeille (Toulon - S ^t Louis).....	113
23 mai 1885 - Naissance de ma petite fille Marie Madeleine Poucel (S ^{te} Trinité).....	113
23 juin 1885 - Naissance de mon petit-fils Paul-Marie-Henri Abeille (Toulon - S ^t Louis)	113
29 juillet 1885 - Naissance de mon neveu Marie Auguste Abeille (Hyères)	114
20 septembre 1885 - Mort de mon cousin le V ^{te} Edmond de la Mure (Port-Vieux, Drôme).....	114
Le choléra en 1885	114
Établissement d'Emmanuel à Marseille	115
1886.....	115
22 janvier 1886 - Mort de mon oncle le conte François Auguste Abeille (Paris) .	115
14 mars 1886 - Naissance de mon petit-fils Pierre Marie Charles Abeille (La Valette - Var).....	116
15 juin 1886 - Mariage entre Marie Thérèse Joséphine de Combaud et Jacques Adolphe Pons François de Paule vicomte de Casteras Villemartin (S ^t Augustin - Paris).....	116
1 ^{er} Baccalauréat d'Henri.....	117
20 sept ^{bre} 1886 - Naissance de ma petite fille Berthe Marie Henriette Abeille (S ^t Charles)	117
7 nov ^{bre} 1886 - Naissance de ma nièce Marie Sidonie Abeille (Hyères - Var)	117
1887.....	118
Tremblement de terre.....	118
28 juin [1887] - Naissance de ma petite-fille Marie Joséphine Mireille Abeille (La Valette - Var).....	118
2 ^e Baccalauréat d'Henri	118
Retraite et vocation d'Henri.....	119
Départ d'Henri pour le Noviciat – Mercredi 14 7 ^{bre}	119
Départ de Pierre - 6 novembre 1887.....	119
Départ de Gabriel - 29 novembre 1887.....	120
1888.....	121

1 ^{er} février 1888 - Naissance de mon petit-fils Pierre Marie Emmanuel Abeille (S ^t Charles)	121
Retour d'Henri.....	121
1 ^{er} septembre [1888] - Naissance de ma petite-fille Amédée Marie Marthe Abeille (La Valette)	121
Notre sortie de la maison r. de Grignan n° 7	122
29 décembre [1888] - Mort de ma bonne tante Perrin.....	122
1889.....	124
Mon frère Elzéar	124
23 mai 1889 - Naissance de ma petite fille Berthe Marie Zénobie Abeille (S ^t Charles)	124
11 août 1889 - Naissance de mon neveu Elzéar Anne Marie Marcel Abeille (Apt - Vaucluse).....	125
28 octobre 1889 - Mariage entre Marie François Henri Abeille et Pierrine Marie Henriette Herzog (église de la S ^{te} Trinité)	126
Volontariat d'Henri	126
1990.....	127
L'influenza.....	127
4 mai 1890 - Naissance de Charlotte Marie Maxime Abeille (La Valette - Var)...	127
9 septembre 1890 - Mariage entre Emmanuel Marie Gabriel Abeille et Blanche Jeanne Marie Valérie Camena d'Almeïda (Genève).....	128
Vocation et départ de Victor.....	128
22 octobre [1890] - Naissance de Anne Marie Henriette Alix Abeille (Hyères - Var)	128
29 octobre 1890 - Mariage entre Madeleine Marie Marguerite de Chieusses de Combaud et Pierre Louis Marie Jacques comte de la Serraz (Paris).....	129
Pierre	129
Retour d'Henri.....	129
1891.....	129
24 janvier 1891 - Naissance de Marie Henriette Abeille (S ^t Charles).....	129
4 mars - Vente des maisons r. Grignan n° 7 et 9 (notaire M ^e Alf[red] Raynaud) .	130
Mort de Bernard de Casteras.....	130
1 ^{er} avril 1891 - Mariage entre Paul Marie Pierre Abeille et Marie Joséphine Émilie Vincent (Toulon - S ^t Louis).....	130
24 juin 1891 - Naissance de Marie Henriette Marguerite Abeille (La Penne).....	131
7 septembre 1891 - Naissance de [Gustave] Elzéar Marie Joseph de Crozet (La Penne)	131
Retour d'Elzéar	131

15 novembre 1891 - Naissance de Roger Marie Joseph Abeille (S ^t Charles).....	133
24 décembre 1891 - Naissance de Marie Élisabeth Germaine Abeille (Toulon - S ^t Louis)	133
1892.....	133
6 janvier 92 – Naissance de ma petite fille Suzanne Marie Marguerite Abeille (S ^t Charles)	133
5 août 92 – Naissance à Nacef Khodja de ma petite fille Marie Juliette abeille (Baba Hassen).....	134
27 sept 92 – Mort de ma petite fille Marie Élisabeth Germaine Abeille	134
9 décembre 92 – Naissance de ma petite fille Cécile Marie Angèle Abeille (S ^t Joseph)	135
20 décembre 92 – Naissance de mon petit-fils Joseph Marie Michel Abeille (La Valette).....	135
1893.....	135
24 juin 1893 – Naissance de mon petit-fils Marie Jean-Baptiste Abeille (La Penne)	136
22 août 1893 – Naissance de mon petit-fils Marie George Abeille (La Penne) ...	136
Escadre de russe	137
22 novembre 93 - Naissance de ma petite fille Geneviève Henriette Élisabeth Abeille (N. Dame du Mont).....	137
1894.....	138
Épreuves de santé	138
7 janvier 1894 – Mort de ma cousine Marie Aguillon	138
10 mars – Crise grave.....	138
27 juin 1894 - Mort de mon petit-fils Joseph Marie Michel Abeille (La Valette - Var)	138
23 juillet 1894 - Naissance de mon petit-fils Marie Vincent André Abeille (chât. De la Candolle).....	138
21 octobre 1894 - Naissance de mon petit-fils de Fernand George Maurice Abeille (N. D. du Mont)	138
30 octobre 1894	139
1895.....	139
5 mai 1895 - Naissance de Michel Marie Louis Eugène Abeille (La Valette)	139
Mort du beau-père d’Emmanuel.....	139
30 novembre - Naissance de Germaine Marie Amélie Abeille (N. D. Du Mont) ..	139
1896.....	140
21 avril 1896 - Mort d’Amédée Laurent de Crozet	140
21 avril 1895	140

30 avril	140
Mai	140
10 juillet.....	141
15 juillet.....	141
Août.....	141
Octobre	141
31 octobre.....	141
Octobre	141
.....	143
La famille par tableaux.....	143
Annexe 1	159
1950.....	159
Annexe 2 Le patriarche	163
Annexe 3 Memento d'Henri Abeille	172
Annexe 4 Notice sur Elzéar Abeille	173